

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTE-UNIÈME ANNÉE

1891



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

VEVEY. — IMPRIM. ALPH. RECORDON

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRENTE-UNIÈME ANNÉE

Une lettre

1^{er} janvier 1891

Mes chers jeunes amis.

Quand vous lirez ces lignes, une nouvelle année aura commencé. Je voudrais, en vous adressant, à cette occasion, tous les vœux que mon cœur forme pour votre vrai et éternel bonheur, m'entretenir un moment avec vous d'un sujet important, que rappelle nécessairement chaque renouvellement d'année.

Vous savez tous que les grandes rivières et les fleuves, après un cours plus ou moins long, vont enfin se perdre dans une mer ou un océan. Chaque fleuve et chaque mer a son nom et son caractère. Je connais un fleuve qui diffère de tous les autres. Son courant rapide et toujours le même, entraîne d'une manière irrésistible, sans arrêt ni retour possibles, tout ce qui flotte sur lui. Il aboutit à une vaste mer sans bornes, et aucun navire qu'il a porté dans cette mer ne peut revenir dans le fleuve et remonter son cours.

Sur ce fleuve flottent, en quantité innombrable, des bâtiments de grandeur et d'aspect très divers,

les uns grands, les autres petits; les uns dénotant la richesse, le luxe, le confort, les autres annonçant la pauvreté. Des uns partent des accents de joie, des autres s'élèvent des pleurs. Mais quelle que soit leur grandeur ou leur apparence, tous suivent le même chemin, tous avec la même rapidité sont emportés par le courant vers la grande mer; aucun ne peut s'arrêter, encore moins revenir en arrière.

Sur les rives du fleuve sont placées des bornes avec des nombres indiquant à chaque voyageur le chemin qu'il a fait; aucune ne lui dit quelle distance il a encore à parcourir avant d'arriver à l'océan sans limites, mais chacune de celles qu'il passe lui crie : « Tu approches, tu approches ! »

Eh bien, mes enfants, connaissez-vous ce fleuve et cette mer ? L'un se nomme le *temps* qui s'écoule et nous emporte tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, heureux et malheureux; le *temps* qui fuit sans retour. Et la mer infinie où le temps nous conduit, c'est l'*éternité*, d'où, une fois entré, on ne revient pas. Chaque instant nous rapproche de cette éternité qui est près de s'ouvrir pour chacun de nous; mais il y a des époques qui doivent nous le rappeler plus vivement, ce sont les renouvellements d'année.

Ce sont là les bornes placées sur les bords du fleuve du temps, chacune disant quand une année finit et quand commence une nouvelle. Vous, mes enfants, n'en avez encore passé qu'un petit nombre; il est peu de personnes qui dépassent la quatre-vingtième (Psautme XC, 10), mais nul ne peut dire s'il en atteindra une nouvelle, si auparavant il n'aura pas franchi la limite qui sépare le *temps* de l'*éternité*. Sur la borne qui vient de passer, nous avons pu lire 1891, mais déjà elle s'éloigne en nous criant : « Tu approches, tu approches ! Pense au vaste océan, l'*éternité* où tu vas arriver. Atteindras-tu 1892 ? »

Et cela est bien sérieux.

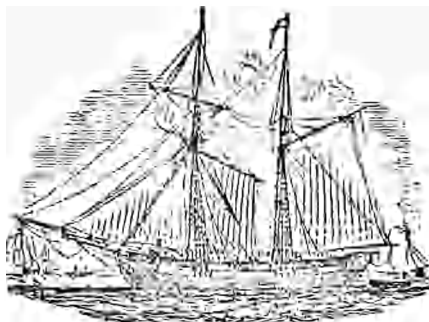
En effet, mes jeunes amis, dans cet océan sans bornes de l'éternité se trouvent deux régions, et il est de la dernière importance de savoir vers laquelle le fleuve du temps nous porte. L'une est brillante de lumière; c'est un lieu de repos et de bonheur sans mélange — c'est le *Ciel*. L'autre est un lieu de ténèbres et de douleurs indescriptibles — c'est l'*enfer*. Comment atteindre l'une, comment éviter l'autre? Il n'y a qu'un seul pilote, jeunes amis, pour diriger sûrement votre barque vers la région céleste et bienheureuse. C'est *Jésus*, le chemin, la vérité et la vie. Si vous l'avez pour votre Sauveur, vous êtes dans une sécurité parfaite. A travers tous les dangers et les orages, il vous conduira au repos éternel. Sans Lui, au contraire, vous êtes entraînés fatalement dans les sombres profondeurs de l'étang de feu.

Oh! jeunes amis, si vous ne l'avez pas encore fait, prenez dès ce jour Jésus avec vous dans votre barque. Que cette année 1891 soit le commencement de votre heureux voyage vers le ciel — c'est mon vœu pour vous.

Votre ami A. L.

La délivrance refusée.

On raconte qu'un vaisseau arabe faisant la traite, était poursuivi par un croiseur anglais. Voyant qu'il ne pouvait échapper, le négrier amena son pavillon et mit en panne. Le commandant du navire monta à



bord, espérant mettre en liberté les esclaves qu'il savait remplir le vaisseau. Mais, à sa grande surprise et aussi avec chagrin, il trouva sur le pont une quantité d'esclaves sans chaînes, les doigts, les poignets et le bas des jambes couverts d'anneaux et d'ornements de clinquant.

Le commandant leur annonça qu'ils étaient maintenant libres, le vaisseau qui les portait ayant été capturé par un navire anglais. Mais leur seule réponse fut : « Nous ne sommes pas esclaves ; nous sommes tous libres. » En vain on les pressa l'un après l'autre ; ils refusèrent toute aide, affirmant qu'ils jouissaient tous d'une parfaite liberté.

Pleins de tristesse, leurs libérateurs repoussés ne purent que les abandonner à leur triste sort.

Les Arabes avaient persuadé à ces pauvres dupes que, s'ils avouaient être esclaves, ils seraient tués et mangés ; c'est pourquoi ils ne voulurent pas profiter de l'offre qui leur était faite.

Quelque temps après, on rencontra dans une île, où l'on ne pouvait leur prêter aucun secours, quelques-uns de ces mêmes esclaves. Là, dans la plus

abjecte misère, sous les traitements les plus cruels, ils apprenaient à connaître, mais *trop tard*, l'horreur de leur position. Alors ils implorèrent l'aide de ceux qui les voyaient, mais c'était impossible : ils étaient hors de la portée de l'autorité du croiseur.

La folie de ces noirs ne vous surprend-elle pas ? Votre folie à vous est peut-être aussi et même plus grande. Bien des jeunes garçons et des jeunes filles de nos heureuses contrées pensent être libres, loin des horreurs de l'esclavage. Et pourtant que de milliers, non seulement d'enfants, mais d'hommes et de femmes, sont dans les liens de la plus dure servitude. « Quiconque pratique le péché, est esclave du péché. » Combien il y en a qui sont ainsi enchaînés, non avec des liens de fer ou d'airain, mais dans ceux de leurs péchés, menés captifs par le prince de ce monde. Et cependant, ils s'imaginent être en liberté, et ils s'en vantent.

L'ennemi des âmes les abuse tellement qu'ils se figurent que l'enfant de Dieu ne jouit pas d'un vrai bonheur, et que c'est lui qui gémit dans le plus triste des esclavages. Il n'y a que le vrai croyant, mes jeunes amis, celui qui a cru en Christ et en son œuvre parfaite, qui soit affranchi du pouvoir du péché, du monde et du diable. Lui seul peut se réjouir dans la liberté où Christ l'a placé. « Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. »

Il y avait une fois un de ces pauvres garçons esclaves, gémissant dans cette terrible captivité du monde, de la chair et du diable. Maintes fois il avait fait des efforts sérieux pour y échapper, mais toujours en vain. Chaque tentative aboutissait à une chute. Tout espoir lui semblait perdu, et il était accablé sous les exigences de ses maîtres. Mais une fois, il entendit parler du grand Libérateur, Jésus, qui a mis en liberté des milliers d'esclaves, et

qui, à un prix infini — sa propre vie — est venu opérer la délivrance des captifs. La voix de la miséricorde résonna aux oreilles du jeune garçon ; mais il s'en détourna. Il prêta l'oreille au mensonge de ceux qui le tenaient dans leurs chaînes, et qui lui disaient que sa vie serait assombrie et privée de toute joie, s'il recevait le salut des mains du Libérateur. Aveuglé par leurs suggestions, il porta encore longtemps leur joug accablant, jusqu'à ce qu'enfin le douloureux présent, et plus encore, le terrible avenir, le poussèrent dans les bras du Sauveur.

Je suis, jeunes amis, cet esclave libéré. Oui, Jésus, le Fils de Dieu, est celui qui m'a *affranchi* du cruel esclavage du péché. C'est Lui qui a couronné ma *jeunesse* d'une joie indicible, d'un bonheur divin et qui ne finira point. C'est Lui qui a porté tous mes péchés, qui est mort pour me rendre libre, se livrant lui-même pour prix de ma rançon, qui, par sa mort, a annulé toute la puissance de Satan, et délivré une multitude de captifs. La bonne nouvelle est proclamée au loin, le grand jour de l'émancipation est venu. « Il m'a envoyé, » dit Jésus, « pour publier aux captifs la délivrance et pour publier l'an agréable du Seigneur.

N'avez-vous pas *entendu* cette joyeuse nouvelle, mes jeunes amis ? Oui, elle retentit encore maintenant à vos oreilles. Jésus publie la liberté aux captifs. Prenez garde, si vous ne l'écoutez pas maintenant, qu'il ne vienne un jour, où, comme les malheureux esclaves dont je vous ai parlé, vous serez hors de la portée du bras même de la miséricorde, là où il n'y a plus d'espoir, pour avoir négligé

UN SI GRAND SALUT.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LES ÉPITRES DU SEIGNEUR AUX SEPT

ASSEMBLÉES D'ASIE (suite).

Je vous parlerai aujourd'hui, mes enfants, de la promesse que fait le Seigneur à ceux qui auront vaincu à Thyatire. Voici ce qu'il dit : « Et celui qui vaincra, et celui qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, — je lui donnerai autorité sur les nations ; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père ; et je lui donnerai l'étoile du matin. »

N'êtes-vous pas frappés comme moi des premières paroles du Seigneur : « Celui qui vaincra ? » Une victoire suppose un combat et par conséquent un ennemi, n'est-ce pas ? Quel est l'ennemi qu'il faut vaincre ? C'est Satan, l'ennemi déclaré de Christ et de ses saints. Il a été vaincu deux fois par le Seigneur, au désert d'abord, puis en Gethsémané et sur la croix, et, après sa victoire, Jésus ressuscité est monté au ciel et s'est assis sur le trône de son Père. Et maintenant, Satan s'attaque à ceux qui appartiennent au Seigneur Jésus. Il les combat de toutes sortes de manières et avec toutes sortes d'armes, et il s'agit, chers jeunes amis chrétiens, de le vaincre à la suite de notre grand capitaine.

Voyez-le à Éphèse ; il réussit à endormir les chrétiens dans le sentiment que tout allait bien, et ils perdent leur premier amour. A Smyrne, il use de violence, et excite le monde à persécuter les fidèles ; à Pergame, il se sert du monde et des faux docteurs pour les séduire ; tandis qu'à Thyatire, ce sont les ruses, les mensonges et les séductions de Jésa-

bel qu'il emploie pour faire tomber les chrétiens dans l'idolâtrie. Contre tout cela, il fallait combattre et vaincre en restant fermement attaché à Christ.

Pensez-vous, jeunes amis chrétiens, que vous n'ayez pas aussi à combattre et à être vainqueurs ? Certainement. Du moment que vous êtes à Christ, Satan ne peut, ni ne veut vous laisser tranquilles. Il cherchera à vous endormir, en vous faisant croire que vous êtes bien assez religieux, en vous rendant satisfaits de vous-mêmes, puisque vous priez, que vous lisez la Bible et que vous allez aux réunions. Il s'efforcera de faire en sorte que vous vous reposiez sur ce que vous faites et non sur Christ, et votre premier amour se refroidira. C'est ce que Satan veut ; car si Christ n'a plus toute la place dans votre cœur, qui l'occupera ? Il s'agit donc de combattre et vaincre, en restant aux pieds du Seigneur, comme Marie.

Satan essaiera aussi de vous effrayer en excitant le monde contre vous. Vos compagnons ou compagnes, vos amis, ceux qui vous entourent, se moqueront de vous, vous tourneront le dos en vous donnant des noms de mépris. Il faut combattre et vaincre par la patience et la douceur. (Lisez 1 Pierre III, 14-16.) L'ennemi vous attaquera par le moyen du monde et de ses plaisirs. Il vous dira : « Quand on est jeune, il faut bien s'amuser un peu ; on a besoin de quelques distractions ; quel mal y a-t-il dans telle ou telle société ? » Voilà ce que Satan suggérera à votre cœur naturel qui n'est, hélas ! que trop prompt à l'écouter. Résistez-lui par ces paroles adressées aux jeunes gens : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. » (1 Jean II, 15.) Il se peut même que Satan cherche à vous séduire par certaines formes religieuses qui agissent sur les sens et les sentiments, et qui les excitent. Pre-

nez-y garde, chers jeunes amis ; ne vous attachez qu'à ce que la parole de Dieu approuve d'une manière positive. Vous voyez donc que la vie, pour le fidèle disciple du Seigneur, est un combat incessant, qu'il soit un jeune Timothée ou un Paul âgé. C'est pourquoi nous sommes exhortés à revêtir toute l'armure de Dieu qu'il nous a préparée lui-même, et à combattre comme de bons soldats de Jésus-Christ, sous son drapeau à Lui, et sous nul autre. (Lisez 2 Timothée II, 3-6.) Et il ne faut pas nous décourager, ni nous lasser, mais garder les œuvres du Seigneur « jusqu'à la fin, » c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il vienne, afin de pouvoir dire avec Paul, le vaillant combattant : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi ; désormais m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition. » (2 Timothée IV, 7, 8.)

Ces dernières paroles me conduisent à un autre point. Dans les armées de la terre, on décerne des récompenses à ceux qui ont bien combattu. Il y a des croix, des médailles, des mentions de courage, des places d'honneur. Le Seigneur Jésus-Christ, notre grand capitaine, a aussi des récompenses pour ses soldats. Lui qui a combattu et vaincu le premier, est couronné de gloire et d'honneur ; son front est ceint de plusieurs diadèmes ; il est assis sur le trône du Père ; toutes choses lui sont assujetties. Pour les siens, il a une couronne de justice, une couronne inflétrissable de gloire, une couronne de vie. Nous avons vu qu'à Éphèse, le vainqueur aura le privilège de manger de l'arbre de vie au paradis de Dieu ; et qu'à Pergame, il reçoit une marque particulière de l'approbation du grand Chef du salut. Ainsi, le Seigneur est riche en dons pour ceux qui

luttent et remportent la victoire. Ne voulez-vous pas être de ce nombre, mes jeunes amis ? Voici une nouvelle année qui commence ; puisse-t-elle être une année où vous combattrez vaillamment pour Christ.

Occupons-nous maintenant des récompenses que le Seigneur promet au vainqueur à Thyatire. Il dit deux fois : « Je donnerai ; » vous voyez que la récompense est double. La première est : « Je lui donnerai autorité sur les nations ; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père. » Pour bien comprendre ce que dit ici le Seigneur, lisons ensemble ce que Dieu dit dans le Psaume II, aux versets 7 à 9. L'Éternel s'adresse à Christ et dit : « Tu es mon fils ; aujourd'hui, je l'ai engendré. » Ces paroles se rapportent à la naissance du Seigneur dans ce monde. Ensuite, Dieu continue : « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta possession les bouts de la terre. » Maintenant, le Seigneur Jésus a été rejeté et par les Juifs et par les nations, et son royaume n'est pas de ce monde. (Jean XVIII, 36.) Dieu l'a élevé au ciel dans la gloire, et de là le Seigneur Jésus rassemble l'Église, son peuple céleste. Mais le temps va venir, mes jeunes amis, où il demandera l'héritage terrestre qui lui revient, et Dieu lui donnera les nations. Après de grands jugements, « le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ » sera établi et « il régnera aux siècles des siècles. » (Apocalypse XI, 15.)

L'autorité que le Seigneur exercera sera irrésistible. Dieu dit : « Tu les briseras avec un sceptre de fer, et, comme un vase de potier, tu les mettras en pièces. » Imaginez un homme armé d'une barre de fer et frappant sur un vase de poterie. Celui-ci

pourra-t-il résister ? Non, n'est-ce pas ? Un seul coup le mettra en pièces. Eh bien, il en sera de même, quand le Seigneur prendra sa grande puissance et entrera dans son règne. (Apocalypse XI, 17.) Les nations s'irriteront et se soulèveront contre Lui. Avec leurs rois et leurs princes, elles diront, en parlant de l'Éternel et de son Oint : « Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes. » Ce sera le temps de la grande révolte des hommes contre Dieu, et déjà elle commence. Mais le Seigneur se rira de leurs vains efforts ; il leur parlera dans sa colère et détruira ces misérables vases de terre. (Apocalypse XIX, 11-21.) Ensuite, il établira ici-bas son règne de justice et de paix. Satan sera lié et la terre sera bénie. Mais ce sera toujours la justice qui régnera. Et, vous le savez, la justice est inflexible comme une barre de fer, et si, sous le règne du Seigneur, quelqu'un voulait s'élever contre son autorité, il sera brisé. C'est là le royaume que Christ a reçu de son Père.

Vous comprenez maintenant le sens de la première récompense donnée au vainqueur à Thyatire. Il sera associé à son glorieux Chef dans son royaume. Après avoir combattu à sa suite, il régnera avec Lui. (2 Timothée II, 8.) Les saints jugeront le monde. Ici-bas, ils sont un petit troupeau, faible, méprisé, souvent persécuté, mais le Seigneur a dit : « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. » (Luc XII, 32.) Les saints ne l'ont pas encore, mais quand Christ viendra prendre possession de son héritage, ils sortiront du ciel à sa suite (Apocalypse XIX, 14), et, après la victoire, hériteront avec Lui et régneront aux siècles des siècles. (Apocalypse XXII, 5.) Quelle perspective glorieuse ! Ne vaut-il pas la peine, pour un si grand prix, de souffrir, de combattre et de vaincre, coûte que coûte ?

Mais, chers jeunes amis, il y a une seconde récompense infiniment plus précieuse pour le vainqueur. Elle est pour son cœur. L'apôtre disait à Timothée : « Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il *plaise* à celui qui l'a enrôlé. » Dans les guerres de la terre, on a vu plus d'une fois des soldats qui ne combattaient pas seulement parce qu'il le fallait ou bien pour la gloire, mais par dévouement pour un chef, un général ou un empereur, qu'ils aimaient. Lui plaire, mourir pour lui, voilà ce qu'ils avaient dans leur cœur. Et tel est le vrai combattant chrétien. Il se dit : « Christ m'a aimé ; il s'est donné pour moi. Ah ! je ne suis plus à moi-même, mais à Lui, » et il combat et meurt, s'il le faut, par amour pour Christ. Tel fut Paul, tels furent les martyrs. Nul n'est un bon soldat de Christ, mes jeunes amis, sans l'amour. Sa bannière, sous laquelle nous marchons, c'est l'amour. Rappelez-vous cette inscription gravée sur les murs de la Tour de Londres par un de ceux qui souffrirent et moururent pour Lui : « Jésus est mon amour. » Voilà où il puisait sa force dans le combat. Puisse-t-il en être ainsi de vous.

A ceux qui aiment ainsi leur divin Chef, et qui, par amour pour Lui, combattent et vainquent, le Seigneur dit : « Je lui donnerai l'étoile du matin. » Que veut dire cela ? Vous savez quel est l'astre que l'on nomme ainsi. C'est cette brillante étoile qui, dans un ciel serein, jette ses feux peu avant le lever du soleil. Ceux-là la connaissent qui veillent, tandis que le reste des hommes est plongé dans le sommeil. Elle précède et annonce le jour ; puis, à mesure que le soleil monte, elle pâlit, et, quand arrivé sur l'horizon, il illumine tout de ses brillants rayons, elle disparaît. Pour savoir de quelle étoile du matin parle le Seigneur, écoutons ce qu'il nous dit lui-

même à la fin de ce livre de l'Apocalypse : « *Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin.* » (Apocalypse XXII, 17.) C'est donc Christ dans le ciel. Il est nommé ainsi, parce qu'avant de se lever et de briller sur le monde, comme *Soleil de justice* (Malachie IV, 1, 2), avant de venir établir son règne, il se lève pour le cœur des siens qui savent qu'il va venir les chercher pour les placer avec Lui dans le ciel. Le chrétien veille, les regards tournés vers le ciel d'où il attend Jésus qu'il aime. Et cette espérance soutient et réjouit son cœur. Il se dit : « Quand viendra mon bien-aimé ? » Et le Seigneur répond : « Je viens bientôt. » Est-ce là la disposition de votre cœur, chers jeunes amis ? Attendez-vous Jésus ? C'est un merveilleux secret pour combattre et vaincre que cette pensée : « Jésus vient. » Et quand il sera venu, Lui, l'étoile du matin, et vous aura pris avec Lui, que vous donnera-t-il ? Il se donnera lui-même, avec tout son amour, toute sa tendresse, tout le bonheur dont il jouit dans le ciel et dont vous jouirez avec Lui. Et en attendant, il est déjà à nous, ainsi qu'il est écrit : « Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi. »

S'il plaît au Seigneur, nous verrons une autre fois à quelle époque de l'histoire de l'Église sur la terre, correspond Thyatire.

« VOICI, JE VIENS BIENTOT, ET MA
RÉCOMPENSE EST AVEC MOI, POUR RENDRE
A CHACUN SELON QUE SERA
SON ŒUVRE. »

L'étoile du matin.

Au ciel pur brille une étoile,
Quand la nuit, pliant son voile,
Va céder devant le jour.
C'est l'étoile matinière
Jetant ses feux la dernière
D'en haut sur notre séjour.

Visible à celui qui veille,
Lorsque tout encor sommeille,
Elle réjouit son cœur.
Il se dit : Voici l'aurore
D'un jour nouveau, près d'éclorre,
Radieux, plein de splendeur.

Tout fraîchit dans la nature ;
Tout s'éveille, un doux murmure
Annonce que tout renaît.
Le ciel s'éclaircit, se dore,
De feux plus vifs se colore :
C'est la nuit qui disparaît.

Et soudain, brillant de gloire,
Tel qu'en un jour de victoire
S'avance un vaillant guerrier,
L'astre roi monte, s'élance ;
Les rayons de feu qu'il lance,
Éclairent le monde entier.

L'étoile a pâli ; sa trace
Dans l'azur brillant s'efface :
Le soleil domine en Roi.
Par sa chaleur, sa lumière,
Qu'il verse à flots sur la terre,
Il range tout sous sa loi.

C'est Toi, Jésus, l'étoile radieuse
Que notre foi contemple dans le ciel,
En attendant que ta voix glorieuse
Dise à tes saints : « Montez au séjour éternel. »

Autour de nous, si, dans la nuit plus sombre,
Le monde dort son dangereux sommeil,
Nous, nous veillons : déjà disparaît l'ombre,
L'aube brille pour nous, le ciel devient vermeil.

Tu viens, Jésus ! Ineffable allégresse !
Être avec Toi, te posséder enfin !
Plus de travaux, de lutte, de tristesse,
De Toi nous jouirons, Étoile du matin.

Mais quand tes saints, Seigneur, auront quitté le monde
Pour être auprès de Toi dans le divin séjour,
Les pécheurs, réveillés de leur erreur profonde,
Avec effroi verront se lever ton grand jour.

Tu paraîtras du ciel, revêtu de ta gloire ;
Nul mortel ne pourra se soustraire à tes yeux ;
Sur tous tes ennemis remportant la victoire,
Ton bras les détruira, Souverain Roi des cieux.

Puis sur la terre heureuse à l'ombre de tes ailes,
O Soleil de justice, épanchant tes bienfaits,
Tu rempliras les cœurs de louanges nouvelles
Qui monteront vers Toi, le Prince de la paix.

Mon jour de naissance.

C'était le jour de naissance d'un petit garçon que je connais. Il s'était éveillé de très bonne heure ce matin-là, et vint tout courant dans ma chambre me montrer les cadeaux qu'il avait déjà reçus, et voir si j'avais aussi quelque chose pour lui. C'était pour mon petit ami un très heureux jour.

Tout en causant, il en vint à me demander si j'avais aussi un jour de naissance.

— Oui, répondis-je, j'en ai même deux.

Il ne pouvait pas du tout comprendre cela. Et vous, petits amis, le comprenez-vous ? Je vais vous répéter ce que je dis à Charlie, afin que vous tous vous sachiez ce que je voulais dire. J'ai un jour de naissance comme vous et Charlie. Mais il y a un jour où j'ai cru au Seigneur Jésus-Christ. Ce jour-là, je suis devenu un enfant de Dieu. Cela a été mon second jour de naissance, car Dieu dit de ceux qui croient au Seigneur Jésus qu'ils sont « nés de nouveau. » Le Seigneur dit à Nicodème : « Il vous faut être nés de nouveau. »

Dieu donne à tous ceux qui croient en son Fils, une sorte de vie toute nouvelle et merveilleuse ; c'est la vie éternelle. Alors ils ont un nouveau jour de naissance. J'espère que mon petit Charlie aura bientôt un nouveau jour de naissance, et vous aussi, mes chers petits lecteurs ?

Maintenant, je vous dirai quelques-uns des merveilleux présents que Dieu donne à ceux qui sont nés de nouveau.

Je suis sûr que si je vous demandais quels cadeaux vous avez reçus à votre dernier jour de naissance, vous sauriez me le dire, quand bien même plusieurs seraient déjà perdus ou brisés. Tout se

gâte si vite ; et souvent, ce sont les choses que l'on aime le plus qui s'abîment le plus promptement. Comme on doit être heureux de posséder quelque chose qui ne peut ni se perdre, ni se gâter ! Et tels sont, mes enfants, les présents de jour de naissance que Dieu donne.

Le premier est *la vie éternelle*. Du moment que quelqu'un, même un enfant, croit au Seigneur Jésus-Christ, Dieu lui donne la vie éternelle.

Le second est *une nouvelle nature*. Avez-vous fait la triste découverte que vous avez un très méchant cœur ? C'est ce qui fait que vous aimez à faire de mauvaises choses. De plus, ce méchant cœur n'aime pas du tout Dieu, et ne désire pas Lui plaire. Mais lorsque vous êtes nés de nouveau, Dieu vous donne une nouvelle nature afin que vous puissiez l'aimer ; et en même temps vous désirerez faire ce que Dieu veut, au lieu de chercher à faire ce qui vous plaît.

Ensuite, il y a un troisième don, c'est *l'eau vive*, c'est-à-dire le Saint-Esprit de Dieu, qui vient demeurer en chacun de ceux qui ont cru au Seigneur, pour les guider, les consoler et les réjouir, jour après jour. Le Saint-Esprit leur enseigne aussi toujours plus les choses qui concernent le Seigneur Jésus, qui est le Pain de vie, descendu du ciel. Et alors ils connaissent aussi Jésus comme leur Ami véritable, qui prend soin d'eux en toutes choses ici-bas.

Je pourrais encore vous parler d'une robe blanche, d'une couronne, d'une harpe et d'une glorieuse demeure ; ce sont aussi des présents merveilleux qui sont donnés à ceux qui sont nés de nouveau, mais ce sont des choses à venir. Vous les posséderez certainement plus tard, si vous croyez au Seigneur Jésus.

Le berger ou son habit.

Un voyageur en Terre sainte fut un jour frappé en voyant un berger marchant devant son troupeau qui, tout entier, le suivait. Il dit au berger : « C'est votre *habit* qu'elles connaissent, sans cela vos brebis ne verraient pas de différence entre vous et moi. »

— Essayez, répliqua le berger.

Le voyageur endossa par-dessus le sien l'habit de peau de mouton du berger, et alla se mettre à la tête du troupeau ; mais aussitôt toutes les brebis s'enfuirent pèle-mêle. Il les appela par leurs noms que le berger lui avait dits, mais elles ne firent que courir plus vite.

— Je vois, maintenant, dit le voyageur. C'est *vous* et non votre habit qu'elles connaissent. — « Elles ne suivront pas un étranger, » dit le Seigneur, en parlant de ses brebis, « mais elles s'enfuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. » (Jean X, 5.)

L'épreuve de la foi.

Quelqu'un disait à une pauvre vieille femme : « Je vous donnerai une pièce de dix francs, si vous me promettez de ne pas prier aujourd'hui de toute la journée. »

Avec un regard d'indignation, mais d'une voix tranquille, qui montrait la paix dont elle jouissait intérieurement, elle répondit : « Non, monsieur, pas *pour tout ce qui est de ce côté du ciel !* mais je vais aller demander immédiatement au Seigneur de vous donner de croire en Lui ; alors vous aimerez à prier, comme moi je l'aime. » (Philippiens IV, 6.)



L'hiver.

Voici l'hiver, petit enfant :
 Vois, la nature
A perdu sa fraîche parure.
 Ton pied foule en passant,
 Et la feuille morte,
 Que le vent emporte,
 Et le rameau desséché
Que la tempête a du tronc détaché.

Peut-être, enfant, avec regrets
 Tu considères
La fleur et la feuille éphémères
De nos pauvres bosquets.
 Et la feuille morte,
 Que le vent emporte,
Inspire un penser rêveur
A ton esprit mobile et questionneur.

Mais écoute : de ce sommeil,
 Brillante et belle,
 Renait en la saison nouvelle
 La terre à son réveil.
 Fuis, ô feuille morte,
 Que le vent emporte !
 Si dans l'hiver tout s'endort,
 Ce long sommeil, enfant, n'est pas la mort.

Nos corps aussi s'endormiront ;
 Mais de la tombe,
 Où sur eux la terre retombe,
 Ils se relèveront.
 Et la feuille morte,
 Que le vent emporte,
 Te montre un merveilleux sort :
 Une autre vie au delà de la mort.

S.

Histoire des rois d'Israël.

SAUL.

LA PREMIÈRE FAUTE.

Continuons l'histoire de Saül, mes enfants. Après sa victoire sur les Ammonites, il ne retourna pas chez lui vaquer à ses travaux, comme il l'avait fait quand il fut élu roi. Il se choisit trois mille hommes d'Israël, dont il garda deux mille auprès de lui, à Micmash et sur la montagne de Béthel. Il laissa les mille autres à Guibha sous le commandement de son fils Jonathan. Le reste de l'armée fut renvoyé, chacun dans sa demeure.

Vous vous demanderez pourquoi Saül resta ainsi sous les armes avec une partie des Israélites. C'est

que les Philistins, ces ennemis acharnés du peuple de Dieu, dominaient de nouveau sur lui. Leurs garnisons occupaient des lieux forts dans le pays de Benjamin, et en descendaient pour ravager le pays. Or Saül se rappelait qu'il avait été choisi par l'Éternel pour délivrer son peuple de la main des Philistins. Voilà la raison pour laquelle il était sur ses gardes et attendait une occasion d'attaquer les ennemis d'Israël.

Ce ne fut pas lui, mais Jonathan qui commença l'attaque. Jonathan était un jeune homme courageux et rempli de confiance en l'Éternel. C'est ce qui faisait sa force, comme c'est aussi la nôtre. Il frappa le poste des Philistins qui était à Guéba, et la nouvelle en fut portée au pays des Philistins. La guerre était ainsi déclarée, et Saül se hâta d'avertir tout le peuple de se rassembler auprès de lui. Pour cela, il fit sonner de la trompette dans tout le pays, disant : « Que les Hébreux entendent ! » Quelle chose étrange que Saül se serve du nom d'Hébreux pour désigner le peuple de Dieu ! C'était le nom que les autres nations lui donnaient, parce qu'il descendait d'Héber, ancêtre d'Abraham. (Genèse X, 14-27.) Mais le nom que Dieu donne à son peuple, c'est *Israël*, le nom qu'il donna à Jacob. Saül avait donc tort de se servir d'un terme qui mettait le peuple de Dieu au rang des nations du monde. Il avait été oint prince, non sur les Hébreux, mais « sur mon peuple Israël, » avait dit l'Éternel. Aussi l'Écriture ajoute-t-elle tout de suite après la proclamation de Saül : « Et tout *Israël* ouï dire : Saül a frappé le poste des Philistins, et aussi *Israël* est détesté par les Philistins (1). »

(1) Lorsque Moïse parle au Pharaon, il dit : « Voici ce que dit l'Éternel, le Dieu des Hébreux, » parce que pour le Pharaon c'était leur nom. Mais s'agit-il du peuple, c'est : « Parle aux fils d'Israël. »

Le peuple d'Israël se rassembla à Guilgal auprès de Saül. C'est là qu'était le rendez-vous pour la guerre, comme au temps de Josué. Samuel avait dit à Saül : « Tu descendras devant moi à Guilgal ; et voici je descendrai vers toi pour offrir des holocaustes et sacrifier des sacrifices de prospérités ; tu attendras *sept jours*, jusqu'à ce que je vienne vers toi, et je te ferai savoir ce que tu dois faire. » (Chapitre X, 8.) L'ordre était clair, et Saül l'avait bien compris. C'était le commandement de l'Éternel par la bouche de son prophète. Ce que Dieu nous commande est toujours clair ; rappelez-vous cela, mes jeunes amis.

Les Philistins, de leur côté, n'étaient pas restés oisifs. Ils s'assemblèrent pour faire la guerre contre Israël, et mirent sur pied des forces considérables : trente mille chars de guerre, six mille cavaliers, et un peuple nombreux comme le sable de la mer. Les Israélites avaient plus d'une fois eu à faire avec des ennemis aussi nombreux et aussi redoutables, et Dieu leur avait donné la victoire. Guilgal devait le leur rappeler. Au temps de Samuel, ils avaient battu les Philistins. De plus, ils avaient maintenant un roi comme ils l'avaient demandé, et ce roi venait de remporter une grande victoire sur les Ammonites. Malgré cela, les pauvres Israélites furent saisis de crainte. Les uns se cachèrent dans les cavernes, les rochers, les lieux forts et les fosses ; d'autres, que l'Écriture appelle des *Hébreux*, parce qu'en quittant le pays, ils n'agissaient pas en vrais fils d'Israël confiants en leur Dieu, passèrent le Jourdain et se réfugièrent au pays de Gad et de Galaad. Même ceux qui restaient avec Saül ne le suivaient qu'en tremblant.

D'où venait cette frayeur, mes amis ? Simplement de ce que les Israélites n'avaient pas de confiance en l'Éternel, leur Dieu. Comme je vous le disais, le

secret pour être fort contre nos ennemis, c'est de se « fortifier dans le Seigneur. » Mais pour cela, il faut avoir une bonne conscience, et c'est ce qui manquait à ces pauvres Israélites. Ils avaient fait leur propre volonté en demandant un roi, au lieu d'être heureux d'avoir l'Éternel pour Roi, et maintenant, dans le danger, ils ne voient en Saül qu'un homme faible comme eux, et qui, malgré sa beauté et sa haute stature, ne peut les délivrer. David dit : « L'homme puissant n'est pas délivré par sa grande force. — Voici, l'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui s'attendent à sa bonté, pour délivrer leur âme de la mort. » (Psaume XXXIII, 17-19.) Bienheureux auraient été les Israélites, s'ils avaient pu dire : « Notre âme s'attend à l'Éternel ; il est notre aide et notre bouclier. Car notre cœur se réjouira en lui, puisqu'en son saint nom nous avons mis notre confiance. » (Vers. 20-21.) Et puisiez-vous, mes jeunes amis, le dire pour vous-mêmes.

Jusqu'ici, Saül avait agi comme il le devait. Il était resté ferme et sans crainte à son poste. Mais maintenant vient l'épreuve de son obéissance. Il devait attendre Samuel sept jours à Guilgal, et voilà qu'un jour, deux jours se sont écoulés, et Samuel n'est pas venu ! Le septième jour est arrivé, et le prophète n'est pas là ! La petite troupe autour de Saül diminuait de plus en plus. C'était bien éprouvant, n'est-ce pas ? Mais le prophète avait dit : « Je *descendrai* vers toi, » la chose était positive, et Saül aurait dû attendre jusqu'à la dernière minute de la dernière heure du septième jour. Cela aussi aurait été de la confiance en Dieu.

Hélas ! Saül ne sut pas attendre. Voyant que ses hommes se dispersaient, il suivit sa propre pensée et transgressa l'ordre de Dieu, tout en se figurant

qu'il faisait bien. Il dit : « Amenez-moi l'holocauste et les sacrifices de prospérité. » Et il offrit l'holocauste, ce qui ne lui appartenait nullement, car Samuel avait dit : « Je descendrai vers toi pour offrir des holocaustes. » La désobéissance de Saül était consommée, et le châtement ne se fait pas attendre. Comme il achevait d'offrir l'holocauste, Samuel arriva. « Qu'as-tu fait ? » demanda le prophète au roi qui s'avavançait pour le saluer. Cette question aurait dû faire rentrer Saül en lui-même, et ce qu'il aurait eu à faire, c'était de s'humilier en reconnaissant sa faute. Au lieu de cela, comme Adam autrefois, il cherche à s'excuser. Le cœur de l'homme se montre toujours le même, n'est-ce pas ? N'avez-vous pas souvent agi comme Adam et Saül ?

Je voudrais placer devant vous, mes jeunes amis, les excuses de Saül, en cherchant à vous en montrer la faiblesse. « Parce que je voyais que le peuple se dispersait d'auprès de moi, » — qu'importait cela, si Dieu restait près de lui, et lui près de Dieu ? « et que tu ne venais pas au jour assigné » — ce jour n'était pas encore terminé ; « et que les Philistins étaient assemblés à Micmash, » — qu'avait-il à craindre, le bras de Dieu était-il raccourci pour les retenir ? « j'ai dit : » — voilà le *moi* ; j'ai dit, et non pas *Dieu a dit*. « Maintenant les Philistins descendent contre moi à Guilgal, » — qu'en savait-il ? c'était une crainte humaine ; « et je n'ai pas supplié l'Éternel, » — l'acte religieux sans l'obéissance a-t-il aucune valeur aux yeux de Dieu ? « Et je me suis fait violence et j'ai offert l'holocauste, » — c'est-à-dire finalement, j'ai désobéi.

Mais, mes enfants, rien ne peut excuser la désobéissance. Rappelez-vous bien cela, et ne vous laissez jamais entraîner, sous aucun prétexte, quelque plausible qu'il paraisse, à enfreindre le com-

mandement de Dieu, et celui de vos parents et de vos maîtres. Saül doit maintenant écouter sa sentence, car Dieu ne peut laisser l'homme enfreindre impunément ce qu'il a prescrit. Et cela, mes jeunes amis, est vrai de l'homme converti comme de l'inconverti. Le Seigneur Jésus a été l'homme parfaitement obéissant, et nous avons à marcher sur ses traces.

Samuel fait entendre à Saül ces paroles sévères : « Tu as agi follement, tu n'as pas gardé le commandement de l'Éternel, ton Dieu. » Vous voyez, mes amis, comment Dieu envisage la désobéissance : c'est pour lui une *folie*. Quelquefois en désobéissant à son père ou à sa mère, pour goûter un plaisir défendu, un enfant croit qu'il sera heureux, mais il a commis une *folie*, et il en sentira l'amertume tôt ou tard. Samuel continue et dénonce le jugement que Dieu prononce sur Saül : « Maintenant, l'Éternel aurait établi ton règne pour toujours sur Israël ; et maintenant ton règne ne subsistera pas. » Cela ne veut pas dire encore que Saül cesserait d'être roi, mais qu'il ne laisserait pas son trône à quelqu'un de ses enfants, et cela dut lui être très douloureux. Puis Samuel ajoute : « L'Éternel s'est cherché un homme selon son cœur, et l'Éternel l'a établi prince sur son peuple, car tu n'as pas gardé ce que l'Éternel t'avait commandé. » Qui est cet homme selon le cœur de Dieu ? Nous apprendrons à le connaître plus tard ; c'est David, le type du Seigneur Jésus qui fut parfaitement selon le cœur de Dieu.

Telle fut la première faute du premier roi d'Israël, et ses terribles conséquences. Que Dieu, mes jeunes amis, vous donne un cœur soumis et obéissant ; c'est ce qui est selon son cœur.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LES ÉPÎTRES DU SEIGNEUR AUX SEPT

ASSEMBLÉES D'ASIE (suite).

Il nous reste à voir, mes jeunes amis, à quelle période de l'histoire de l'Église correspond l'état que présentait l'assemblée de Thyatire. C'est l'époque qui suit celle où l'Église s'était placée sous le patronage du monde et des empereurs romains. Le Seigneur, à Pergame, avait donné cet avertissement : « *Repens-toi donc ;* » mais l'Église ne l'avait pas écouté, et elle se corrompit de plus en plus.

Le mal dans l'Église se développa et atteignit son plus haut degré pendant le temps qu'on appelle en histoire le *moyen-âge*, et qui s'étend de la fin du IV^{me} siècle à la fin du XIV^{me}, c'est-à-dire durant environ mille années. Ce fut une époque d'épaisses ténèbres. Il y avait alors un grand corps religieux qui prétendait au nom de chrétien, et que l'on appelait la *Sainte Église catholique ou universelle*, la Mère des fidèles ; mais combien elle était différente de l'Église, telle que nous la voyons décrite dans les Actes et les épîtres !

La première chose qui frappe dans ce qui portait alors le nom d'église, et qui prétendait être la vraie Église de Christ, est la distinction profonde faite entre le *clergé* et les *laïques*. J'essaierai de vous expliquer ce que cela veut dire.

Au commencement, comme nous le lisons dans le Nouveau Testament, dans les réunions des chrétiens, tous se trouvaient sur le même pied. Tous étaient sacrificateurs pour offrir à Dieu des sacrifices d'actions de grâces par Jésus-Christ. (1 Pierre II, 5.)

Dans ces assemblées on priait, on chantait, on rompait le pain, c'est-à-dire on célébrait la cène, et si quelque frère avait un enseignement, une exhortation, ou une parole d'édification à présenter, il le faisait librement, selon ce que l'Esprit de Dieu lui donnait. (1 Corinthiens XI, 20-34; XIV, 26-33; Actes XX, 7.)

Il y avait bien dans les églises des *anciens* ou *surveillants*, et des *serviteurs* ou *diacres*, mais ils ne formaient ni un ordre, ni une classe à part. Les diacres ou serviteurs s'occupaient des soins à donner aux pauvres et aux nécessiteux de l'assemblée; les anciens avaient à veiller sur le troupeau, à le paître et le nourrir, en l'enseignant et l'exhortant par le moyen de la Parole. Il y avait plusieurs anciens dans chaque assemblée, et parmi eux, il pouvait y en avoir qui étaient plus spécialement doués pour l'enseignement. (1 Timothée V, 17; Actes VI, 1-6; Tite I, 5.) Mais si la charge des anciens et des serviteurs était un service honorable comme venant du Seigneur, ils n'avaient pas, à cause de cela, une position d'autorité sur les autres fidèles. Voyez l'exhortation que l'apôtre Pierre leur adresse : « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi qui suis ancien avec eux, et témoin des souffrances de Christ, qui aussi ai part à la gloire qui va être révélée : paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant, non *par contrainte*, mais volontairement; ni pour un *gain honteux*, mais de bon gré; ni comme *dominant* sur des héritages, mais en étant les *modèles* du troupeau. » (1 Pierre V, 1-3.)

Tel était l'ordre primitif dans l'Église de Dieu. Mais peu à peu les choses changèrent. Dans l'assemblée d'une ville, un des anciens vint à occuper une place prééminente. Il fut l'*évêque* ou surveillant par excellence, les autres formant le presbytère ou corps

des anciens ou prêtres, qui, avec l'évêque en tête, prirent entièrement en mains la conduite de l'assemblée. Celle-ci bientôt ne fut plus même consultée. Ensuite l'évêque d'une ville étendit son autorité sur les assemblées avoisinantes, et ainsi se formèrent des districts spirituels ou *diocèses*. Plusieurs districts furent à leur tour soumis à l'autorité supérieure de l'évêque d'une ville plus importante. On donna à celui-ci le titre d'*archevêque* ou évêque métropolitain. Tous ceux qui étaient au-dessous des évêques et archevêques, étaient les prêtres, les diacres, les sous-diacres et acolytes ou assistants.

Tous ces fonctionnaires dans les églises furent bientôt considérés comme un *ordre* à part des fidèles et constituèrent le *clergé*, d'un mot qui veut dire *héritage*, comme s'ils eussent été l'héritage spécial de Dieu ; les autres chrétiens furent appelés *laïques*, d'un mot qui signifie le peuple. On entra dans le clergé par une consécration toute humaine, et au clergé seul, à partir des prêtres, appartenait le droit d'administrer les sacrements. Les laïques furent tenus de se soumettre au clergé, et c'est ainsi que fut mise de côté l'exhortation de l'apôtre Pierre de ne point *dominer* sur les héritages du Seigneur.

Rome étant la capitale du vaste empire romain, l'évêque de cette ville éleva la prétention d'être au-dessus de tous les autres. Il se disait d'ailleurs successeur de Pierre que l'on prétendait avoir été le chef des apôtres. Peu à peu son autorité fut acceptée dans tout l'occident de l'Europe et, sous le nom de *pape*, il devint le chef absolu de ce que l'on appela la Sainte Église catholique ou universelle, composée du clergé ayant toute l'autorité spirituelle, et des laïques qui devaient croire aveuglément ce que l'Église, c'est-à-dire le clergé, leur imposait.

Quelquefois on réunissait des *conciles*. C'étaient

des assemblées composées des évêques de toute l'église et dans lesquelles on décidait des questions touchant la foi ou la discipline. Les décisions prises étaient réputées dictées par l'Esprit Saint, et par conséquent infaillibles, c'est-à-dire sans erreur possible. Elles étaient donc obligatoires pour tous, et celui qui ne s'y soumettait pas était anathème et rejeté de l'Église. Ainsi l'Église « enseignait » comme Jézabel à Thyatire et prétendait être la bouche de Dieu. Plus tard le pape lui-même, qui se disait *vicaire*, ou représentant de Jésus-Christ sur la terre, affirma sa propre infaillibilité.

Et c'est ainsi que la soi-disant Église, de même que Jézabel, prit une autorité absolue, fit égarer les âmes de ceux qui portaient le nom de Christ. La parole de Dieu fut mise de côté et l'Église, c'est-à-dire le clergé, s'appuyant sur de prétendues traditions venues, disait-elle, des apôtres et dont elle avait le dépôt, introduisit une foule de pratiques superstitieuses que non seulement la parole de Dieu n'approuve pas, mais qu'elle condamne. De peur que le peuple ne fût éclairé sur ces choses par l'Écriture, elle prétendit avoir seule le droit de l'interpréter, et en vint finalement à en défendre la lecture aux laïques.

Le pire et le plus affreux des maux introduits dans la chrétienté, fut l'*idolâtrie*. Non pas que l'on rétablît le culte de Jupiter, de Junon et des autres divinités du paganisme; l'idolâtrie nouvelle fut pire que celles des païens, parce que ce fut sous le nom de christianisme qu'elle s'imposa aux âmes. On commença par vénérer la mémoire des apôtres et des saints qui avaient souffert le martyre pour Christ. Puis, on en vint à supposer que, comme ils devaient être particulièrement agréables à Dieu, on pouvait s'adresser à eux pour qu'ils intercédassent auprès de Dieu pour ceux qui les invoquaient sur la terre. On

eut ainsi à la place du seul Médiateur entre Dieu et les hommes, savoir l'Homme Christ Jésus (I Timothée II, 5), une foule de médiateurs. Le pape s'arrogea le pouvoir de *canoniser*, c'est-à-dire déclarer comme saint ou sainte que l'on pouvait invoquer au ciel, des personnes qui s'étaient distinguées, disait-on, par leur piété et en accomplissant des miracles. Le nombre de ceux que l'on pouvait ainsi prier et sur les bons offices desquels on pouvait compter auprès de Dieu, devint incalculable. On leur dressa des images, tableaux ou statues, devant lesquelles on se prosterna et que l'on adora, comme les païens faisaient de leurs faux dieux. Chaque personne, chaque métier, chaque ville, chaque église, eurent leur saint qui les patronnait. Dans chaque maison, à chaque coin de rue, dans les chemins et carrefours, on voyait se dresser quelque image devant laquelle on se prosternait. Les anges eux-mêmes devinrent des objets de culte, malgré ce qu'enseigne l'Écriture. (Colossiens II, 18.)

Au-dessus de toutes ces nouvelles divinités, on plaça la Vierge Marie à laquelle on donnait le nom de mère de Dieu; on lui rendait des honneurs divins, la considérant comme une toute puissante médiatrice auprès de Christ. Un des plus grands docteurs du moyen-âge, Saint-Bernard, disait : « Tu craignais de l'approcher du Père, il t'a donné Jésus pour médiateur. Mais peut-être es-tu encore effrayé de la majesté de ce Jésus qui, bien qu'il soit devenu homme, est toujours Dieu. Il te faut un avocat auprès de Lui, eh bien, aie recours à Marie. »

Mais on alla encore plus loin. De Christ lui-même on fit une idole. On adora ses images, soit qu'on le représentât enfant dans les bras de sa mère, soit qu'on le figurât attaché à la croix. Bien plus; on imagina que le pain et le vin de la cène, après cer-

taines paroles prononcées par le prêtre, n'étaient plus du pain et du vin, mais étaient changés dans le corps même du Seigneur. On disait que le prêtre offrait ainsi chaque fois un *sacrifice non sanglant* pour les péchés, contrairement à ce que dit la Parole. (Hébreux IX, 22, 26; X, 10, 12.) Le pain consacré ou hostie était présenté au peuple comme étant *Dieu*, et le peuple se prosternait et adorait! Le prêtre, comme l'on disait, avait fait Dieu! Puis, par une aberration étrange, on prétendait que l'hostie étant devenue le corps de Christ avec son sang, il n'était pas nécessaire que la coupe fût donnée au peuple; elle était réservée au clergé.

Vous voyez, mes jeunes amis, que la chrétienté était devenue un vaste temple d'idoles. Comme la Jésabel ancienne avait rempli le pays d'Israël des images de ses dieux et avait ses nombreux prêtres et faux prophètes, de même avait fait la Jésabel du moyen-âge, entraînant dans la plus affreuse idolâtrie ceux qui n'auraient dû être que les serviteurs de Christ.

Un dernier grand mal se produisit; ce fut la corruption morale, surtout du clergé. Non content d'avoir usurpé la suprématie spirituelle sur toute l'Église d'Occident, le pape voulut être souverain temporel. Il eut donc son royaume, sa cour et ses richesses, lui le prétendu successeur de Pierre le pêcheur, et le représentant de ce Jésus qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête et qui disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Le pape, s'élevant toujours, réclama, comme vicaire de Jésus-Christ, des honneurs dus à Dieu seul, et il en vint jusqu'à prétendre avoir la suprématie sur les empereurs, les rois et les princes de la terre! A son exemple, les archevêques, les évêques, les abbés des couvents, voulurent être princes, grands seigneurs, avoir des

domaines et des richesses. Et où prendre toutes ces choses ? Les pauvres laïques devaient les fournir ; on leur vendait, à prix d'argent, les grâces spirituelles, et on faisait un trafic honteux des choses saintes. Et pourquoi cela ? Pour satisfaire la cupidité et les convoitises dérégées du clergé. La dégradation morale finit par arriver à un point indicible. N'est-il pas vrai que cela répond d'une manière frappante à ce qui nous est dit de la Jésabel de l'église de Thyatire ?

Mais au milieu de ces sombres ténèbres, il y avait des rayons de lumière, car Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage sur la terre. Au sein de celle qui faussement se nommait l'Église et prenait le titre de sainte Mère et d'Épouse de Christ, il y avait des âmes fidèles isolées qui gémissaient de toute cette corruption. Il existait aussi çà et là des communautés, telles que celles des Vaudois en Piémont et dans le midi de la France, qui repoussaient les prétentions du clergé et de Rome et qui fuyaient l'idolâtrie. Ils avaient conservé la parole de Dieu, et s'attachaient à mener une vie pure. Ils étaient des témoins pour Dieu, *un résidu* que Dieu reconnaissait et approuvait. C'étaient ceux que le Seigneur à Thyatire nommait « les autres » et qui n'avaient pas connu les profondeurs de Satan. Leur fidélité à Christ les exposa à de grandes souffrances. Partout où l'Église romaine pouvait les atteindre, elle les persécuta jusqu'à la mort. Nous verrons plus tard, si le Seigneur le permet, quelques détails sur ces temps de l'Église au moyen-âge et en particulier sur ces fidèles témoins. Ils ont souffert avec Christ et régneront avec Lui, et il leur donnera l'Étoile du matin.

Cette église de Thyatire, ou plutôt ce qu'elle représente, subsiste encore, mes enfants, au loin et

autour de nous. Elle ira jusqu'à la fin, jusqu'au jour où elle sera jugée. Pour le moment, Dieu ne permet pas que sa puissance se manifeste comme au moyen-âge. Mais son influence est grande sur des millions d'âmes, son activité est considérable, et ses prétentions à la domination restent les mêmes. Elle a conservé son culte idolâtre, et maintient sa prétendue infailibilité et celle de son chef, se mettant ainsi toujours au-dessus de la parole de Dieu, dont elle interdit la lecture là où elle le peut. Elle est la Babylone qui à la fin tombera sous la puissante main de Dieu, comme nous le lisons dans l'Apocalypse, aux chapitres XVII et XVIII.

« La boîte de cordes. »

— Va vite, Marie, me chercher la boîte où sont les cordes. Ensuite, nous commencerons. Ainsi parlait le frère aîné une après-midi de dimanche, au moment de donner à ses petits frères et sœurs leur leçon biblique habituelle.

Les enfants furent très intrigués de cette étrange commission, et se demandaient quel rapport il pouvait y avoir entre leurs Bibles et quelques paquets de ficelle.

La boîte fut apportée, et les enfants regardèrent avec attention leur frère choisir et mettre de côté six forts bouts de corde. Puis il leur dit : « Je donnerai un nom à chacune de ces cordes, et puis, nous lirons dans la Bible quelque chose qui s'y rapportera. Nous appellerons la première

LA CORDE DU PÉCHÉ.

Lisez Proverbes, chapitre V, verset 22. »

Un des petits lut : « Le méchant, ses iniquités le saisiront, et il sera tenu par *les cordes de son péché.* »

— Vous avez vu des gravures, continua le grand frère, qui montrent de pauvres nègres travaillant sous le fouet toujours levé de l'inspecteur. Eh bien, ils ne sont pas plus esclaves que ceux que Satan a liés des cordes du péché. Il les tient ferme, de sorte qu'ils n'ont ni la volonté, ni le pouvoir de bien faire. Quelquefois un pécheur vient entendre l'évangile qui est le message de la liberté, car le Seigneur Jésus est venu publier « aux captifs la délivrance. » Mais Satan est là qui fait tous ses efforts pour empêcher sa pauvre dupe de recevoir l'heureux message et de venir à Jésus. S'il réussit, c'est une nouvelle corde de péché ajoutée aux autres, et le malheureux esclave du diable s'en va lié plus fortement que jamais.

Quelquefois Satan persuade à ses esclaves qu'ils sont libres de faire ce qu'ils veulent, mais c'est pour mieux les enchaîner. Oh ! quel maître cruel et quelles terribles cordes ! Nul ne peut les briser, jamais une âme n'a pu s'en défaire. La liberté vient de Jésus qui seul a vaincu le diable.

Voici la seconde corde, nous l'appellerons

LA CORDE DU JUGEMENT.

Pourquoi vient-elle la seconde ? Parce que le jugement suit toujours le péché. « Les gages du péché, c'est la mort, » c'est ce que Satan paie ; et « après la mort *le jugement.* » Lisez encore en Matthieu XXII, verset 13. Un autre enfant lut : « Liez-le pieds et mains, emportez-le, et jetez-le dans les ténèbres de dehors. »

— Vous voyez ici, continua le frère, quelqu'un qui est lié des cordes du jugement, parce qu'il n'était pas prêt pour la présence du Roi. Mais je vais vous dire un passage du Psaume CXVIII : « Liez avec des cordes le sacrifice aux cornes de l'autel. » Là,

nous voyons les cordes du jugement qui lient, non le pécheur, mais la victime offerte pour le pécheur. Pour nous, c'est *Jésus* qui a été offert sur la croix où il a subi le jugement de Dieu, pour que le pécheur qui croit en Lui soit délivré des cordes du péché et du jugement. « Ils lièrent Jésus et l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate » (Marc XV, 1), et de là il fut conduit à la croix. Tandis que de Lazare, Jésus dit : « Déliez-le et laissez-le aller. » Et c'est ainsi que le Sauveur nous délie de la mort et du jugement. Ne voyons-nous pas bien l'amour de Jésus qui a voulu ôter de dessus nous les cordes du péché, de la mort et du jugement, et en être lié lui-même ? Mais en mourant, il les a brisées, et a vaincu Satan et le péché, et maintenant Lui et nous, nous sommes libres.

Voici, maintenant, la troisième corde. Elle est petite, vous voyez, et je l'ai choisie *rouge*. C'est

LA CORDE DU SALUT,

et pour que vous compreniez bien pourquoi je la nomme ainsi, je vous demanderai comment Rahab à Jéricho fut sauvée ?

— C'est en mettant un cordon d'écarlate à sa fenêtre, dit une des petites sœurs. Quand ils virent ce cordon, les Israélites ne la tuèrent pas comme les autres. (Lisez Josué II, 15-21 ; VI, 17, 22, 23, 25.)

— Tu as bien répondu, ma petite, dit le frère aîné. La vie de Rahab dépendait du cordon et de sa foi à la parole des espions qui lui avaient promis que, si elle le mettait à sa fenêtre, elle serait épargnée. Ce cordon est une figure du sang de Christ, le fondement de notre salut. Quand l'ange destructeur devait passer et frapper les premiers-nés en Égypte, l'Éternel avait dit aux Israélites de mettre sur leurs portes le sang d'un agneau immolé. Puis il avait ajouté : « *Je verrai le sang, et je passerai par-*

dessus vous. » Les Israélites firent ce que l'Éternel avait dit, et aucun de leurs premiers-nés ne mourut. De même, quand les fils d'Israël entrèrent dans Jéricho, ils tuèrent tous les habitants; mais quand ils vinrent à la maison de Rahab, ils virent le cordon d'écarlate, et ils la firent sortir avec tous les siens et la mirent en sûreté. Et il en est ainsi de nous; quand nous avons cru au Seigneur Jésus, mort pour nos péchés, nous sommes à l'abri du jugement et de la colère qui vient. Quel amour que celui de Jésus!

Maintenant regardez ces trois dernières cordes. Je les mets ensemble, tout près l'une de l'autre, et nous les appellerons

LES CORDES DE L'AMOUR
ET DE LA TENDRE MISÉRICORDE.

Nos cœurs sont si rebelles, si remplis de propre volonté, qu'il n'y a en eux aucun désir de venir à Jésus, même lorsque nous avons appris tout ce qu'il a fait pour nous. Alors Dieu nous *tire* à Lui par « *des liens d'amour* » (Osée XI, 4), ainsi qu'il le dit d'Israël : « Je t'ai aimée d'un amour éternel; c'est pourquoi je *t'attire* avec bonté. » (Jérémie XXXI, 3.)

Mais pourquoi ai-je pris *trois* cordes pour représenter la bonté de Dieu qui nous attire à Lui?

C'est que nous sommes attirés à Lui de *trois manières*. Dieu le Père nous attire, selon ce que le Seigneur le dit : « Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé, ne le tire. » (Jean VI, 44.) Dieu le Fils nous attire : « Et moi, » dit Jésus, « si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même. » (Jean XII, 32.) Et Dieu le Saint-Esprit nous attire aussi, en appliquant la parole de Dieu à nos âmes.

Maintenant, je vais tordre ensemble les trois cordes pour n'en faire qu'une. Comme elle est solide,

n'est-ce pas ? Eh bien, c'est une faible image du puissant amour de Dieu qui, après nous avoir attirés au Sauveur, nous embrasse et nous serre sur son cœur. Qui est-ce qui brisera ce lien de l'amour du Père et de l'amour de Jésus qui nous unit à Dieu par le Saint-Esprit ? Personne, ni homme, ni Satan même. (Jean X, 28, 29 ; Romains VIII, 35-39.) Ainsi qu'il est écrit dans le livre de l'Ecclésiaste : « La corde triple ne se rompt pas vite. » (Ecclésiaste IV, 12.)

Notre leçon est finie pour aujourd'hui. Chacun de nous a à se demander : De quelles cordes suis-je lié ? Celles du péché et du jugement, ou bien celles du salut et de l'amour ?

Les trois cribles.

— Oh ! maman, disait la petite Blanche, quelle triste chose j'ai entendue touchant Édith H. Je n'aurais jamais cru qu'elle pût être si méchante. Un...

— Ma chère enfant, interrompit M^{me} P., avant que tu continues, il faut voir si ce que tu as à dire peut passer par les trois cribles.

— Qu'est-ce que cela veut dire, maman ? demanda Blanche.

— Je vais te le dire. Premièrement, *est-ce vrai ?*

— Je le suppose. C'est Miss W. qui me l'a raconté, et elle est grande amie d'Édith.

— Et est-ce montrer son amitié pour elle de rapporter ce qu'elle a fait ? Ensuite, quand bien même tu pourrais prouver que c'est vrai, *est-ce aimable ?*

— Je n'ai pas voulu être désobligeante, maman, mais

je crains bien que cela ne le soit. Je n'aimerais pas qu'Édith parlât de moi comme j'ai parlé d'elle.

— Et, en troisième lieu, *est-ce nécessaire ?*

— Non, maman ; il n'y avait pour moi aucune nécessité d'en parler.

— Alors, ma chère Blanche, mets une bride à ta langue, et n'en dis plus un mot. Si nous ne pouvons dire du bien de nos amis, ne parlons pas d'eux du tout.



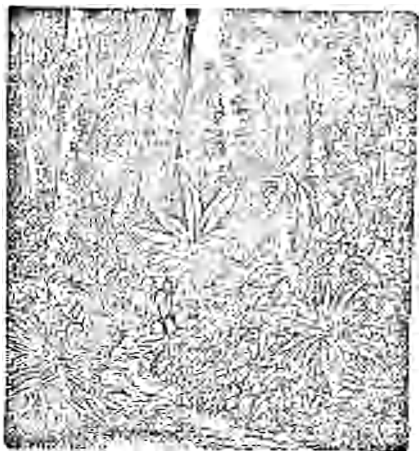
Le premier sermon.

Un très petit garçon était allé pour la première fois à une prédication de l'évangile.

Il écouta attentivement, sans perdre un mot, et sembla beaucoup jouir de ce qu'il entendait. Plusieurs jours après, étant avec quelques petits camarades, il cessa tout à coup ses jeux, et leur dit : « Écoutez-moi, » et il commença à leur répéter ce qu'il avait entendu. D'abord, il dit le texte : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta maison. » Puis, d'une manière très décidée, il ajouta : « Le Seigneur Jésus-Christ est venu dans ce monde pour *faire* une œuvre. Il *savait* ce qu'il venait faire, et il l'a *fait*. Il est mort sur la croix pour ôter nos péchés, afin que nous puissions aller au ciel. »

C'est là, en effet, tout l'évangile. Les plus jeunes enfants peuvent le comprendre. Veuille le Seigneur ouvrir les cœurs de mes jeunes lecteurs pour recevoir cette bonne nouvelle, et ensuite ouvrir leurs lèvres pour l'annoncer à leurs camarades et à leurs amis, comme le fit l'enfant dont je viens de parler !





La précieuse lumière.

ALLÉGORIE.

Un père et son fils étaient en voyage. La route qu'ils suivaient devait traverser une épaisse forêt où bien des dangers les attendaient. L'après-midi était déjà avancée, cependant il faisait encore grand jour, lorsqu'ils passèrent près d'une chaumière située au bord de la route. Le père s'y arrêta et y emprunta une lanterne allumée. Le jeune homme en fut fort étonné et était assez disposé à rire d'une précaution qui lui paraissait absolument inutile. « A quoi bon cette lumière en plein jour ? » disait-il. « Que diront ceux qui nous rencontreront ? » Mais le vieux voyageur le laissa dire, et se contenta de répondre : « La nuit viendra. »

Elle vint en effet. Bientôt ils ne virent plus trace d'habitation et entrèrent dans la forêt. Là, sous le feuillage épais, le jour s'éteignit si rapidement que la lanterne fut tout à fait la bienvenue. Les dernières lueurs du crépuscule s'étaient évanouies, et les ténèbres étaient devenues si profondes que, sans lumière, il eût été absolument impossible de discerner le sentier. Mais la lanterne jetait devant leurs pas sa lueur dorée, de sorte qu'ils cheminaient avec sécurité.

A un certain endroit, le chemin se bifurquait.

— Continuons tout droit, dit le jeune homme.

— Ne nous hâtons pas, répondit le père. Bien que le sentier qui tourne à droite paraisse moins frayé, c'est peut-être celui qu'il nous faut prendre.

En cherchant, ils remarquèrent un poteau. Espérant y trouver une indication, ils élevèrent leur lanterne, et y lurent, en effet, quelle était la direction à prendre pour arriver à leur but. C'était le sentier étroit et peu frayé qu'il fallait suivre.

Ils continuèrent leur chemin toujours éclairé par la lumière de la lanterne. Mais cette marche lente, faite avec tant de précautions, impatientait le jeune homme qui, à un certain moment, prit les devants. Mal lui en arriva. Soudain le vieillard entendit un bruit suivi d'un cri. Il accourut et trouva son fils qui était tombé dans un profond fossé rempli d'eau, et qui se retenait à grand'peine à un buisson. Il lui tendit la main et lui aida à sortir. « Tu vois, » lui dit-il, « que le sentier tourne pour éviter ce fossé. Désormais, ne t'éloigne pas de la lanterne. »

Ils reprirent leur marche. Le silence devenait toujours plus profond ; de temps à autre cependant, quelque frôlement dans les buissons, un hurlement lointain, un cri aigu plus près, les avertissaient que les bêtes de la forêt cherchaient leur proie. Une ou

doux fois ils distinguèrent une paire d'yeux brillants fixés sur eux. Mais dès qu'ils tournaient en plein dans cette direction les rayons de la lumière, l'apparition se retirait.

Je ne m'arrêterai pas à vous dire toutes les aventures de la route ; la lumière de la lanterne les aida à sortir de toutes les difficultés. Mais, à un certain endroit, ils furent arrêtés par un profond gémissement qui se fit entendre près d'eux dans les taillis. Ils allèrent dans cette direction, et trouvèrent un homme étendu sur le sol et cruellement blessé qui, d'abord, ne leur répondit que par des paroles incohérentes. Ils le soulagèrent du mieux qu'ils purent, et s'étant un peu remis, il leur raconta sa triste mésaventure. Comme il cheminait, un personnage étrange s'était approché de lui et lui avait persuadé de jeter sa lanterne dans le fossé. Puis, à la faveur de l'obscurité, il l'avait jeté à terre, traîné hors de la route, frappé et dépouillé. Le jeune homme écoutait avec attention et retenait l'enseignement fourni par cette aventure. Il voyait de quelle utilité était cette précieuse lumière, et éprouvait un sentiment de vive reconnaissance envers son père qui, à l'aide de cette lanterne, le conduisait sain et sauf dans un chemin aussi dangereux.

Quand l'étranger fut assez remis, ils poursuivirent leur route avec lui. Le jour commençait à paraître lorsqu'ils arrivèrent sur la lisière de la forêt, aux confins d'un magnifique domaine. Leurs yeux contemplaient avec ravissement de riantes collines et une rivière qui reflétait les premières lueurs de l'aube. Un palais magnifique se montrait au loin dans la direction du soleil levant et comme enveloppé de ses rayons ; de paisibles demeures s'élevaient de toutes parts.

« Me voici au terme du voyage, » s'écria le vieil-

lard, et la clarté radieuse du matin faisait rayonner son visage, lorsqu'il ajouta : « Mes yeux te verront, ô Roi, dans ta beauté ! » Son fils ne pouvait rester avec lui ; il avait encore un trajet à faire dans la forêt avant de pouvoir se reposer à son tour. En se séparant de lui, son père lui remit la lanterne en lui disant : « O mon fils, garde-la soigneusement ; elle sera une lampe à ton pied, et une lumière à ton sentier. »

Le jeune homme apprécia ce legs ; il eut constamment l'occasion de s'en servir, et, sur les vitres de la lanterne, il grava avec une pointe de diamant ces paroles :

« COMMENT UN JEUNE HOMME RENDRA-T-IL PURE SA VOIE ? CE SERA EN Y PRENANT GARDE SELON TA PAROLE. » (Psaume CXIX, 105.)

« QUAND TU MARCHERAS, IL TE CONDUIRA ; QUAND TU DORMIRAS, IL TE GARDERA ; ET QUAND TU TE RÉVEILLERAS, IL S'ENTRETIENDRA AVEC TOI. CAR LE COMMANDEMENT EST UNE LAMPE ET L'ENSEIGNEMENT UNE LUMIÈRE, ET LES RÉPRÉHENSIONS DE LA DISCIPLINE SONT LE CHEMIN DE LA VIE. » (Proverbes VI, 22, 23.)

Vous avez compris, mes jeunes amis, ce qu'est cette lanterne, cette lumière précieuse que Dieu nous a donnée pour nous guider dans la vie. C'est la BIBLE, c'est sa PAROLE. Puissiez-vous l'apprécier à toute sa valeur, la garder, et puisse-t-elle constamment éclairer votre chemin.

Je transcrirai encore ici quelques lignes qui font ressortir l'excellence et le prix de ces Saintes Lettres.

LA BIBLE.

Ce livre fait connaître la pensée de Dieu, l'état de

l'homme, la voie du salut, le sort des pécheurs, et la félicité des croyants.

Ses doctrines sont saintes, ses préceptes obligatoires, ses récits vrais, et ses décisions immuables.

Lisez-le pour être sage, croyez-le pour être sauvé, et pratiquez-le pour être saint.

Vous y trouverez la lumière pour vous éclairer, la nourriture pour vous soutenir, les encouragements pour réjouir votre cœur.

Il est la carte du voyageur, le bâton du pèlerin, la boussole du pilote, l'épée du combattant, et la charte du chrétien.

On y voit le paradis rétabli, le ciel ouvert, et les portes de l'enfer dévoilées.

CHRIST EN EST LE GRAND SUJET, notre bien en est le dessein, et la gloire de Dieu en est la fin.

Il devrait remplir notre mémoire, gouverner notre cœur, et guider nos pas.

Lisez-le lentement, fréquemment, et avec prière.

C'est une mine de richesses, un paradis de gloire, et un fleuve de délices.

Il vous est donné maintenant durant votre vie, sera ouvert au jour du jugement, et on s'en souviendra à jamais.

La plus haute responsabilité s'y rattache, il place devant nous la récompense pour les plus grands travaux, et condamnera tous ceux qui méprisent son contenu sacré.

Histoire des rois d'Israël.

SAUL, LE PREMIER ROI

JONATHAN DÉLIVRE ISRAËL

Les malheureux Israélites, bien qu'ayant maintenant un roi, étaient dans un très triste état. Les

Philistins étaient campés dans leur pays, occupant des lieux forts d'où descendaient des bandes de pillards qui ravageaient le pays. Saül n'avait auprès de lui que six cents hommes, et encore n'avaient-ils point d'armes de guerre. Saül et Jonathan seuls en avaient. Les Philistins dominaient avec une telle tyrannie qu'ils ne permettaient pas qu'un seul forgeron s'établît chez les Israélites, de peur que ceux-ci ne se fissent fabriquer des armes. Quelle faiblesse, n'est-ce pas, et quelle honte pour le peuple de Dieu d'en être réduit là !

Mais c'est dans la faiblesse, l'impuissance et la misère de son peuple, que Dieu montre sa miséricorde envers lui et déploie sa force en sa faveur. Il suscite des hommes de foi pour le délivrer. Il y avait alors un de ces hommes en Israël. Ce n'était pas Saül, dont je vous ai raconté la première faute, c'était un jeune homme, Jonathan, qui mettait sa confiance en l'Éternel, le Dieu d'Israël.

Le poste avancé des Philistins se trouvait dans un endroit élevé, où l'on n'avait accès que par un chemin très escarpé entre deux pointes de rochers. Mes jeunes lecteurs des montagnes se représenteront facilement une telle position. Sans faire connaître son dessein à personne d'autre qu'à celui qui portait ses armes, Jonathan lui dit un jour : « Passons jusqu'au poste de ces incirconcis. » Il donnait ce nom aux Philistins, en contraste avec les Israélites, le peuple de Dieu. Les *incirconcis* étaient les ennemis du peuple de Dieu.

« Peut-être, » dit ensuite Jonathan, « l'Éternel opérera-t-il pour nous, car rien n'empêche l'Éternel de sauver avec beaucoup, ou avec peu de gens. » Vous voyez, mes jeunes amis, que Jonathan ne comptait pas sur sa force et sur son courage, mais uniquement sur l'Éternel qui peut opérer des mer-

veilles avec les plus faibles instruments. Jonathan se souvenait peut-être de Shamgar qui, avec un aiguillon à bœufs, tua six cents Philistins, et de Samson qui en tua mille avec une mâchoire d'âne. Pourquoi l'Éternel ne lui donnerait-il pas la même force ? Le Dieu d'Israël n'avait pas changé. Et en effet, mes enfants, Dieu est toujours le même pour délivrer celui qui se confie en Lui.

Le jeune serviteur de Jonathan était animé des mêmes sentiments que son maître : « Fais tout ce qui est dans ton cœur, » lui dit-il ; « va où tu voudras ; voici, je suis avec toi selon ton cœur. » Ne trouvez-vous pas bien belle la décision de ce serviteur ? Eh bien, mes enfants, c'est celle que nous devrions avoir pour Christ ; être toujours selon le cœur de ce précieux Sauveur, pour le suivre partout.

Mais Jonathan avait aussi de la sagesse. Il ne voulait pas faire un pas sans être bien sûr que c'était selon Dieu. Au lieu de se lancer aveuglément dans son entreprise, il dit à son serviteur : « Montrons-nous aux Philistins. S'ils nous disent de les attendre où nous sommes, nous resterons ; mais s'ils nous disent de monter vers eux, nous irons. Ce sera le signe que l'Éternel les aura livrés en nos mains. » Et c'est ce qui arriva. En voyant ces deux Israélites, les Philistins, avec un souverain mépris, dirent : « Voilà les Hébreux qui sortent des trous où ils se sont cachés ; » et comme pour se moquer d'eux, confiants dans leur nombre et leur force, et ne supposant pas que ces deux hommes oseraient bouger, ils ajoutèrent : « Montez vers nous, et nous vous ferons savoir quelque chose. » Ils ne se doutaient pas que leurs paroles attireraient sur eux le châtiment de l'Éternel.

Jonathan avait maintenant l'assurance que Dieu lui ouvrait le chemin. Plein de courage et de con-

fiance, il dit à son serviteur : « Monte après moi, car l'Éternel les a livrés en la main d'Israël. » Vous voyez, mes enfants, que Jonathan ne cherchait pas sa propre gloire, mais le bien d'Israël. Il s'oubliait lui-même pour ne penser qu'à son peuple. Et c'est ce qui plaît à Dieu qui a donné à Jonathan une place glorieuse dans son livre.

Les deux vaillants jeunes hommes se mirent donc à grimper des mains et des pieds. C'était bien difficile et dangereux. Une seule pierre lancée par l'ennemi aurait suffi pour les briser. Mais l'Éternel était leur bouclier ; les ennemis étaient frappés d'aveuglement et bientôt le furent de stupeur. Quand Jonathan fut arrivé en haut, sa seule présence glaça d'épouvante les Philistins qui tombèrent devant lui. Son serviteur n'avait qu'à les tuer. L'Éternel avait répondu à la confiance que Jonathan avait en Lui. « Oh ! que bienheureux l'homme qui se confie en toi, Éternel des armées. »

Mais le résultat fut bien plus grand encore. Ce que l'Éternel avait commencé par Jonathan pour délivrer son peuple, il l'acheva. A l'ouïe de l'exploit de Jonathan, l'épouvante se répandit dans le camp des fiers Philistins. Eux aussi se souvinrent peut-être des défaites qu'autrefois un seul homme leur avait infligées, et dans leur effroi, virent dans Jonathan un autre Samson. Ils se mirent à fuir dans le plus grand désordre, et hors de sens, se prenant les uns les autres pour des ennemis, ils s'entretuaient.

Les sentinelles de Saül, à Guibha, s'aperçurent de cette déroute, et Saül, sans en connaître la cause, rassembla le peuple et se mit à la poursuite des Philistins. Le désordre et la confusion augmentaient chez ceux-ci. Des Hébreux infidèles à leur Dieu et à leur pays, s'étaient joints à eux quand ils semblaient les plus forts, mais maintenant, les voyant fuir, ils

se tournèrent contre eux, et ceux des Israélites qui s'étaient cachés dans la montagne, apprenant la défaite de leurs ennemis, accoururent prêter leur concours à Saül et Jonathan. Ce fut une grande victoire que l'Éternel accorda à la foi de Jonathan. Nous verrons une autre fois le grand danger que courut Jonathan, non de la part des Philistins, mais de la part de son propre père, et comment Dieu le délivra.

En attendant, vous voyez, mes jeunes amis, comment vous aussi, vous pouvez vaincre. Vous n'avez pas à combattre des ennemis de chair et de sang, mais Satan et le monde avec leurs pièges et leurs tentations. Comment serez-vous vainqueurs? Le chemin peut paraître bien escarpé, les ennemis bien puissants, mais l'apôtre disait : « Je puis tout par celui qui me fortifie ; » « nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. » C'est Christ, n'est-ce pas, Celui qui fortifie et qui aime? Que ce soit donc sur Lui que vous vous appuyiez. Ayez courage, le Chef de notre salut a vaincu le monde et le diable. Devant Lui, l'ennemi s'enfuira ; si nous sommes avec Lui, nous serons vainqueurs.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LES ÉPÎTRES DU SEIGNEUR AUX SEPT

ASSEMBLÉES D'ASIE *(suite)*.

Nous arrivons à l'épître que le Seigneur adresse à l'assemblée de Sardes. Cette ville n'est mentionnée nulle autre part dans le Nouveau Testament, et

l'on ignore par qui l'évangile y fut porté. Mais, comme elle était située dans la contrée où Paul avait annoncé la parole pendant deux ans, et de laquelle il est dit : « Tous ceux qui étaient en Asie ouïrent la parole du Seigneur » (Actes XIX, 10), nous pouvons penser que c'est alors que fut établie l'assemblée de Sardes.

Voici ce que le Seigneur lui dit : « Et à l'ange de l'assemblée qui est à Sardes, écris : Voici ce que dit celui qui a les sept Esprits de Dieu et les sept étoiles. » Que veulent dire ces paroles ? C'est que le Seigneur Jésus, mes enfants, possède la plénitude du Saint-Esprit, et toute l'autorité pour le gouvernement de l'assemblée. Toute ressource est en Lui.

Comme il le fait pour presque toutes les assemblées, le Seigneur commence ainsi : « *Je connais tes œuvres.* » Combien cette parole plusieurs fois répétée est sérieuse ! *Les œuvres*, mes enfants, ce n'est pas seulement ce que les hommes voient ; c'est tout l'ensemble de la vie, même ce qu'il y a de plus intime dans nos pensées et nos sentiments. Le Seigneur connaît tout.

Et voici le jugement qu'il porte sur Sardes : « Tu as le nom de vivre, et tu es mort. » N'est-ce pas que cela nous montre que le Seigneur discernait le vrai état intérieur ? Il y avait à Sardes une belle forme religieuse, mais Jésus n'y voyait au fond que la mort. Le monde peut dire : « Voilà un enfant pieux ; voici un jeune homme, une jeune fille sérieuse, » parce qu'on vous voit aller aux réunions, que vous priez et lisez la parole de Dieu, mais prenez garde que vous ayez seulement un nom de vivre. Le Seigneur, dans sa grâce, donne à l'assemblée de Sardes un sérieux avertissement : « Sois vigilant, » dit-il à l'ange, « et affermis ce qui reste et s'en va mourir. » Il y avait, comme vous voyez, encore quelques-uns

à Sardes qui n'étaient pas morts, qui avaient autre chose qu'un bruit de vivre. Ceux-là avaient besoin d'être affermis. Et comment une âme peut-elle être affermie? C'est en veillant pour que rien ne la détourne du Seigneur. Si l'on aime à s'occuper du monde, de ses plaisirs et de ses affaires; si l'on s'associe à lui, on ne pense plus à Christ, on néglige la communion avec Dieu, et on n'a bientôt plus qu'un nom de vivre. Alors le Seigneur peut dire comme à Sardes : « Car je n'ai pas trouvé les œuvres *parfaites* devant mon Dieu. »

Rappelez-vous, mes enfants, que la conduite que l'on mène, les œuvres que l'on fait, peuvent paraître excellentes aux yeux des hommes, mais la question est : « Sont-elles *parfaites* devant Dieu. » C'est devant son Dieu que le Seigneur les apprécie. Si elles sont seulement le résultat d'habitudes religieuses ou d'une bonne éducation morale, ou encore le fruit de la propre justice, elles ne sont pas *parfaites* devant Dieu. Elles doivent procéder de la vie de Dieu dans l'âme et accomplies pour Jésus. L'apôtre Paul disait : « Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. » (2 Corinthiens V, 15.) Alors la plus petite œuvre — même un verre d'eau froide donnée au nom de Jésus — est agréable à Dieu.

Ensuite, le Seigneur ajoute une autre exhortation : « Souviens-toi donc comment tu as reçu et entendu; et garde, et te repens. » Ce que les chrétiens ont reçu, c'est la grâce de Dieu par l'évangile; ce qu'ils ont entendu, c'est la parole de Dieu. C'est là ce qu'il faut garder, et si l'on s'en est écarté, y revenir. Bien des jeunes chrétiens ont reçu avec joie l'évangile et entendu la parole avec bonheur. Ils prenaient tout leur plaisir dans les choses de Dieu. Puis, peu

à peu, ils se sont alanguis. D'abord pleins d'ardeur, ils tombent, faute de vigilance, dans un état d'indifférence et de somnolence qui ressemble à la mort. A eux s'adressent les paroles : « Souviens-toi, » et « prends garde, » et « repens-toi, » c'est-à-dire reviens à ce que tu as reçu et entendu.

Le Seigneur, après la parole d'avertissement, fait entendre à Sardes une menace bien sérieuse : « Si tu ne veilles pas, *je viendrai sur toi* comme un voleur, et tu ne sauras point à quelle heure je viendrai sur toi. » Les vrais chrétiens, qui ont la vie de Dieu, attendent que le Seigneur vienne pour les prendre avec Lui. Le Seigneur ne vient pas *sur* eux, mais *pour* eux, et ils sont heureux en l'attendant. Mais ceux qui n'ont que « le nom de vivre, » seront traités comme le monde, malgré leur profession religieuse. Ils seront enveloppés dans le jugement du monde, à l'égard duquel l'apôtre dit : « Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. Quand ils diront : « Paix et sûreté, » alors une subite destruction viendra sur eux. » (1^{re} Thessaloniens V, 2, 3.) Quel moment terrible ! S'être endormi dans une fausse sécurité et se réveiller pour le jugement ! Le Seigneur vous en préserve, mes enfants.

Mais à Sardes, au milieu de l'état général de mort, il y avait encore *un résidu*. Le Seigneur Jésus aime à reconnaître ceux qui en font partie. C'est un rafraîchissement pour le cœur de ce bon Sauveur de voir des cœurs qui Lui sont attachés. Lisons ce qui caractérise ces âmes fidèles : « Toutefois tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements. » « Quelques noms, » cela veut dire des personnes que le Seigneur connaît spécialement et qu'il compte, pour ainsi dire. Son regard s'arrête sur eux avec plaisir, comme une mère qui voit que son petit garçon ou sa petite fille ont été obéissants et

ne se sont pas salis en se mêlant avec des enfants grossiers et malpropres. Le Seigneur dit de même de ces fidèles : « Ils n'ont pas souillé leurs vêtements ; » c'est-à-dire leur conduite a été pure et pour ma gloire. Les autres avaient souillé leurs vêtements en s'associant au monde et en marchant comme le monde. Prenez garde, jeunes amis chrétiens, de ne pas souiller vos vêtements. L'apôtre Jacques nous dit que la religion pure et sans tache « devant Dieu le Père, est de visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, et de se conserver pur du monde. » (Jacques I, 27.) Quand le cœur est attaché à Christ, on se tient loin du monde.

Représentez-vous, mes enfants, une grande et large route boueuse, où courent et s'agitent une foule de gens. Ils sont tout sales ; leurs vêtements sont souillés de boue. Mais il y en a quelques-uns qui se sont dit : « Ne pouvons-nous pas trouver un chemin propre ? » Et ils découvrent un petit sentier étroit, mais sec, où ils peuvent marcher sans se salir, et ils y vont. Ne seraient-ils pas bien stupides de redescendre sur la route boueuse, sous prétexte qu'on y est plus au large ? Mes enfants, il y a dans le monde un sentier étroit, mais saint et pur. C'est celui où Jésus a marché. Suivez ce bon Sauveur, et vous ne souillerez pas vos vêtements. Votre vie sera sainte et Jésus vous approuvera.

Écoutez ce qu'il promet à ceux qui n'auront pas souillé leurs vêtements. « Ils marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes. » Quel contraste avec ceux qui ont souillé leurs vêtements et qui n'auront point de part avec Lui, mais seront jugés avec le monde ! Ils marcheront avec le Seigneur ; ils formeront son brillant cortège, revêtus de sainteté et de justice, vêtements dignes de sa glorieuse et pure Personne.

Mais on ne vit pas dans un monde méchant et corrompu, sans avoir à lutter pour ne pas souiller ses vêtements. Le monde et Satan présentent, surtout à ceux qui sont jeunes, toutes sortes de séductions, de plaisirs et d'attraits, pour les attirer dans la boue et les souillures. Il faut résister. C'est pour cela que le Seigneur ajoute : « Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges. » Quand donc on aura vaincu par la vigilance, la parole de Dieu, la prière, et par-dessus tout, la foi et la confiance dans le Seigneur, lui-même nous introduira dans cette région heureuse, le ciel où il n'y a point de souillures possibles. Le péché n'y entre pas. Rien n'altérera la pureté et la fraîcheur des vêtements blancs dont nous serons revêtus. Quand le moment sera venu où le Seigneur effacera du livre de vie, c'est-à-dire du registre de la profession religieuse, les noms de ceux qui avaient seulement le nom de vivre, il y laissera les noms de ceux qui auront remporté la victoire. Ils vivront éternellement. Et ce bien-aimé Sauveur prendra plaisir à confesser leur nom devant son Père et ses anges. Publiquement il dira : « Ceux-là que vous voyez revêtus de robes blanches, *ils sont à moi.* »

Quelle perspective brillante, n'est-ce pas ? Ne désirez-vous pas faire partie de cette troupe glorieuse et bienheureuse ? « Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées. »



Le docteur juif.

Un docteur juif vivait, il y a déjà plusieurs années, dans une grande ville de Hollande. De même que Paul, il avait autrefois vécu comme pharisien. Mais, de même que l'apôtre, il avait aussi été amené, par la puissance de l'Esprit Saint, des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu. (Actes XXVI, 18.) Dès lors, ainsi que pour Paul, le désir de son cœur et sa prière à Dieu pour les Israélites avaient été qu'ils fussent sauvés. (Romains X, 1.)

Rempli de ces sentiments, le docteur parcourait, jour après jour, la partie de la ville habitée par les Juifs les plus pauvres, annonçant Christ de maison en maison. Pour arriver à ce faubourg, il lui fallait passer devant la magnifique demeure d'un riche négociant juif qui avait ses bureaux dans le quartier des affaires. Bien souvent, le docteur avait fait ce trajet, lorsqu'un jour une nouvelle pensée frappa son esprit. Comment se faisait-il qu'il allât chaque jour parler du Seigneur Jésus aux pauvres Juifs dans les rucs écartées, et qu'il n'eût jamais eu l'idée qu'il serait aussi agréable à Dieu de faire connaître Christ au riche Juif de la grande et belle maison?

Le docteur n'était pas de ceux qui, voyant qu'une chose est à faire, n'agissent pas immédiatement. Il savait que le négociant était souvent occupé jusqu'à une heure très avancée du jour ; il résolut alors d'aller le trouver un soir vers dix heures. Il s'y rendit donc et fut surpris d'être aussitôt admis et invité à monter, comme s'il avait été attendu. Mais son étonnement cessa, lorsqu'il se vit introduit dans une grande salle de bal déjà remplie de monde. Les sons de l'orchestre se faisaient entendre et les danses avaient commencé. Tous les yeux se fixèrent

sur le petit docteur, lorsqu'il apparut dans sa toilette simple, contrastant si entièrement avec celle des autres personnes présentes.

Mais lui s'avançant vers le maître de la maison, s'excusa de sa visite inopportune. « Je ne savais pas que vous receviez ce soir, » lui dit-il, « mais comme j'ai à vous parler d'une affaire de haute importance, je vous prie de me fixer un jour où je pourrai vous voir sans vous déranger. »

— Certainement, dit le négociant. Oserai-je vous demander si l'affaire est pressante ?

— C'est une affaire de vie ou de mort, répliqua le docteur. Je reviendrai aussitôt que cela vous conviendra.

— Permettez-moi encore une question. *Qui est-ce que cette affaire concerne ?*

— Jésus de Nazareth, répondit le docteur avec franchise. C'est de Lui, et de Lui seul, que je venais vous parler ; et je serai heureux que vous m'offriez l'occasion de le faire un autre jour.

— Attendez ! dit le négociant, tandis qu'une étrange expression de joie mêlée de surprise se répandait sur son visage. C'est une chose étonnante ! continua-t-il de manière à n'être entendu que du docteur seul. Mon ami, depuis des mois je suis misérable. Comment ou pourquoi, je l'ignore, mais *une* pensée m'a poursuivi de jour et de nuit, au milieu de mes affaires comme au sein de ma famille. J'ai tout essayé pour la chasser, sans pouvoir y parvenir. Cette pensée, qui ne me laisse ni trêve, ni repos, la voici : Qui et quel était Jésus de Nazareth ? J'ai demandé instamment à Dieu de me venir en aide dans sa miséricorde, et de m'envoyer quelqu'un qui me dit la vérité sur cette grande question. Je vois qu'il a entendu ma prière. Je ne puis vous laisser aller. Il n'y a rien de tel que le moment présent.

Il fit signe à l'orchestre de s'arrêter, et s'adressant à ses invités surpris, il leur dit : « L'ami que vous voyez a la bonté de venir nous parler d'un sujet de la plus haute importance et qui intéresse personnellement chacun de nous. Oserais-je vous prier de vous asseoir et de lui accorder quelques moments d'attention ? Et vous, cher monsieur, » dit-il au docteur, « veuillez nous faire part de tout ce que vous avez à nous dire. »

Et aussitôt le docteur, debout au milieu de la salle de bal, se mit à annoncer à cette brillante société, la bonne nouvelle, l'évangile de Dieu touchant son Fils ; cet évangile qui est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit.

Peu de temps après cette soirée mémorable, le négociant confessa publiquement Jésus de Nazareth, comme étant le Christ, le Sauveur. Il persévéra dans une marche en harmonie avec la foi qu'il professait, et aida à répandre la connaissance de Celui contre lequel il avait blasphémé autrefois. Y en eut-il d'autres qui, ce soir-là, reçurent la vérité touchant Christ ? Le Seigneur le sait, et son jour le mettra en lumière.

Qu'il est touchant de voir que, même maintenant, en attendant les beaux jours de l'avenir d'Israël, Dieu sauve quelques-uns d'entre ce pauvre peuple !

Mais vous, cher jeune lecteur de ces lignes, savez-vous pour vous-même qui est et quel est Jésus de Nazareth ? Avez-vous reçu l'évangile de Dieu, et sa puissance vous a-t-elle sauvé ? Êtes-vous passé des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu ? Connaissez-vous et aimez-vous Jésus qui a donné sa vie pour vous ?

Et si vous pouvez dire oui à ces questions, que Dieu vous donne, mon jeune ami, d'avoir le cœur étreint par l'amour de Christ, afin d'annoncer à d'autres ses vertus et de le glorifier par une marche sainte !



Appel.

- 1 Heureux celui qui, dès le premier âge,
Vers le Sauveur a tourné ses désirs!
Il obtiendra pour son partage
Un cœur joyeux, de vrais plaisirs,
Dans une paix pure et profonde
Que ne donna jamais le monde.
- 2 Que cherches-tu, lorsque dans ta folie,
Jeune mortel, tu fuis le Rédempteur?
Ton cœur se plaît et se confie
Aux charmes d'un songe flatteur.
Mais ne vois-tu pas la détresse
Que te prépare cette ivresse?
- 3 Retourne-toi : viens sans tarder te rendre
Au doux appel de l'amour du Sauveur.
Viens l'écouter : Il veut t'apprendre
Quel est le chemin du bonheur.
Là tu sentiras en ton âme
Les feux d'une céleste flamme.
- 4 Viens à Jésus. Pourquoi perdre ta vie
Loin du repos et dans la vanité?
Pourquoi serait-elle ternie
Par l'impure incrédulité?
Ah ! le ciel est plus désirable,
Que tout le monde n'est aimable.

(Tiré des chants de Sion.)

Histoire d'une poire.

— Rappelle-toi que tu ne dois pas toucher à cette poire, disait un père à son petit garçon. Ils étaient dans le jardin, regardant une grosse poire, seul fruit de leur unique poirier. « Je veux la donner à ta maman, quand elle sera mûre, » ajouta le père.

Le petit homme, comme la plupart des autres enfants, aimait beaucoup les poires. En voyant, jour après jour, celle de leur jardin mûrir et passer du vert au jaune doré, il commença à penser qu'elle devait avoir bien bon goût.

Enfin le jour vint où son père dit : « Je crois que demain elle sera assez mûre pour être cueillie, et nous la donnerons à maman. »

De mauvaises pensées montèrent au cœur du petit garçon. « Il *faul* que j'aie cette poire, » se dit-il eu lui-même. Et il résolut de l'aller prendre quand il ferait nuit. « Maman et papa penseront que quelqu'un a passé par-dessus le mur et est venu la prendre ; ils n'auront jamais l'idée que c'est moi. »

Il aurait dû chasser cette mauvaise pensée, n'est-ce pas, et demander à Dieu la force de résister à la tentation. Mais il ne le fit pas, et son désir d'avoir la poire ne fit que s'accroître. En conséquence ce soir-là, au lieu de s'endormir paisiblement comme d'habitude, il se tint éveillé, et, dès qu'il eut entendu son père fermer la porte de sa chambre à coucher, il sortit tout doucement de son lit, descendit les escaliers à pas de loup, et fut bientôt dans le jardin.

Plus d'une fois, tandis qu'il marchait sur la pointe des pieds, il s'arrêta et regarda en arrière vers les fenêtres de la maison, en se disant : « Papa aura *peut-être* entendu quelque chose. » Pensez-vous qu'il fût heureux ? Oh ! non ; il tremblait, craignant d'être découvert par son père.

Cependant il avançait et fut bientôt auprès de l'arbre. Là, à la faible clarté des étoiles, il pouvait voir, droit devant ses yeux, la poire qu'il convoitait. Il étendait la main pour la saisir ; un moment encore et elle était détachée du rameau, lorsque quelques mots retentirent à ses oreilles aussi nettement que si quelqu'un les avait prononcés. C'était : « *Toi, ô Dieu, tu me vois !* » Le petit garçon les avait, sans doute, appris une fois, et maintenant, Dieu les lui rappelait avec force, au moment où il allait consommer le péché.

Sa main retomba à son côté. Il avait pris tout le

soin possible pour que ni père, ni mère, ne le visent, mais jusqu'alors il n'avait pas pensé que Dieu le voyait. Et vous, mon cher enfant, pensez-vous que Dieu avait les yeux sur vous, lorsque vous avez été désobéissant et de mauvaise humeur, lorsque vous avez dit de mauvaises paroles et que vous vous êtes mis en colère ? Comment auriez-vous pu vous mal conduire, si vous vous étiez dit : « *Toi, ô Dieu, tu me vois ?* »

Le petit garçon retourna tout doucement à sa chambre et là tomba à genoux. Dieu le voyait et connaissait non seulement ce qu'il venait de faire, *mais tous ses péchés*. Quelle réalité il trouvait dans ces paroles : « *Toi, ô Dieu, tu me vois !* » Je ne doute pas qu'il n'ait confessé à son père ce qu'il avait voulu faire et comment Dieu l'avait arrêté. Mais depuis ce moment, il n'eut point de repos jusqu'à ce qu'il eût connu que Dieu lui avait pardonné tous ses péchés, et que le sang précieux de Christ les avait tous effacés.

Puisse-t-il en être ainsi de vous tous, mes chers jeunes amis, et puisse la vérité exprimée dans ces paroles :

Toi, ô Dieu, tu me vois !

être profondément gravée dans vos cœurs. Si vous êtes sauvés, au lieu d'être un sujet de terreur, elles seront pour vous une sauvegarde et une force dans la tentation, comme ce fut le cas pour Joseph qui disait alors que personne ne pouvait le voir : « *Comment pécherais-je contre Dieu ?* » Et elles seront aussi, comme pour Agar, un sujet de consolation dans l'épreuve. Oui, c'est la plus grande des consolations pour le chrétien, de penser : « *Dieu, qui est mon Père, me voit en tous lieux et dans toutes les circonstances.* »





Maurice, le petit bossu.

Maurice avait environ quinze ans, lorsque je fis sa connaissance. Je ne pourrais pas vous dire grand' chose de sa première enfance ; tout ce que j'en sais, c'est qu'elle fut malheureuse. Son père s'était adonné à l'ivrognerie, et, abruti comme il l'était par cette triste passion, il faisait subir à son enfant de mauvais traitements. A la fin, pour le mettre à l'abri de la brutalité de son père, Maurice fut recueilli par des grands-parents. Combien vous devez être heureux et reconnaissants envers Dieu, enfants qui avez des parents pieux et tendres ! Maurice avait bien

encore sa mère, mais pour subvenir aux besoins de ses enfants, elle fut obligée de se mettre en service à l'étranger.

De quelles tristes choses le péché est la cause ; combien de douleurs il amène ! Ce fut l'inconduite du père qui força la mère de famille à se séparer de ses enfants et qui détruisit les joies du foyer domestique. Et ce ne fut pas tout. La pauvre mère ne put pas surmonter le chagrin que lui faisait éprouver la conduite de son mari, ni vaincre l'ennui d'être éloignée de ses enfants. Elle tomba malade et dut revenir dans son pays. Mais Dieu, dans sa grâce, eut compassion d'elle. Protégée par une dame charitable, elle put se mettre en pension dans une famille chrétienne, et là apprit à connaître le Sauveur et le grand amour de Dieu pour les pauvres pécheurs. Elle posséda ainsi la source de toute consolation réelle et de toute vraie joie.

Le Seigneur avait aussi ses vues d'amour sur le jeune Maurice. Le temps était venu où il devait entrer en apprentissage. Mais que faire, petit, chétif et infirme comme il l'était ? On se décida à lui faire apprendre l'état d'horloger rhabilleur, et il fut placé chez un parent de sa mère. C'était un chrétien qui s'efforça de conduire son jeune apprenti dans la bonne voie. Et quelle est-elle pour le jeune homme ? Le psalmiste nous le dit : « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole. » (Psaume CXIX, 9.)

Le maître de Maurice le conduisit donc dans des réunions où la parole de Dieu était exposée avec simplicité et clarté. Le jeune homme y prit un grand intérêt et ne manquait pas une seule réunion. J'aime à me rappeler ces premiers temps quand je le voyais assis au bout d'un banc où il pouvait s'appuyer, son regard intelligent et un peu souffrant

arrêté sur celui qui parlait, et ne perdant pas un mot de ce qui se disait. Ah ! mes jeunes amis, écoutez-vous ainsi la précieuse parole de Dieu ? A cette époque, j'eus avec Maurice plusieurs entretiens, et je m'aperçus, au bout d'un certain temps, qu'il avait acquis une connaissance assez claire de la valeur du sacrifice du Seigneur Jésus pour sauver le pécheur et l'amener à Dieu. Mais dans quelle mesure se l'appliquait-il à lui-même, c'est ce que je ne pus alors discerner.

Je rapporterai ici à mes jeunes lecteurs un incident de la vie antérieure de Maurice, qui, je n'en doute pas, contribua à préparer son cœur à recevoir la bonne nouvelle du salut. De même que le laboureur qui travaille la terre avant d'y jeter la semence, Dieu agit d'avance dans l'âme pour la disposer à écouter ses appels. Dans le temps où Maurice était encore chez son grand-père, il était un jour avec ce dernier, son oncle et ses frères, dans un pré pour ramasser du foin. Tout à coup le ciel se couvrit et devint menaçant, et tandis que tous s'occupaient activement à recueillir le foin avant la pluie, la foudre vint frapper un des frères de Maurice et l'étendit roide mort.

Quelle impression ce solennel événement produisit-il sur notre jeune ami ? Il se demanda, saisi d'effroi : « Que deviendrait mon âme, si j'étais ainsi appelé subitement devant Dieu ? » « Depuis ce moment, » m'a-t-il dit plus d'une fois, « j'ai presque toujours été inquiet. » Bien que vous n'avez peut-être pas été témoins d'un accident semblable, n'avez-vous pas aussi à vous demander, mes jeunes lecteurs, si vous êtes prêts à paraître devant Dieu ?

Mais revenons au point où nous étions restés de l'histoire de Maurice. Je vous ai dit combien il était attentif aux réunions. Au bout d'une année, nous

nous aperçûmes que souvent il s'endormait en écoutant. Je lui demandai une fois si les choses de Dieu avaient perdu pour lui leur attrait. « Oh ! non, » répondit-il, « je ne sais pas pourquoi, mais je ne puis plus écouter toute une méditation. Et soyez sûr que chaque fois que je m'endors, j'en suis bien humilié. » Je compris que la privation du grand air et le travail assidu de l'atelier, avaient affaibli le pauvre garçon et que de là, en partie, venait sa somnolence. J'aimerais demander à mes jeunes amis qui lisent ceci et qui sont vigoureux et bien portants, s'ils ont assez d'intérêt pour les choses de Dieu pour résister toujours au sommeil ?

Quant à notre ami Maurice, son état d'indifférence s'accrut. On put s'en apercevoir à ceci, c'est que, tout en continuant à suivre les réunions, il évitait de se trouver avec des chrétiens, au lieu de chercher à s'entretenir avec eux. C'est toujours un fâcheux symptôme. Ceux qui aiment le Seigneur trouvent leur plaisir à parler ensemble de Lui. Peut-être l'état de Maurice venait-il aussi en partie de ses expériences d'apprenti. Il était parfois entêté, et son maître n'avait pas toujours la patience nécessaire, de là naissaient des tiraillements et de la souffrance. Mais le Seigneur a ses desseins de grâce et se sert de tout pour les accomplir. Maurice avait à faire l'expérience de ce qu'était son cœur et de ce qu'était la puissance de la grâce du Seigneur.

On nous dit un jour qu'il ne voulait plus revenir aux réunions et qu'il s'était choisi des camarades sans piété. Cela nous affligea, mais nous nous sentimes poussés à prier d'autant plus pour lui, car on l'aimait beaucoup. Le dimanche, on effectua, il ne vint pas à la réunion, et il en fut de même le dimanche suivant. Il se détournait ainsi de plus en plus, mais Dieu le suivait pour l'arrêter au moment voulu de

Lui. Dans l'après-midi de ce second dimanche, il alla faire une promenade avec ses amis dans un bois au bord du lac. En revenant, afin de ne pas faire un grand contour, ils durent traverser un ruisseau. Les amis de Maurice le franchirent sans peine d'un saut, mais lui, faible et infirme, ne pouvait pas les suivre. Il ôta donc ses souliers et ses bas, retroussa ses pantalons, et traversa ainsi nu-pieds. Le ruisseau n'était pas profond, mais c'était au printemps, au moment de la fonte des neiges, et l'eau était glacée. C'en était assez pour porter atteinte à une santé aussi délicate. Toute la semaine suivante, il fut malade, mais on pensait que ce n'était qu'un simple rhume. Le dimanche, il allait mieux ; le temps était beau, bien que le vent fût âpre, et Maurice sortit. Il rencontra ses camarades qui l'engagèrent à venir voir avec eux un moulin qui avait brûlé à quelque distance de là. Maurice était curieux et se laissa tenter ; il partit donc sans rien dire à son maître. Mal lui en prit, ou plutôt ce fut là que Dieu, qui veillait sur lui, l'arrêta dans son chemin dangereux. Il s'égarait comme une brebis qui fuyait loin du bercaïl, et le bon Berger alla le chercher.

La fatigue que Maurice éprouva était si grande dans cette promenade, qu'il crut ne pouvoir jamais atteindre la maison. Enfin vers six heures du soir il arriva, exténué, avec un violent mal de tête et tout frissonnant de fièvre. Il se jeta épuisé sur son lit, et la femme de son maître, bien qu'elle eût lieu d'être mécontente de lui, lui prodigua ses soins. Les jours suivants, son mal empira ; il souffrait de suffocations, et l'on dut appeler le médecin qui constata chez lui une pleurésie et une fluxion de poitrine, et trouva son état très grave. Ne voulant cependant pas trop effrayer le pauvre petit bossu, il lui fit espérer qu'il guérirait.

Le vendredi, comme Maurice allait toujours plus mal, son maître me fit chercher. J'y allai immédiatement et trouvai, en effet, le pauvre garçon bien bas. Il parut surpris de me voir. « Souffres-tu beaucoup ? » lui demandai-je.

— Oh ! oui, beaucoup, fut sa réponse.

— Et penses-tu que ta maladie soit grave ?

— Le médecin m'a dit que je guérirai.

— C'est bien ; mais si le médecin se trompait, serais-tu prêt pour entrer dans l'éternité ?

Il me regarda avec un air tout étonné, et dit :

— Croyez-vous que je ne puisse pas me rétablir ?

— J'en doute, mon cher garçon, lui dis-je. Je te crois bien malade.

— C'est vrai, je suis bien malade. Cette nuit, j'ai cru plusieurs fois que j'allais étouffer.

— Et si cela était arrivé, où serais-tu allé ? — Dans le ciel ou en enfer ?

Un long silence suivit cette question. Le visage de Maurice montrait qu'un grand combat se livrait en lui. A la fin, il dit d'une voix entrecoupée :

— L'année passée, j'aurais été mieux préparé à m'en aller qu'à présent.

— Je le crois aussi, lui dis-je.

— Ah ! je me suis égaré, continua-t-il. Le monde m'a..., et il fondit en larmes, sans achever.

— Quoi qu'il en soit, le Seigneur t'aime, crois-tu cela ?

— Oh ! oui, je le sais et je le crois.

— Sais-tu aussi que les péchés te sont pardonnés ?

— Je l'espère, répondit-il en hésitant.

— Eh bien, moi, Maurice, je sais que mes péchés me sont pardonnés, lui dis-je, et je lui lus les passages suivants :

« En Jésus-Christ, nous avons la rédemption, la

rémission des péchés, selon les richesses de sa grâce. » (Éphésiens I, 7.)

« A celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen. » (Apocalypse I, 8.)

« Et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » (Hébreux X, 17.)

Après avoir prié avec lui, je me retirai.

Le lendemain, je partis en voyage pour ne revenir que le mardi matin. Le dimanche, Maurice eut la visite d'un ami chrétien. Sans que rien lui eût été demandé, il lui dit que maintenant il était heureux, sachant que ses péchés étaient effacés à cause du sacrifice de Christ sur la croix. Ensuite, se tournant vers la femme de son maître : « Tante, » lui dit-il (c'est ainsi qu'il l'appelait, bien qu'elle ne fût pas sa parente), « tante, vous direz à ma chère maman que je m'en vais au ciel, vers Jésus. Dites-lui qu'elle ne doit pas pleurer sur moi ; bientôt nous nous reverrons tous auprès du Seigneur et nous ne nous quitterons plus. Je regrette que maman soit trop malade pour venir me voir, mais, n'est-ce pas, tante, vous l'embrasserez pour moi. »

Celle-ci le lui promit.

Depuis ce moment, il souffrit encore beaucoup. Les deux nuits de dimanche et lundi, ainsi que la journée, furent très pénibles ; il demanda plusieurs fois à me voir. Dès mon arrivée, le mardi matin, je me hâtai d'y aller. Il était à ses derniers moments. Il me reconnut cependant, et la première parole qu'il me dit fut : « A présent, Mr X., je sais que mes péchés me sont pardonnés. »

— Et qui te l'a dit ? lui demandai-je.

— C'est la parole de Dieu, fut sa réponse.

Je pris mon Nouveau Testament et lui lus lentement et distinctement les deux derniers versets du chapitre VIII de l'épître aux Romains : « Je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » Et comme je tournais ensuite mes yeux vers le cher garçon, je vis ses yeux se voiler, son teint se plomber, Maurice venait de s'endormir en paix dans les bras de son Sauveur.

Maintenant, mes chers jeunes lecteurs, que je vous ai retracé les voies miséricordieuses de Dieu envers ce jeune infirme, je Lui demande que, dans sa grâce, il veuille se servir de ce récit pour votre bien. Puissiez-vous être détournés du chemin de propre volonté, où Maurice commençait à s'égarer lorsque la main compatissante du Sauveur l'arrêta. Il n'est pas nécessaire d'attendre que vous soyez sur un lit de maladie ou sur votre lit de mort pour venir à Jésus. Vous vous exposeriez à périr, car c'est « *aujourd'hui* » le jour du salut. Tournez donc, maintenant, vos pas vers le chemin de la vie. Jésus a dit : « Je suis le chemin, et la vérité, et la vie ; nul ne vient au Père que par moi. » Et il a dit aussi : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi. »

Histoire des rois d'Israël.

SAUL, LE PREMIER ROI

JONATHAN EN DANGER DE MORT.

Aujourd'hui, mes jeunes amis, nous avons à voir comment le fidèle et courageux Jonathan fut en

danger de mort et comment il en fut délivré. Et, chose remarquable, ce ne furent pas les Philistins qui menacèrent sa vie, mais son propre père. Que c'est étrange, n'est-ce pas ? Nous allons voir comment cela eut lieu.

Saül, avant de poursuivre les Philistins en déroute, avait voulu consulter l'Éternel. C'était une bonne pensée ; mais avoir de bonnes pensées ne suffit pas, il faut les mettre à exécution. C'est ce que Saül ne fit pas. Vous me demanderez comment on consultait Dieu. C'était le souverain sacrificateur qui remplissait cette sainte fonction et donnait la réponse divine. Il la recevait de Dieu au moyen des Urim et Thummim placés sur le pectoral (Exode XXVIII, 30 ; Lévitique VIII, 8), mais nous ignorons ce qu'étaient les Urim et Thummim et, par conséquent, de quelle manière Dieu donnait la réponse. Saül voulant consulter Dieu, dit donc au souverain sacrificateur de faire approcher l'arche qui était avec eux, dans le camp. Mais voyant le tumulte augmenter au camp des Philistins, il craignit, sans doute, de les laisser échapper, et pensa pouvoir se passer de la direction divine. Il arrêta donc le sacrificateur. Pauvre Saül ! Ce fut une première faute qui eut de tristes conséquences. Il croyait peut-être bien faire, mais le peut-on quand on n'a pas cherché à connaître la volonté de Dieu ? Non, mes jeunes amis.

Saül continua à suivre ses propres pensées. Il crut qu'il lui fallait poursuivre l'ennemi sans relâche, et, sans tenir compte des besoins du peuple et de la fatigue qu'il pourrait éprouver, il lui fit faire un serment en disant : « Maudit soit l'homme qui mangera du pain jusqu'au soir et jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. » C'était prononcer la sentence de mort contre quiconque violerait le serment. Était-ce la gloire de l'Éternel ou le bien d'Is-

raël que recherchait Saül en faisant cela ? Non, mais c'était pour *se venger* complètement de ses ennemis. Il en faisait une affaire personnelle, bien différent en cela de Jonathan. Eh bien, mes jeunes amis, c'est une grande faute d'agir comme Saül. Quand on combat ou que que l'on travaille pour Dieu, il faut que ce soit toujours sans penser à nous-mêmes, ni à nos intérêts propres.

Jonathan s'était mêlé dans les rangs des Israélites pour poursuivre les Philistins. Étant absent, il ignorait le serment que son père avait fait prêter au peuple. Fatigué et affamé plus qu'aucun autre, puisqu'il avait combattu depuis plus longtemps, il vit, en passant dans une forêt, du miel déposé dans un arbre par des abeilles sauvages. Il prit un peu de ce miel, le mangea et se trouva restauré. Mais un de ceux qui étaient auprès de lui, lui dit : « Ton père a fait jurer le peuple, disant : Maudit soit l'homme qui mangera du pain aujourd'hui. » Le pain, vous comprenez, désigne une nourriture quelconque. (Voyez Luc XIV, 4.) A cela, Jonathan répondit : « Mon père a troublé le pays. Voyez comme mes yeux ont été éclaircis pour avoir goûté un peu de ce miel. Si le peuple avait mangé du butin de ses ennemis, la défaite des Philistins eût été plus grande. » C'était vrai, peut-être, mais Jonathan avait-il raison de parler ainsi de son père devant le peuple ? Non, mes jeunes amis, et cela pour deux raisons : il manquait de respect à son père en le blâmant, et donnait au peuple un mauvais exemple. Vos parents peuvent se tromper, mais ce n'est pas à vous à relever leurs fautes devant les autres. Ce serait agir comme Cham à l'égard de Noé, son père. Vous connaissez cette histoire. (Genèse IX, 20-27.) Jonathan n'aurait-il pas mieux fait de dire simplement : « Je suis fâché de ce que j'ai fait, mais c'était

par ignorance, » puis de donner au peuple l'exemple de l'obéissance? Assurément; dans sa manière d'agir, il vous donne un exemple à éviter, et cela est bien important de nos jours, où l'on voit, hélas! un si grand esprit d'indépendance chez les jeunes gens.

Après avoir poursuivi les Philistins durant toute la journée, sans oser prendre aucune nourriture, à cause du serment de Saül, vous comprenez que les Israélites furent très fatigués. Le soir venu, ils s'arrêtèrent pour prendre du repos. Ils étaient maintenant déliés du serment, et, affamés comme ils l'étaient, ils se jetèrent sur le menu et gros bétail pris aux Philistins, égorgèrent les bêtes sur le sol et se mirent à en manger la chair avec le sang. C'était une chose positivement défendue, non seulement par la loi de Moïse (Lévitique III, 17; Deutéronome XII, 16), mais aussi dès après le déluge (Genèse IX, 4), car, dit l'Éternel, le sang c'est la vie, et la vie Lui appartient. Mais les Israélites fatigués et affamés oublièrent la prescription divine.

C'était bien une conséquence du serment irréfléchi de Saül; cependant, quand il apprit ce que le peuple faisait, il en fut très peiné et dit: « Vous avez agi infidèlement. » Puis il fit rouler près de lui une grande pierre, et donna l'ordre que l'on vint égorger là, devant lui, les bêtes que l'on voulait manger. On les tuait sur la pierre et on laissait le sang s'écouler par terre. (Deutéronome XII, 24.)

Ensuite Saül éleva un autel à l'Éternel. C'était une bonne chose, sans doute; Saül avait sujet d'être reconnaissant envers Dieu, mais, aussitôt après, nous le voyons de nouveau agir selon sa propre volonté. « Descendons de nuit après les Philistins, » dit-il, « et pillons-les jusqu'à la lumière du matin, et n'en laissons pas un homme de reste. » C'était bien d'un habile

capitaine de poursuivre de nuit des ennemis effrayés, mais était-ce la volonté de Dieu ? C'est là la question que le roi établi sur le peuple de Dieu aurait dû se poser d'abord. Car sans l'approbation de Dieu, Israël même victorieux aurait pu être mis en déroute par les Philistins vaincus. Il l'aurait même été certainement, parce qu'il y avait dans le camp quelqu'un qui avait contrevenu au serment. (Voyez Josué VII.)

Heureusement l'Éternel veillait sur son peuple. Il voulait que tout fut mis en lumière, la faute de Jonathan, comme aussi celle de Saül en imposant au peuple un serment téméraire. Le sacrificateur dit : « Approchons-nous ici de Dieu. » C'était pour le consulter. Mais quand Saül eut demandé à Dieu : « Descendrai-je après les Philistins ? Les livreras-tu en la main d'Israël ? » Dieu ne répondit pas. Saül comprit tout de suite que quelqu'un devait avoir désobéi, et dit aux principaux du peuple de chercher quel était le coupable, ajoutant : « Si c'était Jonathan, mon fils, il mourra certainement. » Paroles bien sévères et qui semblent cruelles, venant de la bouche d'un père. Encore ici, Saül aurait dû attendre ce que Dieu lui-même prononcerait. C'était de nouveau s'engager témérement.

Le peuple connaissait bien le coupable, mais, par affection pour Jonathan, personne ne le dénonça. Et Jonathan, qu'aurait-il dû faire ? Confesser sa faute, mes enfants ; tel était son chemin devant Dieu qui dit dans sa Parole : « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point, mais celui qui les confesse et les abandonne obtiendra miséricorde. » (Proverbes XXVIII, 13.) Oui, jeunes amis, que même la crainte du châtement ne vous porte jamais à cacher une faute. Le pauvre Jonathan n'en fit rien. Alors Saül, pour découvrir le coupable, eut recours à un moyen que l'on employait autrefois et par lequel

on pensait connaître la volonté de Dieu. C'était de jeter le sort entre le peuple d'un côté, et lui et Jonathan de l'autre. Mais avant de le faire, Saül pria l'Éternel de diriger le sort (Proverbes XVI, 33), et le peuple échappa. C'était donc maintenant entre Saül et Jonathan, et Jonathan fut pris. Il ne pouvait en être autrement, car Dieu est véritable et juge justement au milieu de son peuple (1). Mais quel moment ce dut être pour Jonathan ! « Déclare-moi ce que tu as fait, » dit Saül. Le voilà obligé de confesser sa faute : « Je n'ai fait que goûter un peu de miel, et voici, je meurs ! » La faute lui semble légère et de plus elle était involontaire, et il lui faut mourir ! Mais devant Dieu une faute est une faute. Saül avait placé lui, le peuple et Jonathan sous la loi d'un serment ; il ne pouvait se dédire. La loi de Moïse, c'est-à-dire de l'Éternel, lui faisait une obligation de tenir son serment. (Nombres XXX, 3 ; Deutéronome XIII, 21-23.) Il doit donc prononcer lui-même la sentence de mort sur Jonathan : « Tu mourras certainement, Jonathan ! » dit-il. Cela paraît cruel, n'est-ce pas, mes jeunes amis ? Mais c'est que la loi ne pardonne pas ; la sentence doit être exécutée sans acception de personnes. (Romains II, 11.)

Pauvre Jonathan ! Comment échappera-t-il, si son père même le condamne impitoyablement ? L'Éternel déploya alors sa miséricorde, et mit au cœur du

(1) Il ne faut pas que nos jeunes amis pensent que *maintenant*, nous ayons à consulter Dieu par le sort pour connaître sa volonté. Nous l'apprenons, cette volonté, par sa Parole, en vivant près de Lui dans la soumission et l'humilité, et par son Esprit qui nous guide. (Colossiens I, 9, 10.) Les apôtres jetèrent le sort pour choisir celui qui devait remplacer Judas, mais c'était avant la descente du Saint-Esprit.

peuple de prendre sa défense. Il entra ainsi dans les pensées de Dieu qui ne veut pas la mort du pécheur et qui peut faire grâce. Le peuple dit à Saül : « Jonathan qui a opéré cette grande délivrance en Israël, mourra-t-il ? L'Éternel est vivant, s'il tombe un cheveu de sa tête ! Car il a opéré avec Dieu aujourd'hui. » Ainsi le peuple reconnaissant et appréciant la foi de Jonathan et voyant en lui l'instrument dont Dieu s'était servi pour abattre les ennemis d'Israël, s'opposa à ce qu'il mourût. C'était Dieu qui avait tout dirigé pour cela. Mais, chose bien remarquable, mes jeunes amis, si l'Écriture nous parle encore quelquefois de Jonathan, et nous le montre avec un cœur toujours chaud et dévoué, ce n'est plus comme délivrant Israël. Cela était réservé à un autre, comme nous le verrons.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LES ÉPITRES DU SEIGNEUR AUX SEPT

ASSEMBLÉES D'ASIE *(suite)*.

La dernière fois nous avons parlé ensemble, mes jeunes amis, des avertissements et des exhortations que le Seigneur Jésus adressait à l'assemblée de Sardes. Nous avons à voir aujourd'hui à quelle époque de l'histoire de l'Église correspond l'état de cette assemblée.

Vous vous souvenez que je vous ai dit que l'assemblée de Thyatire représentait prophétiquement

le papisme, ce grand système religieux corrompu et corrupteur. Je vous ai dit que ce qui caractérise ce système est la prétention d'un homme, le pape, d'être le chef de l'Église; ensuite l'idolâtrie remplaçant le culte de Dieu en esprit et en vérité; le salut par les œuvres mis à la place du salut par la foi; et enfin, la prétention de l'Église, c'est-à-dire du clergé, d'enseigner et d'expliquer seule les Écritures, avec défense aux laïques de la lire, au moins sans la permission spéciale des conducteurs spirituels. De là, pour le peuple surtout, les ténèbres qui régnèrent dans les âmes durant le moyen âge. La Bible, la lumière divine, était cachée.

Mais le Seigneur était là, le chef suprême de l'Église, ayant les sept étoiles, toute l'autorité pour gouverner, et les sept esprits de Dieu, la lumière parfaite de la connaissance pour la répandre. Au temps fixé, le Seigneur agit dans sa grâce, et fit briller la lumière au sein des épaisses ténèbres du papisme. Cette époque, qui fut pour l'Église comme un nouveau point de départ, se nomme la *Réformation*.

Comme je vous l'ai dit, le Seigneur, même aux temps les plus sombres, a toujours eu des âmes ou même de petites congrégations qui lui étaient fidèles. Des hommes, tels que Wicléf en Angleterre, Jean Huss en Bohême, furent éclairés de Dieu pour voir les erreurs du papisme, et les dénoncèrent. Mais ils n'étaient que comme les lueurs qui précèdent le jour. Celui que le Seigneur choisit pour être son grand champion est Martin Luther, dont je vous parlerai peut-être une fois plus longuement. Nous ne devons jamais exalter un homme, quel qu'il soit : le Seigneur seul est digne de l'être. Mais nous pouvons rendre grâces à Dieu de ce qu'il a suscité, doué et soutenu des hommes comme Paul, Pierre et Jean, pour faire connaître la vérité, et des hommes, tels que

Luther, pour la remettre en évidence quand elle a été oubliée et méconnue.

La première chose que Dieu fit par le moyen de son serviteur, fut de montrer que l'autorité n'est ni dans le pape, ni dans les conciles, ni dans les docteurs, ni dans l'Église, mais uniquement dans la *Parole de Dieu*, seule infallible pour faire connaître la vérité. La Bible fut donc tirée de la poussière et de l'obscurité où le pape et les prêtres l'avaient laissée enfouie, et présentée à tous comme le Livre de Dieu où chacun peut et doit chercher la lumière. C'est ce Livre divin qui avait déjà éclairé et soutenu Wicléf et Huss; c'est lui qui, partout où Dieu suscita des réformateurs, devint pour eux l'autorité à laquelle ils en appelaient pour justifier leurs enseignements. Et ce Livre était pour tous; aussi fut-il bientôt répandu à profusion par le moyen de l'imprimerie inventée peu d'années avant] la Réformation. Ainsi chacun put apprendre directement de Dieu, et put contrôler par cette Parole de vie, ce qui lui était présenté. Chers jeunes amis, cette précieuse Parole a-t-elle du prix pour vos cœurs?

Ce fut un coup mortel porté au papisme et à la papauté. On vit bientôt la vanité des prétentions du clergé et l'erreur de ses enseignements. La Bible renversait tout cet échafaudage de clergé, de cérémonies, d'idolâtrie, de salut par les œuvres, de pénitences, de pèlerinages, etc., car elle ne dit rien de ces choses ou les condamne formellement. C'est là la grande chose que Dieu a faite par le moyen de ses serviteurs les réformateurs : remettre la Bible en lumière, et ainsi renverser les prétentions et les erreurs de Rome.

La grande vérité que Luther proclama et qui lui était particulièrement chère, est celle de la justification du pécheur [devant Dieu par la foi au sacrifice

de Jésus, mort pour nos fautes et ressuscité pour notre justification. C'est en cela qu'il avait trouvé la paix pour son âme profondément troublée, et que toutes ses pénitences et ses œuvres n'avaient pu calmer. J'aimerais savoir si vous aussi avez la paix avec Dieu par la foi au Seigneur Jésus ? (Romains V, 1.)

Depuis cette époque commença ce que l'on nomme le protestantisme, qu'il ne faut pas confondre avec la Réformation. Cette dernière est l'œuvre par laquelle la Bible fut remise en lumière et honneur, où la vraie doctrine du salut fut proclamée, et où les prétentions de Rome furent combattues et ses erreurs dénoncées ; le protestantisme est l'état de choses qui en résulta dans l'Église. La chrétienté en Occident fut dès lors séparée en deux grandes sections, le catholicisme romain, comprenant ceux qui restèrent attachés au pape et reconnurent son autorité ; et le protestantisme, comprenant tous ceux qui rejetèrent Rome et ses prétentions, et ne reconnurent d'autre autorité que la Bible, au moins nominale.

C'est là ce que le Seigneur considère dans l'assemblée de Sardes : non pas la Réformation qui est son œuvre, mais l'état qui en est résulté sous l'action des hommes. Voilà pourquoi il a à dire ces tristes paroles : « Tu as le nom de vivre, et tu es mort, » et « je n'ai point trouvé tes œuvres parfaites. » En effet, d'une manière générale, dans les églises nommées protestantes, soit luthérienne, ou réformée, ou anglicane, ou autres, on en vint à n'avoir plus qu'une profession extérieure. Les professions de foi étaient orthodoxes, c'est-à-dire selon la saine doctrine, au moins en général, mais laissant les âmes dans l'indifférence, le formalisme et la mort. De plus ces diverses églises, pour la plupart, furent assujetties à

l'État, c'est-à-dire aux gouvernements humains, de sorte qu'elles furent mêlées au monde. Vous comprenez combien l'avertissement du Seigneur était de saison : « Souviens-toi comment tu as reçu et entendu ; et garde, et repens-toi, » avertissement semblable à celui que le Seigneur avait déjà fait entendre à Éphèse, et ayant pour but de rappeler à la Bible et à une foi vivante.

Au milieu de cet état de langueur et de mort, il y avait cependant toujours des personnes qui ne se contentaient pas d'une vaine forme de piété, mais qui saisissaient par la foi et gardaient dans leurs cœurs les précieuses vérités du salut. Ce sont elles dont le Seigneur dit : « Tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements. » Outre ces personnes isolées, il y eut aussi à diverses reprises dans le protestantisme des réveils plus ou moins étendus. Mais ce n'est pas le moment de vous en parler, ni d'entrer davantage dans le détail de ce qui constitue le protestantisme. Ce que je désirais était simplement de vous dire, d'une manière générale, à quoi correspond ce qui est dit de l'assemblée de Sardes.

De même que Thyatire ou le catholicisme romain, Sardes ou le protestantisme continue jusqu'à la venue du Seigneur. Alors toutes deux tomberont sous le jugement. Que le Seigneur vous donne, chers jeunes amis, de tenir ferme cette précieuse parole de Dieu qui maintenant n'est plus cachée, mais qui est accessible à tous et qui est aussi entre vos mains ; qu'il vous accorde de marcher à sa lumière et ainsi de garder vos vêtements, c'est-à-dire votre vie, votre conduite, non souillés par le contact avec le monde !



Qui est Jésus ?

Une dame qui avait une école du dimanche, demanda un jour à ses jeunes élèves d'écrire dans la semaine tout ce qu'elles savaient touchant Jésus.

Vous pensez, sans doute, que la tâche était aisée, et c'est ce que trouvèrent aussi la plupart des jeunes filles. Lorsque la dame vint le dimanche suivant, et demanda ce qu'elles avaient écrit, plusieurs lui présentèrent de longs et intéressants récits de ce qu'elles connaissaient de Jésus.

Mais il y avait une petite fille qui n'avait pu écrire que *quatre mots*, et cependant, pour la dame, ce fut le meilleur travail. Quels étaient ces mots ? Les voici :

« IL EST MON SAUVEUR. »

Cette petite fille avait dans son cœur ce qui valait plus que toutes les connaissances du monde. Elle savait que *Jésus l'aimait* elle, une petite fille, et *qu'Il était mort pour elle*.

Eh bien, mon cher jeune lecteur, pouvez-vous dire : « Jésus est *mon* Sauveur ? » Non pas : « Il est *le* Sauveur, » ou bien : « Il est *notre* Sauveur, » mais comme Paul : « Il *m'a* aimé, et s'est donné Lui-même pour *moi* ? »

La veuve de Naïn.

(Luc VII.)

Le Sauveur, rempli de grâce,
Compatissant, humble et doux,
S'en allait de place en place,
En faisant du bien à tous.

Un jour, suivi de la foule,
De Naïn il approchait,
Quand devant Lui se déroule
Un cortège qui sortait.

C'était une pauvre mère
Qui conduisait, en pleurant,
A sa demeure dernière,
Son fils, son unique enfant.

Jésus la voit : Il s'arrête,
Ému de tant de douleur ;
Les larmes sont la requête
Qui vient parler à son cœur.

Il s'approche, Il la console,
Il lui dit : « Ne pleure pas ! »
Mystérieuse parole
Devant le cruel trépas !

Mais Lui, Prince de la vie,
De Satan brisant l'effort,
Montre un pouvoir qui défie
Celui même de la mort.

Il commande : et de la bière
Le jeune homme se levant,
Jésus le donne à sa mère,
De mort devenu vivant.

Si vos fils, loin dans le monde,
Morts pour Dieu, vont s'égarant,
Dans votre douleur profonde,
Mères, vous allez pleurant.

Mais Jésus, toujours le même,
Dit encor : « Ne pleure pas ! »
Amour, puissance suprême,
Sont dans son cœur et son bras.

Ils entendront sa parole
Qui leur dira : « Lève-toi ! »
Ils vivront : Lui qui console,
Répond toujours à la foi.



« Ce qu'Anna fit pour Jésus. »

— N'y a-t-il rien que je puisse faire pour Jésus ? demandait une petite fille à sa monitrice d'école du dimanche.

— Pour Jésus, ma chère enfant ? Je crois que tu fais bien des choses pour Lui, répondit la monitrice. Tu as soin du bébé ; tu aides ta maman à la maison ; tu conduis ton petit frère à l'école du dimanche ; et je suis sûre que tu fais encore beaucoup d'autres choses que j'ignore.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, reprit Anna. J'aimerais faire quelque chose pour aider aux gens à connaître Jésus ; mais je suis si petite.

— Eh bien, je te dirai ce que tu pourrais faire, mon enfant, petite et faible comme tu l'es. Tu pourrais donner quelques traités à vos voisins, ou dans la rue à ceux qui passent, et demander à Dieu de

bénir, pour ceux qui les reçoivent, ces petits messagers silencieux.

— Oh ! oui ; je puis faire cela, dit Anna, rougissant de plaisir. Mais où aurai-je les traités ?

— Je t'en apporterai quelques-uns dimanche, ma chérie, et tu les donneras ensuite comme Dieu le guidera, répliqua la monitrice qui aimait tendrement la petite Anna, comme ayant été l'instrument pour la conduire au Sauveur. Elle était heureuse de voir sa jeune écolière désireuse de servir Jésus, et voulait volontiers l'aider à le faire.

Le dimanche suivant, selon sa promesse, elle apporta un paquet de traités à l'enfant qui s'en alla toute heureuse. Mais ce n'était pas une tâche aisée pour elle d'accomplir ce nouveau service pour son Maître. Elle n'avait que treize ans, était petite pour son âge, et pas du tout forte. Avec cela, elle avait une grande timidité, et son cœur battait bien fort, tandis que d'une main tremblante elle tendait ses traités aux passants. Mais Anna désirait tellement amener des âmes à la connaissance de son précieux Sauveur, qu'elle ne voulait pas penser à elle-même.

Avant de sortir, elle se mettait à genoux et priait pour que le Seigneur lui donnât du courage, et quand elle était rentrée, elle lui demandait de nouveau ardemment de bénir la lecture des traités qu'elle avait donnés.

Un jour qu'elle allait le long d'une rue, priant le Seigneur de bénir son petit service, elle vit de l'autre côté un homme dont elle connaissait bien le caractère rude et grossier. Il demeurait non loin de chez elle, et ce n'était pas pour elle un secret que dans la maison de Bill (c'est ainsi qu'il se nommait), il n'y avait pas la crainte de Dieu, qu'il était souvent ivre, que ses pauvres enfants souffraient de la faim

et n'avaient que des haillons pour vêtements, et que sa femme semblait triste et rongée de soucis.

Quand Anna vit Bill venir de son côté, son cœur battit très fort. Aura-t-elle assez de courage pour lui offrir un traité ? Oh ! combien il avait besoin de salut, et quelle grâce ce serait, si par son moyen, à elle, petite fille, il était amené à se voir perdu et était ainsi conduit à Jésus ! Quelle joie il y aurait à cause de lui dans le ciel, et combien sa sombre et misérable demeure deviendrait heureuse !

Tandis que ces pensées remplissaient son cœur, Anna choisissait dans son sac un joli petit livre où elle savait que la voie du salut était clairement et simplement montrée. Puis, ayant adressé à Dieu une courte prière, elle s'élança pour traverser la rue remplie d'une foule affairée pour rejoindre Bill. Pauvre petite Anna ! dans son empressement, elle ne regardait ni d'un côté, ni de l'autre ; et voilà qu'un cheval attelé à une lourde voiture, débouchant d'une rue de traverse, la renversa avant que personne ne pût l'avertir, et l'instant d'après elle se trouvait sous les roues. Tout cela se passa si rapidement que très peu de personnes, dans la rue bruyante, virent tomber la frêle petite fille et entendirent le cri perçant qu'elle poussa. Bill fut le premier à accourir, à détourner le cheval, et à relever le corps inanimé de l'enfant.

— Connaissez-vous cette petite fille ? lui demanda un agent de police.

— Oui, répondit Bill, c'est l'enfant d'un de mes voisins. J'ai peur qu'elle ne soit dans un triste état, ajouta-t-il en regardant le visage pâle de la fillette sans connaissance.

— Eh bien, aidez-moi à la transporter à l'hôpital, dit l'agent de police. On saura là ce qu'il y a de mieux à faire pour elle.

La pauvre petite Anna fut transportée là et placée aussi doucement que possible sur un des lits étroits d'une grande salle. Bill restait debout devant elle, singulièrement ému en regardant ce doux et pâle visage, tandis que l'on s'efforçait de faire revenir l'enfant à elle-même. A la fin, les yeux bleus s'ouvrirent languissamment, et comme ils se portaient sur Bill, une légère rougeur colora les joues d'Anna, sa petite main tremblante tendit le traité qu'elle avait tout le temps tenu serré fortement : « C'est pour vous, » murmura-t-elle. « Voulez-vous le prendre et le lire ? »

— Certainement, répliqua Bill, d'une voix mal assurée. Et comme saisi à la pensée que cette petite fille souffrait ainsi à cause de lui, il s'en alla les yeux pleins de larmes.

Anna ne vécut plus longtemps, elle avait été trop fortement blessée. Elle languit encore une semaine ou deux à l'hôpital, toujours douce, patiente et sérieuse. Bill vint souvent la voir et la trouva priant constamment pour sa conversion. Et Dieu entendit ses prières, il toucha ce pauvre cœur endurci et ouvrit ces yeux aveuglés. Bill comprit qu'il était un pécheur perdu et cria au Sauveur pour qu'il lui fit miséricorde. Jésus est toujours prêt à entendre et à sauver ceux qui l'invoquent. Il ne repoussa pas le pauvre Bill, mais le fit passer des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu.

Ainsi la mort de la petite Anna ne fut pas en vain. Son travail pour Jésus sur la terre ne fut pas de longue durée, mais Bill, pour qui elle avait exposé sa vie, reprit le service du Maître, et dans la ville affairée où elle mourut, il travaille beaucoup, en chrétien actif, sérieux et dévoué.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LES ÉPÎTRES DU SEIGNEUR AUX SEPT

ASSEMBLÉES D'ASIE (suite).

Nous arrivons maintenant à l'épître adressée par le Seigneur à la sixième assemblée, celle de Philadelphie. Elle n'est mentionnée nulle autre part dans le Nouveau Testament, et l'on ignore par qui elle fut établie. Elle n'a pas fait grand bruit dans le monde, mais les paroles du Seigneur nous font connaître sa fidélité et comment il l'apprecie.

Écoutons, mes enfants, ce qu'il dit :

« Et à l'ange de l'assemblée qui est à Philadelphie, écris : Voici ce que dit le saint, le véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre, et nul ne fermera, qui ferme, et nul n'ouvrira :

» Je connais tes œuvres ; voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte, que personne ne peut fermer, car tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom. Voici, je donne de ceux de la synagogue de Satan qui se disent être Juifs, — et ils ne le sont pas, mais ils mentent ; voici, je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds, et ils connaîtront que moi je t'ai aimé. Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne la couronne.

» Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais de-

hors ; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom.

» Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées. »

Nous pouvons remarquer d'abord, mes enfants, que le Seigneur n'adresse aucun reproche à l'ange de cette assemblée. C'est comme à l'assemblée de Smyrne. Cette dernière venait après l'assemblée d'Éphèse, qui avait abandonné son premier amour. Elle passait par la persécution et demeurait ferme, et le Seigneur l'exhorte à ne rien craindre et lui fait des promesses de vie. De même, Philadelphie vient après Sardes qui avait bruit de vivre, tout en étant dans la mort ; Philadelphie avait peu de force, mais le Seigneur l'aimait, parce qu'elle gardait sa parole et son nom. Vous voyez donc, mes enfants, que ce qui plaît au Seigneur, c'est un cœur ferme dans l'épreuve et fidèle dans la faiblesse.

En écrivant à l'assemblée de Philadelphie, le Seigneur Jésus se présente d'un côté comme étant le SAINT et le VÉRITABLE. Ce sont des titres qui appartiennent à Dieu, comme nous le voyons en plusieurs passages. (Ésaïe XL, 25 ; LVII, 15 ; 1 Jean II, 20 ; V, 20.) Mais Jésus est Dieu, et c'est pourquoi il prend ces titres. Le *Saint* veut dire celui qui est absolument séparé de tout mal. Jésus est saint en lui-même et il a manifesté ce caractère sur la terre dans tout ce qu'il a fait. Le *Véritable* signifie celui qui est vrai en toutes choses, dans sa personne, se faisant connaître comme le vrai Fils de Dieu ; dans ses paroles et ses actes, faisant connaître Dieu comme amour et lumière, et révélant le Père. Que c'est précieux, mes enfants, de connaître cette glorieuse et adorable Personne, séparée du mal et qui nous en sépare, qui

est vraie, en sorte que nous pouvons mettre une entière confiance en ce qu'elle dit, et par elle connaître la vérité.

Mais d'un autre côté, comme homme, Jésus était la postérité de David. (Apocalypse XXII, 16.) Il a donc la clef de David, c'est-à-dire l'autorité absolue pour gouverner, comme étant le Christ promis. Si vous lisez au chapitre XXII d'Ésaïe, aux versets 15 à 23, vous y verrez qu'un certain Shebna était revêtu d'une charge dans la maison royale à Jérusalem. Mais n'en ayant usé que pour satisfaire son orgueil et pour se glorifier dans sa force et ses richesses, le prophète Ésaïe lui fut envoyé de la part de l'Éternel pour lui déclarer qu'il périrait misérablement et que sa charge lui serait ôtée et donnée à Éliakim, serviteur fidèle de l'Éternel. « Et il arrivera, en ce jour-là, que j'appellerai mon serviteur Éliakim, fils de Hilkija... je mettrai ton intendance en sa main, et il sera pour père aux habitants de Jérusalem et à la maison de Juda. Et je mettrai la clef de la maison de David sur son épaule ; et il ouvrira, et personne ne fermera ; et il fermera, et personne n'ouvrira. » Éliakim était donc revêtu de l'autorité pour administrer la maison de David, pour admettre et recevoir dans la faveur et dans le service du roi, ceux qu'il jugeait dignes, pour exclure les autres, et cela sans appel. Il était ainsi le type du Seigneur Jésus. Au premier chapitre de l'Apocalypse, le Seigneur dit de lui-même : « Je tiens les clefs de la mort et du hadès, » c'est-à-dire qu'il a le pouvoir souverain sur la mort et le lieu invisible où vont les âmes séparées du corps. Il a la puissance de ressusciter les morts. (Apocalypse I, 18.) A Pierre, il avait donné les clefs du royaume des cieux (Matthieu XVI, 19), c'est-à-dire l'autorité d'ouvrir l'entrée du royaume aux Juifs d'abord, puis aux gentils, par la prédication de l'évangile, et c'est ce

que Pierre a fait, comme nous le lisons aux chapitres II et X des Actes des Apôtres.

Je vous ai cité ces divers passages, mes jeunes amis, pour vous faire bien comprendre que les clefs désignent l'autorité d'introduire ou d'exclure. Le Seigneur Jésus se présente à l'assemblée de Philadelphie et à nous, comme ayant cette autorité souveraine. Il ouvre la porte de la bénédiction, de la foi, du salut, aux âmes, et personne ne peut l'empêcher de bénir et de sauver. (Actes XIV, 27.) Tous les efforts de Satan et du monde sont impuissants pour arrêter le cours des bénédictions qu'il répand. Nous le voyons dans les Actes. Les persécutions que subirent les chrétiens et les apôtres ne firent que répandre l'Évangile. (Lisez en particulier Actes VIII, 1-8 ; XI, 19-21 ; XVI.) Le Seigneur ouvre la porte à ses serviteurs pour exercer leur ministère, et Satan ne pouvait la fermer. C'est ainsi que Paul disait : « Je demeurerai à Éphèse jusqu'à la Pentecôte ; car une *porte grande* et efficace m'est ouverte, et il y a beaucoup d'adversaires. » (I Corinthiens XVI, 9.) Que cela est précieux pour les serviteurs du Seigneur, et comme cela doit nous encourager à prier pour que Dieu leur ouvre la porte pour annoncer la Parole. (Colossiens IV, 3.) Il me semble voir une grande porte ouverte, la porte du salut, et les prédicateurs de l'évangile appelant les âmes à entrer, et tout un flot entrant ; et puis Satan et le monde, les incrédules, les méchants, faisant tous leurs efforts pour pousser cette porte et la fermer, mais sans succès ; la main du Seigneur, invisible pour eux, la tient ferme et elle ne bouge point.

Mais d'un autre côté, s'il ferme, qui ouvrira ? Ah ! cela est terrible ! Vous vous rappelez ce qu'il disait aux Juifs : « Quand le maître de la maison aura fermé la porte, et que vous vous serez mis à vous tenir

dehors et à heurter, disant : Seigneur, ouvre-nous ! et que, répondant, il vous dira : Je ne vous connais pas. » Quelle puissance humaine pourra ouvrir ? Aucune ; on sera dehors, hors de la bénédiction et de la joie. (Luc XIII, 25-29.) Et aux vierges folles, que leur arrivera-t-il ? La porte sera fermée, et il dira : « Je ne vous connais pas. » La porte de la bénédiction aura été fermée, personne n'ouvrira. Ce sera le sort réservé à ceux qui n'auront pas voulu écouter au temps convenable. C'est ce qui va bientôt arriver pour le monde incrédule. Combien cela est sérieux, mes enfants. Demandons au Seigneur que bien des portes soient ouvertes à ses serviteurs, et que bien des âmes soient sauvées ; mais la vôtre, où en est-elle ?
(A suivre.)

Histoire des rois d'Israël.

SAUL, LE PREMIER ROI

IL EST REJETÉ

(1 Samuel XV)

C'est une triste histoire que celle de Saül, mes jeunes amis. Commencée brillamment, elle se termine de la manière la plus lamentable. Nous avons vu que la propre volonté caractérisait ce premier roi d'Israël ; c'est aussi ce qui nous caractérise tous comme enfants d'Adam. « La chair, » dit l'apôtre Paul, « ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas. » (Romains VIII, 7.) La grâce seule et la puissance de l'Esprit de Dieu en nous peuvent la dompter.

Je vous parlerai aujourd'hui d'une dernière désobéissance formelle de Saül qui fit que l'Éternel le rejeta définitivement.

Si vous lisez le chap. XVII de l'Exode, vous y trouverez que, tandis que les Israélites cheminaient tranquillement dans le désert, ils furent attaqués traîtreusement par les Amalékites, peuple très ancien qui habitait au sud du pays de Canaan. Josué, à la tête d'une troupe d'hommes d'élite, et soutenu par l'intercession de Moïse, repoussa cette agression, et l'Éternel prononça cette sentence contre les Amalékites : « J'effacerai entièrement la mémoire d'Amalek de dessous les cieus. » Cette menace fut réitérée dans la prophétie de Balaam et dans les ordres que Moïse donna aux Israélites avant qu'ils entrassent en Canaan. (Nombres XXIV, 20 ; Deutéronome XXV, 17-19.)

Près de quatre cents ans s'étaient écoulés depuis ce moment ; les Amalékites étaient toujours un peuple nombreux, et avaient même été, au temps des Juges, parmi les oppresseurs d'Israël. (Juges VI, 3, 33.) On aurait pu croire que les menaces de Dieu ne s'exécuteraient pas. Mais vous savez ce que le Seigneur Jésus a dit en annonçant les jugements qui doivent nu jour frapper le monde : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » (Matthieu XXIV, 35.) Dieu n'oublie ni ses promesses, ni ses menaces. Il est patient, mais le temps vient où la sentence contre les méchants doit s'exécuter. (2 Pierre III, 9, 10.) Ce temps était arrivé pour les Amalékites, comme il arrivera aussi certainement pour le monde incrédule. (1 Thessaloniens V, 3.)

Un jour donc Samuel vint trouver Saül et lui dit : « Écoute les paroles de l'Éternel. J'ai considéré ce qu'Amalek a fait à Israël, comment il se plaça contre lui sur le chemin quand il montait d'Égypte. Va main-

tenant et frappe Amalek, et vous détruirez entièrement tout ce qui est à lui, et tu ne l'épargneras pas, mais tu feras mourir les hommes et les femmes, les enfants et ceux qui tellent, les bœufs et les moutons, les chameaux et les ânes. » Jugement terrible, n'est-ce pas ? Image de celui qui est réservé aux hommes impies, quand la terre et les œuvres qui sont en elle, seront brûlées entièrement !

Remarquez, mes jeunes amis, combien l'ordre donné à Saül était positif et complet. Nous verrons comment Saül l'exécuta, mais auparavant il se passa un fait montrant que, si Dieu se souvient de ses menaces contre les méchants, il se rappelle aussi le bien fait à son peuple, et qu'il épargne et bénit ceux qui l'ont aidé et secouru. (Lisez sur ce sujet Matthieu XXV, 31-46.) Parmi les Amalékites demeureraient les Kéniens. C'étaient les descendants de Hobab, beau-père de Moïse, qui avait accompagné les Israélites quand ils sortirent d'Égypte, et leur avait servi de guide dans le désert. (Nombres X, 29-32; Juges I, 16.) L'Éternel ne voulait pas qu'ils fussent frappés avec les Amalékites. Aussi, quand Saül eut rassemblé l'armée des Israélites, il fit dire aux Kéniens de se retirer du milieu des Amalékites, de peur d'être détruits avec ceux-ci. Ainsi Dieu épargnera aux derniers jours le résidu fidèle qui devra se tenir séparé des méchants. (Voyez Apocalypse XVIII, 4.)

Ensuite Saül, à la tête de son armée, marcha contre les Amalékites et les frappa dans toute l'étendue de leur territoire, et détruisit tout le peuple au tranchant de l'épée. Mais là s'arrêta son obéissance à la parole de Dieu. Lui et le peuple épargnèrent Agag, roi d'Amalek, ainsi que le meilleur du menu et du gros bétail ; ils ne détruisirent entièrement que ce qui était misérable, chétif et de peu de valeur. Était-ce là obéir à la parole de Dieu ? Non ; mes jeunes

amis, Dieu veut une obéissance complète ; de la loi il est dit que, si quelqu'un manque en un seul point, eût-il gardé tout le reste, il est coupable comme s'il l'avait toute violée. (Jacques II, 10.) Saül et le peuple désobéirent de concert. Le peuple estimait sans doute dommage de détruire tous ces beaux troupeaux et d'être privé de butin, et Saül les laissa faire. Saül voulait orner son triomphe en emmenant vivant le roi vaincu, et le peuple ne s'y opposa pas. Mais, en tout cela, Saül était responsable comme chef du peuple, il n'aurait pas dû permettre la désobéissance, ni la favoriser par son exemple ; mais, comme il le dit lui-même : « J'ai craint le peuple et j'ai écouté leur voix. » Il craignit les hommes plus que Dieu, c'était de l'incrédulité, et une désobéissance flagrante en fut la conséquence. Mes jeunes amis, prenez garde à vous à cet égard. Si vos camarades veulent vous entraîner à mal faire, résistez-leur sans craindre leurs railleries, ni leurs menaces ; regardez à Dieu.

Dieu ne pouvait laisser à la tête de son peuple un roi qui ne donnait pas l'exemple de l'obéissance, et il le fit savoir à Samuel. « Je me repens, » dit l'Éternel, « d'avoir établi Saül pour roi, car il s'est détourné de moi et n'a point exécuté mes paroles. » Comme c'est sérieux : se *détourner* de Dieu pour suivre sa propre volonté ! Peut-on être heureux dans ce chemin-là ? Non, certainement, et Saül en fit l'amère expérience.

Samuel aimait Saül et fut très affligé d'apprendre qu'il avait désobéi à l'Éternel. Toute la nuit, il pria Dieu pour ce malheureux roi ; puis, de bon matin, il se leva pour aller le trouver. Saül s'était rendu à Guilgal. C'était là, vous vous le rappelez, qu'après sa victoire sur les Ammonites, le peuple l'avait acclamé une seconde fois comme roi, au milieu de grandes réjouissances, et c'est là que Samuel va lui

apporter les sévères paroles et la sentence de l'Éternel.

Samuel vint donc vers Saül qui lui dit : « Béni sois-tu de l'Éternel ! J'ai exécuté la parole de l'Éternel. » Il se hâte de parler, comme pour excuser d'avance sa désobéissance ; mais comment pouvait-il mentir ainsi à lui-même, quand les preuves de sa faute étaient là, sous ses yeux ? Samuel ne s'y laissa pas prendre, mais il voulut d'abord réveiller la conscience de Saül. « Quel est donc, » dit-il, « ce bêlement de brebis et ce beuglement de bœufs que j'entends ? » Devant ces paroles, Saül aurait pu et dû confesser son péché ; au lieu de le faire, il répond : « Ils les ont amenés des Amalékites, car le peuple a épargné le meilleur du menu et du gros bétail, pour sacrifier à l'Éternel, ton Dieu. » Ainsi il rejette la faute sur le peuple et cherche à la couvrir d'un prétexte religieux. N'est-ce pas ainsi que même les enfants font souvent, en cherchant à s'excuser d'une désobéissance ? On dit : un tel m'a entraîné, ou je croyais bien faire, quand on devrait dire simplement : « Oui, j'ai mal agi. »

En voyant que Saül cherchait à échapper, Samuel fait une dernière tentative pour atteindre sa conscience : « Arrête, » lui dit-il, « et je te déclarerai ce que l'Éternel m'a dit cette nuit. Quand tu étais petit à tes propres yeux, l'Éternel l'a oint pour roi sur Israël. Et l'Éternel l'avait dit : Va et détruis entièrement ces pécheurs, les Amalékites. Pourquoi n'as-tu pas écouté la voix de l'Éternel et t'es-tu jeté sur le butin, et as-tu fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ? » Ainsi la porte était encore ouverte à la confession et à la repentance. Mais Saül s'obstine, comme le font, hélas ! tant d'hommes et d'enfants, il veut absolument se justifier. Samuel lui avait dit : « Pourquoi as-tu fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ? » Saül répond : « J'ai écouté la voix de l'Éternel, et je suis

allé par le chemin par lequel l'Éternel m'a envoyé ; et j'ai amené Agag, roi d'Amalek, et j'ai entièrement détruit Amalek. Et le peuple a pris, dans le butin, du menu et du gros bétail, comme prémices de ce qui était voué à l'exécration pour l'offrir à l'Éternel, ton Dieu, à Guilgal. » Ainsi Saül affirme de nouveau qu'il a bien fait, qu'il a obéi, quand ses propres paroles le condamnent et montrent qu'il a suivi sa propre volonté. Il devait tuer tous les hommes, sans distinction, mais il a épargné Agag ; il devait détruire entièrement toutes les bêtes, mais il a laissé le peuple emmener du gros et du menu bétail, soi-disant pour sacrifier à l'Éternel. Toute sa conduite porte ainsi le cachet de la désobéissance, et il dit : « J'ai écouté la voix de l'Éternel. » N'est-ce pas profondément triste de voir une conscience aussi endurcie ? Oh ! prenez garde, mes chers jeunes lecteurs, de ne pas entrer dans un semblable chemin.

Que restait-il à faire ? Rien, sinon de prononcer la sentence sur le roi coupable. C'est ce que fit Samuel. Saül avait donné comme prétexte pour épargner le menu et le gros bétail, d'avoir voulu sacrifier à l'Éternel ; Samuel lui dit : « L'Éternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à ce qu'on écoute la voix de l'Éternel ? Écouter est meilleur que sacrifice, et prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers ; car la rébellion est comme le péché de divination, et l'obstination comme une idolâtrie. » Et Saül avait commis ces deux fautes ; la rébellion en désobéissant, l'obstination en persistant à dire qu'il avait bien fait. Nul sacrifice ne pouvait compenser cela aux yeux de Dieu. Ce qu'il demande de nous, c'est une obéissance entière, le renoncement complet à notre volonté propre. Sans cela, tout le service religieux que nous pourrions accomplir, n'est rien. Que dirait-on d'un enfant qui prodiguerait à ses parents

toutes les marques de respect, mais qui désobéirait à leurs ordres, ou ne les observerait qu'en partie, ou n'en ferait qu'à sa tête dans la manière de les accomplir? Serait-ce un enfant obéissant?

C'est ainsi que Saül avait agi; or, un roi désobéissant à Dieu ne pouvait que conduire le peuple dans la désobéissance. Il avait perdu tout droit à régner, et Samuel lui déclare avec douleur: « Parce que tu as rejeté la parole de l'Éternel, il t'a aussi rejeté comme roi. »

Alors la terrible vérité se fit jour chez Saül. Il vit que l'on ne se moque pas de Dieu, et que Dieu ne se satisfait point par des apparences de piété, mais qu'il veut la réalité dans le cœur, l'obéissance dans la vie. Saül se repent, mais, hélas! c'est à cause du châtiment, et non parce qu'il est fâché d'avoir offensé Dieu. Il espère qu'en s'humiliant, il échappera à la peine: « J'ai péché, » dit-il, « j'ai craint le peuple et je l'ai écouté. Pardonne mon péché et retourne avec moi, et je me prosternerai devant l'Éternel. » Mais la sentence était irrévocable; Samuel ne peut que répéter les terribles paroles: « Je ne retournerai point avec toi; car tu as rejeté la parole de l'Éternel, et l'Éternel t'a rejeté pour que tu ne sois plus roi sur Israël. » Et comme Samuel s'éloignait, Saül tenta de le retenir par le pan de sa robe qui se déchira. Ce fut une nouvelle occasion pour le prophète de répéter la sentence divine: « L'Éternel a déchiré aujourd'hui la royauté d'Israël de dessus toi, et l'a donnée à ton prochain, qui est meilleur que toi. Et aussi, la sûre Confiance d'Israël ne ment point et ne se repent pas, car il n'est pas un homme pour se repentir. »

Saül craignait qu'en voyant s'éloigner Samuel, le peuple ne perdît son respect pour lui; il insista donc encore pour que le prophète vint avec lui quand il se prosternerait devant l'Éternel. Samuel y consentit,

mais, pour montrer qu'il ne tolérait pas le mal, et que la parole de l'Éternel contre Amalek devait être pleinement exécutée, il dit : « Amenez-moi Agag, roi d'Amalek. » Malheureux Agag ! il croyait avoir échappé à la mort et vint gaiment vers Samuel. Mais d'un mot, celui-ci lui rappela ses crimes, et lui en fit subir le châtement. Il mit Agag en pièces devant l'Éternel. Ainsi, au temps déterminé, les méchants seront punis par une destruction éternelle, par la présence du Seigneur et par la gloire de sa force. (2 Thessaloniens I, 9.)

Après cela, le vieux prophète se sépara pour toujours du roi qu'il avait aimé. Il retourna dans sa maison à Rama, où il mena deuil sur Saül. Celui-ci de son côté s'en alla à Guibha, roi encore de nom, roi pour ceux qui lui restèrent associés, mais non plus roi devant Dieu. A cet égard, son histoire est finie. Elle s'est terminée sur une désobéissance ; Dieu n'est plus avec lui ; il n'y aura plus désormais pour Saül que douleur et trouble.

Dévouement jusqu'à la mort.

Un gentilhomme russe voyageait dans l'intérieur de la Russie avec sa femme et son enfant. Une bande de loups affamés sortis d'une forêt voisine, se mirent à leur poursuite. Comme ils approchaient, deux coups de feu firent tomber deux de ces féroces animaux que les autres dévorèrent en quelques instants. Les quatre chevaux de l'équipage, lancés à toute vitesse, purent ainsi gagner du terrain. Mais après quelque temps, les loups furent de nouveau près des voya-

geurs qui en abattirent encore deux. Ce ne fut qu'un court répit. Ils entendirent bientôt derrière eux les loups acharnés à leur poursuite. Les munitions manquant, un des chevaux fut détaché du harnais et s'enfuit vers le bois entraînant à sa suite la meute sanguinaire qui l'eut bientôt atteint et mis en pièces. Cependant l'équipage volait vers sa destination, mais pas assez rapidement pour se soustraire à la bande féroce qui s'était remise à le poursuivre. Un autre cheval fut sacrifié et partagea le sort de son compagnon.

De nouveau les loups approchaient. La station était encore à quelque distance. Que faire? Abandonner un autre cheval était se mettre dans l'impossibilité de continuer la course et vouer tous les voyageurs à une mort certaine et horrible. Alors le fidèle serviteur qui conduisait dit à son maître : « Je vous ai servi dès mon enfance, et je vous aime comme moi-même. Une seule chose peut vous sauver. Laissez-moi vous sauver. Ayez seulement soin de ma femme et de mes enfants. » Et avant que son maître eût pu l'en empêcher, il s'élança de son siège au milieu des loups altérés de sang.

Saisi d'horreur, mais acceptant le sacrifice fait pour lui et les siens, le gentilhomme saisit les rênes et les chevaux purent atteindre la station de poste avant que les loups se fussent remis à leur poursuite. Le dévouement d'un seul les avait tous sauvés.

N'avons-nous pas en cela une image de l'amour et du dévouement du Seigneur Jésus? Il a quitté la gloire du ciel, et est venu ici-bas pour nous servir, ainsi qu'il le dit : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. (Matthieu XX, 28.)

Combien il a été dévoué dans son service envers

Dieu et l'homme ! Il a toujours fait la volonté de son Père, et a toujours cherché le bien de ceux qui l'entouraient, « jusqu'à la mort, la mort même de la croix ! » Merveilleux amour !

Et quand il l'a fallu, il est descendu jusque dans « la gueule du lion. » Les cordeaux de la mort l'ont environné ; par la mort il est allé dans la forteresse de celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, afin de nous délivrer.

Chacun des voyageurs sauvés par le dévouement du serviteur pensait, sans doute, à lui avec une profonde reconnaissance, en se disant : « C'est à lui que je dois la vie, c'est au prix d'une mort cruelle qu'il m'a sauvé ! »

Pensez-vous ainsi à Celui qui pour vous a souffert sur la croix l'abandon de Dieu, le jugement et enfin la mort ? Oh ! puissent nos cœurs éprouver pour Lui qui nous a tant aimés, une vive et constante reconnaissance, et puissions-nous le Lui témoigner par une vie toute dévouée à son service !

« Ces terribles gages ! »

— Aie soin que mon dîner soit prêt à midi précis, disait un homme à sa femme, un matin qu'il partait pour aller à son ouvrage, ajoutant brutalement que si tout n'était pas prêt, il la battrait de manière à ce qu'elle ne pourrait plus se tenir debout.

Sally — c'est le nom de la femme — était une chrétienne. Elle savait que ses péchés lui avaient été pardonnés, que Jésus était son Sauveur et le

ciel sa patrie. Aussi, au lieu de répondre par de mauvaises paroles, elle se hâta de faire ce que son mari lui avait dit, et, à son retour, à midi dix minutes, il trouva le dîner prêt, et Sally assise à table lisant sa Bible.

Nullement apaisé de ne trouver aucune raison de se fâcher, il s'approcha d'elle, comme s'il eût voulu la frapper, ainsi qu'il l'avait trop souvent fait. La vue du livre qui était devant elle l'arrêta. C'était ce livre qui avait enseigné à sa femme à répondre par des paroles douces et une manière d'agir aimable, à sa rudesse qui, autrefois, n'excitait chez elle que la colère.

Il ne savait pas lire, mais épelait un peu. En regardant la page, son œil tomba sur le dernier verset du chapitre que sa femme lisait. Il commença à l'épeler.

— L-e-s les, g-a-g-e-s, comment dit-on cela, Sally ?

— Gages, répondit la femme.

— Les gages d-u du, p-é-c-h-é, un autre long mot, Sally, comment faut-il dire ?

— Péché, dit-elle.

— C'-e-s-t c'est, l-a la, m-o-r-t mort.

Ces paroles semblèrent l'effrayer, elles étaient, en effet, bien sérieuses. « Les gages du péché, c'est la mort, » se répétait-il en lui-même, ajoutant : « Si quelqu'un les a mérités, ces gages, c'est bien moi. »

Il mangea tranquillement son dîner et cette fois, en partant, dit amicalement adieu à sa femme.

Le soir il revint à la maison sans avoir bu et, en entrant, s'écria : « Quels terribles gages ! Sally, est-ce que le Livre est rempli de ces choses sombres ? »

— Oh ! non, Tom, répondit-elle. Il y a un côté brillant aussi bien qu'un côté sombre. Laisse-moi te lire la fin du verset : « Le don de grâce de Dieu,

c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur. »

Alors elle lui parla avec sérieux de l'amour de Dieu, de l'œuvre accomplie par le Seigneur Jésus sur la croix ; elle lui dit comment il était mort pour les pécheurs, et qu'il ne mettait pas dehors même le plus vil pécheur qui venait à Lui.

Tom écoutait avidement, tandis que des larmes coulaient sur ses joues, et quand elle eut fini, il s'écria : « Dieu ait pitié de moi qui suis un *pécheur* ! »

Dieu opéra dans son âme, et, s'étant reconnu pécheur, il crut au Seigneur Jésus-Christ et fut sauvé.

Cher jeune lecteur, si tu n'es pas sauvé, tu as mérité ces terribles gages du péché. As-tu jamais pensé à ce qu'ils sont ? « Les gages du péché, *c'est la mort.* »

Si tu as reconnu que tu es un pécheur perdu devant Dieu, il y a un salut pour toi aussi, car « Dieu constate son amour à Lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore *pécheurs*, Christ est mort pour nous. » (Romains V, 8.)



Appel.

Viens à Christ, cher enfant : Il veut sauver ton âme.
C'est pour toi qu'Il est mort sur la croix attaché ;
Voudrais-tu, l'ayant fui, dans l'éternelle flamme,
Tomber après la mort -- les gages du péché ?

Viens à Lui, et saisis le céleste héritage,
Le bonheur éternel qu'Il donne au racheté :
Sa mort sur le Calvaire en est pour toi le gage,
Et pour t'en assurer, Dieu l'a ressuscité.





Le matin du jour de naissance.

C'était par une belle matinée ensoleillée du mois de juin. De la fenêtre, la vue était splendide. L'œil se promenait sur les vertes prairies, les eaux tranquilles et la vieille forêt de chênes et de hêtres. Mais rien n'était aussi ravissant que la jeune enfant qui entra en sautant dans la chambre, brillante comme un rayon de soleil. Elle tenait relevé devant elle son petit tablier blanc rempli de jouets. C'était son jour de naissance, et elle avait atteint sa troisième année. Elle était venue montrer à sa mère les présents qu'elle avait déjà reçus de ses frères, de ses sœurs et des bonnes.

Elle les posa l'un après l'autre sur la table, puis tout à coup s'agenouilla près du tabouret de toilette de sa mère : « O Seigneur Jésus, » dit-elle, « je te remercie pour toutes les belles choses que tu m'as

données. Je te remercie pour ma poupée, pour ma petite boîte à ouvrage, et pour toutes mes choses. Et, ô Seigneur, je te remercie parce que tu as été puni à ma place. Amen. » Elle se releva, regarda sérieusement sa mère, et dit :

— Tu vois que je me suis rappelé qu'*Il* a été puni.

Elle avait souvent parlé du Seigneur auparavant, mais, depuis ce moment, elle parla de Lui continuellement à tous ceux qui étaient dans la maison, aux enfants avec lesquels elle jouait, et aux gens du village. A sa mère elle disait quelquefois :

— Je vais aller auprès de Jésus. Bientôt je serai partie ; vous irez partout dans la maison, et vous ne me verrez nulle part. Ada n'y sera plus, mais vous ne vous en inquiétez pas ; je serai auprès de Jésus.

Et il en fut ainsi. Neuf mois après ce jour de naissance, le Seigneur la prit auprès de Lui.

Ce fut une consolation pour sa mère d'écrire les choses qu'elle avait dites et comment le Seigneur lui avait enseigné durant sa courte vie à être aimable, obéissante et sans égoïsme. Mais la plus grande consolation fut de se rappeler ce qu'elle avait dit le jour de son dernier anniversaire et plusieurs fois plus tard.

La petite histoire d'Ada fut imprimée et traduite en d'autres langues, et trouva son chemin en plusieurs endroits éloignés. Le Seigneur avait pris auprès de Lui son petit agneau, mais il voulait encore agir par son moyen dans ce triste et sombre monde, d'où il l'avait retirée.

Un jour, dans une salle d'attente, une étrangère s'approcha de la mère d'Ada, et lui dit :

— Pardonnez-moi de m'adresser ainsi à vous ; je sais que vous êtes la mère d'Ada, et vous serez heureuse d'entendre ce que j'ai à vous dire.

Alors la dame étrangère raconta qu'elle avait une vieille amie, qui avait toujours été religieuse, et bonne, et consciencieuse, mais jamais heureuse. La pensée de la mort l'effrayait toujours. « C'est si terrible, » disait-elle, « de savoir qu'il *faut* mourir, et d'ignorer ce qui arrivera après, car bien que l'on s'efforce de faire de son mieux, on ne peut jamais être sûr. Dieu *doit* punir le péché, et je me rappelle en avoir commis beaucoup. Je le prie de me pardonner, mais c'est effrayant de penser qu'il faudra un jour être devant son tribunal. »

Mais un jour, l'histoire du jour de naissance d'Ada fut donnée à la vieille dame, et ses doutes et ses craintes s'évanouirent pour toujours.

« Maintenant, » disait-elle, « je vois que Jésus a été puni à ma place, et tandis qu'autrefois j'avais peur de la mort, maintenant je la vois venir, et je suis parfaitement heureuse. »

Et bientôt la mère d'Ada apprit que d'autres encore avaient trouvé la joie et la paix par le moyen des paroles de la jeune enfant. C'étaient des hommes, et des femmes, et des petits enfants, non pas seulement de ceux qui étaient près de la mort, mais de ceux qui vivaient, pour montrer qu'ils étaient passés des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu. Il y en avait de toutes conditions, quelques-uns dans la fange de Londres, entre autres la fille d'un voleur ; quelques-uns dans ces demeures que le monde admire pour leur beauté et leur luxe, mais où se trouvent des cœurs plus sombres et plus désolés que plusieurs dans les misérables réduits de la grande ville.

C'est dans une de ces habitations magnifiques, en un pays étranger, qu'un jeune homme se mourait après des années de souffrances. « Vous serez heureuse d'apprendre, » écrivait une amie, « que les

paroles de la petite Ada semblent être venues du ciel pour le prince X., et lui ont apporté une paix et une joie parfaites. Il s'en est allé en disant qu'il serait heureux pour toujours avec Jésus qui était mort pour lui. »

Ces bonnes nouvelles arrivaient année après année, et quelqu'un qui avait lu la petite histoire, eut la pensée d'écrire quelques vers simples, racontant ce qu'Ada avait dit le matin de son jour de naissance. Chaque strophe se terminait par ces paroles qui avaient été un moyen d'apporter la paix à plus d'une âme : « Jésus fut puni à ma place. »

Environ vingt ans après ce jour de naissance, un petit garçon avait appris la poésie dont je viens de parler. Sa mère, qui connaissait et aimait le Seigneur Jésus, lui avait enseigné à la répéter. D'autres personnes de la famille étaient aussi des croyants, mais il y en avait une bien chère à la mère, et pour qui l'évangile de Dieu n'était que folie. C'était son frère, qui vivait dans la même ville, et qui se vantait de ne s'être jamais mis en peine de ces « absurdités religieuses, » comme il disait. Il y a bien des gens tels que lui, judicieux, intelligents, d'un esprit ferme pour les choses de ce monde, et qui ont la conviction que le bon sens commun est tout ce qu'il faut pour cette vie. Quant à ce qui suit, on n'en sait rien, de sorte que c'est une partie de ce bon sens de ne pas s'en inquiéter.

Il arriva que cet homme fit une légère maladie qui l'obligea à rester à la maison durant quelques jours. Le dimanche, sa sœur lui envoya son petit garçon pour savoir comment il allait. L'enfant trouva son oncle couché sur le sofa. Quand il eut fait son message, son oncle lui dit : « Reste un moment avec moi pour me distraire un peu. Répète-moi quelques-unes des poésies que tu as apprises. » Le

petit garçon commença à réciter les vers qu'il aimait tant, touchant la petite Ada.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? dit son oncle l'arrêtant subitement : « Jésus a été puni à ma place ? »

— Oui, dit l'enfant, répétant la strophe.

— Que signifie cela ? demanda encore l'oncle. Pourquoi Ada dit-elle cela ?

— Parce que cela est vraiment arrivé, répondit l'enfant. « Jésus a été puni à notre place. »

— Comment quelqu'un peut-il le savoir ? demanda l'oncle, de l'air d'une personne que frappe tout à coup une nouvelle pensée.

— C'est dans la Bible, dit le petit garçon ; maman me l'a souvent dit.

— Je ne puis pas croire que ce soit dans la Bible, dit l'homme qui pendant longtemps avait parlé avec mépris du livre qu'il connaissait si peu. Va dire à ta maman, ajouta-t-il, de venir tout de suite et d'apporter sa Bible.

L'enfant obéit et fut bientôt de retour avec sa mère.

— Est-il vrai que l'on trouve dans la Bible que Jésus fut puni à notre place ? Je ne puis croire que cela y est écrit, dit le frère.

La sœur ouvrit sa Bible et lut : « Qui lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice ; par la meurtrissure duquel vous avez été guéris. »

— « Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu. » —

« Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs. » — « Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous. » —

« Christ est mort pour nos péchés. » — « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction

pour nous. » — « Certainement, Lui, a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs ; et nous, nous l'avons estimé battu, frappé de Dieu, et affligé ; mais il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités ; le châtement de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. »

— Mais, interrompit brusquement le frère, s'il en est réellement ainsi, je suis sauvé !

— C'est arrivé réellement, dit la sœur, et si tu le crois, tu es sauvé.

— C'est merveilleux ! Pourquoi personne ne me l'a-t-il pas dit auparavant ? Oui, il a été puni à ma place, et s'il en est ainsi, Dieu est satisfait.

Et depuis ce moment, l'incrédule moqueur fut une nouvelle créature dans le Christ Jésus. Il était passé de la mort à la vie. De même que l'aveugle dont les yeux avaient été ouverts, il n'avait pas besoin qu'on lui prouvât que le soleil brille aux cieux. De même que le sourd dont les oreilles avaient été ouvertes, il n'était pas nécessaire qu'on lui démontrât que les hommes ont une voix. Quand Dieu a parlé au cœur, aucun de ceux qui ont entendu sa voix, n'a jamais douté quelle voix il a entendue. « Les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. » C'est cette voix qui réveille les morts en un moment, en un clin d'œil. Et elle s'était fait entendre au cœur de cet homme si longtemps mort dans ses fautes et dans ses péchés.

Depuis ce jour, il fut un croyant humble et se réjouissant en Jésus. Il se rétablit bientôt, et sa vie entière fut la preuve du grand et glorieux changement que la voix de Jésus avait opéré en lui. Il par-

lait à tous ceux qui l'entouraient du Sauveur qui mourut pour lui.

« C'est Ada qui me l'a appris, » disait-il à sa sœur. « J'aimerais savoir quelque chose de plus d'elle. Dis-moi tout ce que tu sais de son histoire. »

Sa sœur lui donna le petit récit. Il le lut et le relut, et l'avait toujours près de lui. Quatre ans plus tard, il tomba gravement malade. Sa sœur vint le voir et le trouva mourant.

« Je vais auprès de Celui qui mourut pour moi, » dit-il, « c'est cette petite fille qui me l'a appris. Apporte-moi le petit livre, et mets-le dans ma main. Je veux mourir en le tenant, parce que c'est Ada qui m'a conduit à Jésus. » Et il s'endormit avec le livre dans sa main.

« Un petit enfant les conduira. »

« Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tellent, tu as établi la louange. »

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DIEU CHOISIT DAVID

(1 *Samuel XVI*)

Saül ayant été rejeté de Dieu, nous commençons l'histoire du second roi d'Israël. « Y eut-il donc deux rois, puisque Saül vivait encore? » me demanderez-vous. Dans un sens, oui, mes enfants. Saül continue à exercer la royauté, extérieurement du moins, et d'une manière misérable, comme nous le verrons.

Mais aux yeux de Dieu, il n'était plus roi. Le vrai roi fut celui que l'Éternel choisit, mais qui resta, pour ainsi dire, caché pendant un certain temps où il eut à souffrir de la part du roi rejeté, Saül.

Cela ne vous fait-il pas souvenir de quelqu'un qui était aussi venu pour être roi d'Israël, mais qui ne fut pas reconnu comme tel, et demeura caché, méprisé, persécuté, et enfin mis à mort ? Oui, c'est le Seigneur Jésus, n'est-ce pas, Lui dont David était un type ? Il était né dans le monde pour être roi, et les Mages venus de l'Orient l'adorèrent comme tel, quand il était un petit enfant. Il entra aussi dans Jérusalem comme un roi humble et débonnaire, et les foules criaient : « Hosanna au fils de David ! » Mais les principaux du peuple ne voulurent pas le recevoir, et le firent prendre comme un malfaiteur. On lui donna pour couronne des épines, pour sceptre un roseau, et pour trône, la croix. Mais là encore, le gouverneur romain, sans savoir ce qu'il faisait, rendit hommage à sa royauté en plaçant au-dessus de sa tête ces mots : « Celui-ci est le roi des Juifs ! » Son royaume n'était pas alors de ce monde : d'autres rois régnaient, et Lui passa ici-bas inaperçu, méconnu, méprisé et haï, jusqu'à ce qu'il eût donné sa vie sur la croix. Et maintenant, il est caché dans le ciel. Mais il n'en sera pas toujours ainsi, mes enfants. Jésus reviendra couronné de gloire, mettra ses ennemis sous ses pieds, et régnera sur l'univers. Son règne sera un règne de paix et de justice. Nous verrons comment David et Salomon, son fils, le troisième roi d'Israël, ont été des figures de Jésus à ces différents égards. Mais maintenant, nous commencerons l'histoire si intéressante de David.

Samuel était toujours très affligé de ce que Saül avait été rejeté. Mais l'Éternel voulait consoler son vieux serviteur et lui faire connaître enfin « l'homme

selon son cœur, » qui devait remplacer Saül. Il lui dit donc : « Jusques à quand mèneras-tu deuil sur Saül, vu que moi je l'ai rejeté?... Remplis la corne d'huile, et va : je t'enverrai vers Isaï, le Bethlémite, car j'ai vu parmi ses fils un roi pour moi. » Vous comprenez que c'était pour oindre le fils d'Isaï qui serait choisi, que Samuel devait prendre avec lui sa corne remplie d'huile. Mais que signifiait cette onction ? C'était la marque que la personne ointe était mise à part pour remplir une charge, et l'huile représentait le Saint-Esprit donnant la sagesse et l'énergie nécessaires pour l'accomplir. Les sacrificateurs étaient oints (Exode XXVIII, 41 ; Lévitique VIII, 12), les prophètes aussi (1 Rois XIX, 16), de même que les rois, comme nous l'avons vu pour Saül, et maintenant pour le fils d'Isaï. Et du Seigneur Jésus, qui était à la fois, Roi, Prophète et Sacrificateur, il est dit : « Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance. » (Actes X, 38.) (1)

Il faut vous rappeler que cet Isaï de Bethlém était de la tribu de Juda, et petit-fils de Booz, qui avait épousé Ruth la Moabite dont vous savez l'histoire. Et si vous lisez dans le livre de la Genèse, au chapitre XLIX (vers. 8-12), vous verrez que le patriarche Jacob, dans ses bénédictions prophétiques, avait assigné à Juda un rang royal parmi les tribus : « Toi, Juda, tes frères te loueront. Les fils de ton père se prosterneront devant toi. Juda est un jeune lion... Le sceptre ne se retirera point de Juda, ni un législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que Shilo vienne ; et à lui sera l'obéissance des peuples. » Ainsi Juda

(1) Tout ce qui servait au culte israélite, le tabernacle, les autels, les vases et ustensiles, étaient aussi oints d'huile pour indiquer qu'ils étaient sanctifiés, c'est-à-dire consacrés à l'Éternel.

devait être à la tête des tribus, et dans cette tribu devait être placée l'autorité royale. Aussi voyons-nous que, dans l'ordre de marche au désert, la bannière du camp de Juda marchait la première (Nombres II, 3), et dans les dénombrements elle apparaît la plus nombreuse. (Nombres II et XXVI.) Caleb, un des espions fidèles, était de cette tribu, ainsi qu'Othniel, le premier juge. Dieu n'oubliait pas ses desseins et ses promesses, et en choisissant le fils d'Isaï, il les accomplissait plus entièrement. Mais ils ne l'ont été dans leur plénitude que quand le grand fils de David, Shiloh, l'Envoyé, le Seigneur Jésus, est venu, Lui duquel l'ange disait à Marie sa mère : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume. » (Luc II, 32, 33.) C'est ce qui aura lieu bientôt, mes enfants ; à Jésus appartiendra « l'obéissance des peuples, » quand tout genou ploiera devant Lui. (Philippiens II.) En même temps qu'il est l'Agneau qui a été immolé, il est aussi « le Lion de la tribu de Juda. » (Apocalypse V.) Quelles choses glorieuses, n'est-ce pas, mes jeunes amis ? Bien plus que tout ce que les histoires des grands hommes de la terre peuvent nous dire. Comme il est beau de voir Dieu poursuivant ses desseins et accomplissant ses paroles. « Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront point. »

Maintenant que nous avons vu qui était Isaï, revenons à notre récit. Il semblerait que Samuel dut s'empresser d'exécuter la parole de l'Éternel ; mais non, il a peur ! Et de quoi ? Il a peur de Saül. « Saül l'entendra, » dit-il, « et il me tuera. » Samuel devait avoir une triste idée de l'état du cœur de Saül pour dire cela, mais la suite, hélas ! nous montrera qu'il n'avait pas tort, et que Saül était bien capable de

vouloir tuer celui qui attenterait à la royauté qu'il prétendait posséder encore, en dépit de la déclaration de l'Éternel. Voilà où peuvent conduire l'orgueil et la volonté propre.

L'Éternel eut compassion de son vieux serviteur, dont la confiance semblait défaillir, et il lui dit : « Tu prendras avec toi une génisse, et tu diras : Je suis venu pour sacrifier à l'Éternel ; et tu appelleras Isaï au sacrifice, et moi je te ferai savoir ce que tu auras à faire, et tu oindras pour moi celui que je te dirai. » Quel repos pour l'âme de n'avoir à faire que ce que Dieu nous dit ! Samuel pouvait aller tranquillement.

Il partit donc pour Bethléhem. Mais si lui avait craint en recevant l'ordre de l'Éternel, les anciens de Bethléhem n'eurent pas moins peur en voyant arriver le prophète. « Ils allèrent tremblants à sa rencontre, et dirent : Ta venue est-elle la paix ? » N'est-ce pas une chose étrange, mes enfants ! Ah ! ce malaise devant Dieu, ou devant un de ses envoyés porteurs de sa parole, montre qu'au fond on se sent coupable, sans peut-être se rendre compte de quoi. Et je serais bien étonné s'il ne vous est pas arrivé parfois quelque chose de semblable, quand votre père ou votre maître, ou quelqu'un que vous respectez, s'est trouvé inopinément près de vous.

D'un mot Samuel rassura les anciens : « La paix, » dit-il. « Je suis venu pour sacrifier à l'Éternel ; sanctifiez-vous, et venez avec moi au sacrifice. » C'était en effet un gage de paix que d'aller avec le serviteur de Dieu participer à un sacrifice. Mais je ne puis m'empêcher, à ce sujet, de penser à une autre scène qui se passa aussi à Bethléhem plus de mille ans plus tard. Des hommes de Bethléhem furent alors aussi bien effrayés par l'apparition soudaine d'un messenger de Dieu auprès d'eux. Vous savez de qui je parle. Quand l'ange se présenta aux bergers, ils

eurent peur. Mais que leur dit-il ? « N'ayez point de peur ; je vous annonce un grand sujet de joie, » et il leur dit la naissance du Sauveur, du descendant de David ; puis d'autres anges vinrent qui chantaient : « Paix sur la terre ! » Et vous savez que, plus tard, il y eut aussi un sacrifice pour fonder cette paix que Dieu envoyait aux hommes ; ce fut le sacrifice de Jésus. Dieu vous invite aussi, mes jeunes amis, à jouir de ce sacrifice ; c'est celui qui ôte les péchés et qui donne la paix.

J'aurais voulu aller plus loin dans l'histoire de David, mais, si le Seigneur le permet, nous le ferons une autre fois.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LES ÉPITRES DU SEIGNEUR AUX SEPT

ASSEMBLÉES D'ASIE *(suite)*.

Nous avons vu, mes jeunes amis, sous quels traits le Seigneur Jésus se présente à l'assemblée de Philadelphie — le Saint, le Véritable, Celui qui a l'autorité absolue pour ouvrir et fermer. Écoutons maintenant ce qu'il dit aux saints qui composent cette assemblée.

La première chose qu'il déclare, c'est : « Je connais tes œuvres, » mais il ne dit pas quelles sont ces œuvres. Seulement, quand nous lisons la suite,

nous trouvons que le Seigneur dit : « Moi, je l'ai aimé. » Nous pouvons en conclure que c'étaient des œuvres qui lui étaient agréables, provenant de cœurs qui lui étaient dévoués. Il n'est pas nécessaire, mes enfants, que les œuvres que l'on fait soient grandes et attirent l'attention et l'admiration des hommes ; non, des œuvres humbles, sans apparence, accomplies chaque jour dans les diverses positions de la vie, mais ayant pour motif l'amour du Seigneur, voilà celles dont il peut dire avec satisfaction : « Je les connais, » et ces œuvres-là, un enfant même ne peut-il pas les faire ?

Nous voyons bien que les saints à Philadelphie ne brillaient pas par l'apparence aux yeux du monde : « Tu as peu de force, » leur dit le Seigneur. Mais cet état de faiblesse attirait la sympathie de Jésus. Dans la faiblesse et l'impuissance des siens, il aime à montrer sa force à Lui. Le cher apôtre Paul savait cela. Il disait : « Je me glorifierai donc très volontiers dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi... Car quand je suis faible, alors je suis fort. »

Les Philadelphiens avaient « peu de force ; » ils étaient peu nombreux, pauvres peut-être, sans talents, et dans l'assemblée peu de dons marquants ; mais ils avaient l'essentiel, sans lequel tout le reste n'est rien. Ils avaient ce que chacun de nous individuellement, et ce que chaque assemblée, nous devrions avoir. Et quoi donc ? « Tu as gardé ma parole, » dit le Seigneur, « et tu n'as pas renié mon nom. »

Voilà ce que Jésus voyait dans leurs vies et dans leurs cœurs, et ce qu'il appréciait par-dessus tout. Leur faiblesse ne les avait pas empêchés de rester attachés à la parole et à la Personne de Christ, malgré les efforts de Satan et les persécutions du monde. Vous aussi, mes enfants, vous avez la pa-

role, et vous avez appris à connaître le nom précieux de Christ, le Sauveur, le Fils de Dieu. Mais il faut *garder* la parole, la garder dans son cœur, et pas seulement l'avoir dans sa maison, ou dans son intelligence. Garder veut dire qu'on l'estime comme une chose de haute valeur. Et il ne faut pas non plus renier le nom de Jésus. Au temps de l'assemblée de Philadelphie, les souffrances causées par les persécutions, faisaient que parfois ceux qui avaient fait profession d'être chrétiens, reniaient Christ. Aujourd'hui, ce n'est pas à la mort ou à la prison qu'on est exposé si on confesse Christ. Mais on est exposé aux moqueries, au dédain, au mépris de ses camarades, de ses amis qui sont encore du monde, et c'est souvent bien difficile de le supporter. Il arrive plus d'une fois qu'un enfant qui voudrait servir le Seigneur craint l'opprobre et a honte de Lui. Pensez alors, chers jeunes amis, à l'assemblée de Philadelphie qui n'a pas renié le nom du Sauveur qu'elle aimait, et demandez à Dieu la force pour être en état de vous déclarer franchement pour Christ.

Et voyez ce que le Seigneur dit ensuite à l'assemblée de Philadelphie. Puisqu'elle a peu de force et que cependant elle est fidèle, le Seigneur ajoute : « Voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer. » C'est Lui-même qui ouvre un chemin à ceux qui sont faibles, et personne, Satan, ni le monde, ne peuvent les empêcher d'y marcher en paix et en liberté. Un enfant chrétien pourrait dire : « Comment pourrais-je être fidèle et servir le Seigneur, moi qui suis si faible et si petit ? On va se moquer de moi, me mettre à l'écart, si je confesse le Seigneur. » N'aie pas peur, cher enfant, le Seigneur qui sait que tu n'as pas de force, sera avec toi et l'ouvrira le chemin.

A côté de l'assemblée à Philadelphie, aimée et approuvée du Seigneur, il y avait une autre congrégation, un autre ensemble d'hommes réunis sous les ordres d'un autre maître, et qui avaient des prétentions religieuses. Ils sont appelés la synagogue ou la congrégation de Satan. Quel terrible nom ! Qu'étaient-ils, ces hommes ? Ce n'étaient pas des païens. Non ; ils se disaient « Juifs, » c'est-à-dire se vantaient de croire en un seul Dieu, d'avoir la parole de Dieu, une loi et des ordonnances données de Dieu, d'être le peuple de Dieu, et avaient une grande apparence religieuse. Mais ils mentaient. Ils n'étaient plus le peuple de Dieu, car ils avaient rejeté le Christ, le Fils de Dieu, Jésus, annoncé par les prophètes, et c'est ainsi que, malgré leur vanterie, ils étaient la synagogue de Satan. Toutes leurs prétentions religieuses n'étaient que mensonge aux yeux du Seigneur. Il en est de même aujourd'hui, mes enfants ; se dire chrétien parce que l'on a une certaine forme religieuse, qu'on a été baptisé et que l'on fait ainsi partie de l'église professante, n'est pas selon la vérité. Il faut avoir reçu Christ dans son cœur.

Un temps viendra, mes jeunes amis, où toutes les fausses prétentions seront jugées, et où les vrais chrétiens seront reconnus. « Afin que le monde connaisse que tu les as aimés comme tu m'as aimé, » disait le Seigneur à son Père en parlant de ses disciples, et ici, il déclare de ceux qui se disaient Juifs et qui méprisaient les chrétiens : « Ils connaîtront que moi je t'ai aimé. » Qu'il est précieux pour le cœur de savoir que le Père nous aime et que Jésus nous aime. C'est maintenant un secret entre Lui et nous : le monde n'en sait rien. Mais quand Jésus viendra, que nous serons manifestés avec Lui en gloire, le monde entier saura combien nous avons été aimés. Il est dit de Jésus

que « tout genou fléchira devant lui. » Nous serons avec Lui, dans la même gloire, et c'est ainsi que le monde reconnaîtra que les pauvres saints, si méconnus et méprisés maintenant, étaient vraiment dignes d'honneur. Alors se réalisera cette parole : « Je les ferai venir et se prosterner devant les pieds. »

Le Seigneur signale ensuite un autre caractère de l'assemblée de Philadelphie : « Tu as gardé la parole de ma patience, » dit-il. Que signifient ces paroles « ma patience, » la patience de Jésus ? J'essaierai de vous le dire. Que désire le Seigneur ? C'est d'avoir avec Lui ses bien-aimés dans la gloire : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils soient avec moi, et qu'ils voient ma gloire » (Jean XVII, 24) ; voilà ses paroles. Mais il attend avec patience le moment que Dieu a fixé pour cela. Et que désirent les saints ? D'être avec leur Sauveur, loin du monde et du péché. « L'Esprit et l'Épouse disent : Viens. » Mais comme Jésus attend, ils attendent aussi avec patience ; c'est ainsi qu'ils ont la même pensée que Jésus, et qu'ils gardent la parole de sa patience, c'est-à-dire qu'ils attendent sa venue. Êtes-vous de ceux-là, mes jeunes amis ?

A ceux qui gardent la parole de sa patience, le Seigneur fait une promesse. Un temps solennel approche. Une épreuve terrible va venir sur la terre habitée tout entière. Le Seigneur ne nous en dit pas la nature, mais ce seront des calamités effrayantes qui fondront sur « ceux qui habitent sur la terre. » Qui faut-il entendre par là ? Ce sont ceux dont le cœur, les pensées, les habitudes, sont dans les choses d'ici-bas, qui sont bourgeois de la terre. Mais ceux qui gardent la parole de sa patience sont du ciel, d'où ils attendent le Seigneur. « Le Seigneur tarde, » pourraient-ils penser, et il semble à voir

l'agitation du monde, les bruits de guerre, de révolutions et d'anarchie, que de terribles événements vont avoir lieu. C'est vrai ; mais les saints ne seront plus sur la terre. Ils seront gardés hors de l'heure de l'épreuve ; ils seront avec le Seigneur. Quel bonheur de pouvoir s'appuyer sur cette précieuse promesse : « Je te garderai. »

Et les paroles suivantes nous font bien voir que c'est en venant prendre les saints près de Lui qu'il les préservera de toutes ces calamités à venir. Il dit : « Je viens bientôt ; » c'est ce que l'apôtre rappelait aussi aux Thessaloniens, convertis « pour attendre des cieux Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient. » (1 Thessaloniens IV, 10.) Et c'est « bientôt ; » chaque jour nous rapproche de cet heureux moment.

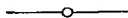
Mais à cela le Seigneur ajoute une exhortation : « Tiens ferme ce que tu as, » dit-il, « afin que personne ne prenne ta couronne. » Vous voyez qu'il y a un danger et que des ennemis sont là tout prêts à ravir aux fidèles ce qu'ils ont de précieux, ce qui fait leur ornement et leur gloire. « *Ce que tu as,* » qu'est-ce que c'est ? C'est tout ce que le Seigneur nous a donné : sa Parole, sa connaissance, son amour, la jouissance de ce qu'il est, l'assurance du salut, de notre relation d'enfants auprès du Père, l'espérance de sa venue, toutes les saintes vérités de la Parole. Voilà ce qu'il faut tenir ferme comme la chose la plus précieuse et que Satan voudrait bien nous enlever. Si vous aviez un objet de valeur qui viendrait de votre mère, combien vous y tiendriez, n'est-ce pas ? Si quelqu'un voulait vous le ravir, avec quelle énergie vous le retiendriez ! Supposez que quelqu'un voulût vous persuader qu'après tout, cela n'a pas tant de valeur et se moquât de ce que vous y attachez un si grand prix, avec quelle

indignation vous le renverriez ! Eh bien, ce que le Seigneur vous a donné vaut infiniment plus que tous les trésors de l'univers. Tenez-le donc ferme, en dépit de tous les efforts et les ruses du diable. « La couronne, » c'est ce que le vrai chrétien a déjà ; c'est Christ qui est sa gloire et sa couronne aux yeux de Dieu, et en quoi il peut se glorifier. Et cette couronne-là que le monde méprise ou méconnaît, elle brillera éternellement sur le front du racheté. Ici-bas, mes jeunes amis chrétiens, tenez donc ferme pour Christ, et ne permettez pas que personne vous ôte la gloire de le confesser et de le servir.

Après cela viennent comme toujours les promesses que le Seigneur fait aux vainqueurs ; à ceux qui ont tenu ferme ce qu'ils avaient. Et il faut bien vous souvenir que, quoique tous ceux qui croient soient sauvés, il y aura une rémunération, et qu'une récompense sera donnée à ceux qui auront été fidèles au milieu des difficultés. Celui donc qui vaincra sera établi comme une *colonne*, dans « *le temple de mon Dieu*, » dit Jésus. La colonne est un emblème de stabilité, de force, en même temps qu'un *ornement*. Ceux qui, sur la terre, ont eu peu de force, brilleront dans le ciel comme des monuments impérissables de la grâce, rien ne pourra plus les ébranler, ils orneront le sanctuaire céleste, le temple du Dieu du Seigneur Jésus-Christ, et ce sera pour l'éternité — « il ne sortira plus jamais dehors. »

En second lieu, le Seigneur dit : « J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, » en signe qu'il appartient au Dieu du Seigneur Jésus-Christ. C'est un sceau indélébile ; nul ne peut effacer ce que Jésus a écrit, et il est heureux de les amener à son Dieu. Le Seigneur ajoute : « Et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'après de mon Dieu. » Ils appartiennent à cette cité

décrite au chapitre XXI de l'Apocalypse, cité céleste et divine dans son origine ; ils en sont les parties constituantes, et non pas simplement les habitants, car la cité, c'est l'épouse, la femme de l'Agneau, l'Assemblée. Et enfin, le Seigneur dit : « Et mon nouveau nom, » son nom comme Rédempteur ressuscité et glorifié. Voilà, mes jeunes amis, ce qui attend le fidèle vainqueur : Être à jamais en la présence de Dieu, dans le temple où brille sa gloire, comme appartenant à Dieu, au ciel et à Christ, et associé à son précieux Sauveur dans cette position de félicité et de gloire ; ne vaut-il pas la peine de servir le Seigneur et de souffrir pour Lui pendant un peu de temps ici-bas, en attendant cet avenir si beau ?



**« Au jour où je craindrai, je me
confierai en Toi. »**

Dans un petit village de V..., une enfant de 13 ans environ se mourait de la poitrine.

Elle n'avait pas, comme plusieurs d'entre vous, entendu maintes et maintes fois l'évangile de la grâce de Dieu, et elle n'avait ni parents, ni amis chrétiens pour lui parler de Jésus et calmer ses derniers moments. Elle vivait avec une grand'mère dont le cœur était comme mort et endurci par de longues années passées dans le péché.

Une fois seulement, Dieu avait envoyé un message à cette enfant, au commencement de sa maladie. Une dame qui la savait peu bien, alla la voir, lui donna un petit livre et lui parla du Seigneur Jésus mort sur la croix. Elle lui fit chercher une vieille Bible couverte de poussière et reléguée sur une tablette, et fit une marque au crayon à ce passage : « Dieu a

tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.)

L'enfant était d'une nature silencieuse et réservée ; elle parla à peine pendant cette visite, de sorte que la dame ne sut pas si le message avait été reçu ou non. Mais elle avait jeté son pain à la surface des eaux pour le retrouver après plusieurs jours. Elle allait quitter le voisinage pour quelques semaines, mais elle promit à la petite fille de revenir la voir à son retour, se doutant peu que cela serait impossible.

La fatale maladie qui souvent traîne en longueur, fit tout d'un coup de rapides progrès et la petite malade attendit en vain le retour de la dame.

Une tante qui était presque aussi ignorante que la grand'mère, était auprès de l'enfant qui, étendue sur son lit de souffrance le dernier jour de sa vie, s'efforçait avec peine pour reprendre sa respiration.

— Tante, dit-elle, je vais mourir et j'ai peur. Oh ! si seulement la dame était revenue. Mais cherche-moi la Bible et lis-moi le verset qu'elle a marqué. Cela doit être vrai, elle me l'a dit, et m'a dit aussi que j'avais seulement à croire. Et pendant que la tante allait chercher la Bible, la petite se répéta lentement à elle-même : « Celui qui croit en Lui, ne périra pas, » et peu d'instant après elle expira.

Chers jeunes lecteurs, cette enfant n'avait pas eu tous les avantages que vous possédez, mais elle savait vers qui se tourner à l'heure du besoin : prenez garde de peur que vos consciences ne s'endurcissent en entendant souvent le message de l'amour de Dieu sans le croire, et que vous ne deveniez comme la pauvre vieille grand'mère dans l'oreille de laquelle les paroles de vie et de grâce de Dieu tombèrent sans trouver le moindre écho.



« Ne perdez pas de vue l'étoile »

Dans mon enfance, je fis, avec mes parents, un long séjour dans un des endroits les plus sauvages des côtes de la Norvège. Là, j'appris à connaître un brave vieux matelot, que nous autres, enfants, nous aimions beaucoup, à cause de toutes les aventures extraordinaires de sa vie de marin, qu'il prenait plaisir à nous raconter. Le vieillard avait une habitude singulière. Toutes les fois que, par un beau soir d'été, nous allions lui faire visite, nous le trou-

vions couché sur le dos devant sa cabane, les mains croisées sur sa poitrine, ses cheveux gris soulevés par le vent, et ses yeux invariablement dirigés vers l'étoile du soir.

— Klas, lui dis-je un soir que le ciel était couvert de nuages, que le vent soufflait avec force et brisait les vagues contre les rochers, aujourd'hui tu ne peux pas voir ta vieille amie, l'étoile du soir. Nous en sommes bien fâchés ; tu sembles l'aimer tellement.

— Oui, je l'aime ; mais vous êtes trop jeunes pour en comprendre la raison. C'est à une étoile et au Dieu qui l'a créée que je dois le salut de ma vie et de mon âme ! La soirée orageuse d'aujourd'hui me remet en mémoire d'une manière vivante ce qui s'est passé alors.

— Raconte-le-nous, Klas, lui demandâmes-nous. C'est certainement la plus belle des histoires que tu nous aies dites.

Il tira à lui un rouleau de cordes pour s'appuyer, alluma sa courte pipe et commença :

— Il y a environ quarante ans, enfants, le vent soufflait comme ce soir, la mer mugissait, et nous nous trouvions dans une fragile embarcation, sur une côte encore plus dangereuse que celle-ci. La violence des vagues nous poussait contre les récifs qui bordaient la côte ; déjà nous nous trouvions dans les brisants. Notre capitaine, marin expérimenté, avait pris sa place à la barre et cherchait à soutenir notre courage. Il était faible de corps et maladif, mais son âme dominait sa faiblesse physique et, à travers son porte-voix, il nous donnait ses ordres avec une décision et une énergie qui nous électrisaient.

— Klas, me cria-t-il, tandis que la tempête faisait fléchir et craquer nos faibles mâts, Klas, quand tu pourras, viens et reste auprès de moi ; mes forces s'en vont. Vois-tu l'étoile au-dessus de nous ?

— Oui, capitaine, je la vois.

— Quand mes forces m'auront abandonné, reste à la barre et gouverne droit sur l'étoile ; alors vous serez en sûreté. Mais si vous la perdez de vue, vous êtes perdus. — Et, Klas, n'oublie pas qu'il y a encore une autre étoile, que tu dois toujours avoir devant les yeux, si tu veux arriver sain et sauf au port.

Je savais ce qu'il voulait dire : il parlait du Seigneur Jésus. Il était le capitaine le plus consciencieux, le plus fidèle et le plus chrétien que j'aie connu, et ne laissait passer aucune occasion de nous rendre attentifs au salut de nos âmes. Il était aussi un des meilleurs marins prédicateurs que l'on pût entendre. J'ai entendu bien des pasteurs quand j'étais à terre, mais il n'y avait pas chez eux le ton avec lequel il s'adressait à nous. J'ai assisté à plusieurs enterrements sur terre ferme, et j'ai entendu les paroles solennelles : « La terre à la terre, — la poussière à la poussière ! » mais il n'y avait pas là l'expression avec laquelle il disait : « Nous livrons ce corps à l'abîme ! »

Dans cette nuit de tempête, j'ai perdu mon plus fidèle ami, continua le vieillard, en essayant une larme. Quand la force lui manqua et qu'il s'affaissa, il s'écria d'une voix qui dominait encore l'orage : « Ne perdez pas de vue l'étoile, garçons ! Ne perdez pas de vue l'étoile. » On le porta dans sa cabine où peu après il rendit le dernier soupir.

Lorsque j'appris la grande perte que nous avions faite, je priai mes camarades de m'attacher solidement à la barre, afin que je pusse demeurer ferme à mon poste et obéir jusqu'à la mort à l'ordre de mon capitaine.

La tempête sévissait toujours plus furieuse ; les larmes remplissaient mes yeux et les obscurcissaient ;

mais je réussis à garder toujours l'étoile en vue, tandis que le lieutenant donnait ses ordres à l'équipage. Vous ne pouvez vous figurer, enfants, quand la mort est près de nous, combien de pensées et de sentiments surgissent en un instant dans l'âme. Des choses que l'on croirait avoir oubliées depuis des années, se présentent tout à coup avec une clarté effrayante devant les yeux de l'esprit : paroles dès longtemps envolées, actions depuis longtemps tombées dans l'oubli. C'est ainsi, enfants, qu'il en sera au jour solennel du jugement, quand tous les secrets des cœurs seront découverts.

C'est ce que j'éprouvai dans cette nuit, où durant la tempête, j'étais au gouvernail et tenais mes yeux fixement arrêtés sur l'étoile. L'image de tout mon passé se présenta à moi. Je me revoyais, joyeux enfant, sur la prairie du village, j'entendais le doux chant de ma mère, travaillant devant la porte de la maison, et me trouvais dans la vieille église le dimanche. Je crus entendre de nouveau un cantique que ma mère m'avait appris, et au milieu de la tempête, je commençai à le chanter :

Sous la tempête et l'orage
S'enflent les flots écumants ;
Nul secours et nul rivage
Pour les mariniers tremblants !
Quelqu'un veille et dans la nuit,
Nous garde et toujours nous suit.
 O Christ, Sauveur !
Tu viens, nous n'aurons plus peur.

La nuit est toujours plus sombre,
Et nos regards éperdus
Cherchent en vain dans son ombre
Qui peut sauver les perdus.
Ah ! levons en haut les yeux,
Une étoile brille aux cieux :
 O Christ, Sauveur !
C'est Toi, nous n'avons plus peur.

Oui, enfants, Il vint aussi vers nous sur la mer. Après que nous eûmes gouverné encore durant deux heures dans un chenal étroit et dangereux, nous arrivâmes enfin en dehors des brisants, et notre vaisseau fut sauvé. Je me rendis dans la cabine du capitaine. Un drapeau couvrait son corps, mais son mâle visage, très peu altéré par la mort, était découvert. Je le couvris de mes larmes et m'agenouillai près de sa couche. Je suppliai instamment le Seigneur, afin qu'Il daignât me conduire à travers les dangers et les tempêtes de la vie, comme Il venait de me garder durant cette nuit. Il a exaucé ma prière. Depuis ce moment j'ai, sans doute, bronché et manqué plus d'une fois, mais je n'ai pas perdu de vue l'étoile.

Vous pouvez maintenant comprendre, enfants, pourquoi j'aime à regarder l'étoile. Voyez, elle paraît à travers les nuages ; ils semblent fuir devant elle, et elle brille radieuse et pure. Il en a été ainsi dans ma vie à l'égard de mon Seigneur et Sauveur. Quelquefois il me semblait l'avoir perdu ; mais Il a toujours été là. Mes fautes et mes manques de foi étaient les nuages qui me le cachaient, mais Lui est toujours resté le même dans sa bonté, sa puissance et sa grâce. A Lui soient louange et honneur à jamais !

Le vieillard, profondément ému, se tut, et nous, enfants, contemplâmes encore longtemps, avec des sentiments étranges, la brillante étoile du soir.

La vie est-elle sombre
 Quelquefois à mes yeux ?
 Tu dissipes toute ombre,
 O Sauveur glorieux !
 Au dessus du nuage
 Je puis voir ta splendeur,
 Ton regard m'encourage,
 Me comble de bonheur !



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DIEU CHOISIT DAVID

(1 Samuel XVI)

Samuel, venu dans la ville de Bethléhem pour oindre un autre roi, avait dit aux anciens de la ville d'aller se préparer pour assister au sacrifice qu'il voulait offrir à l'Éternel. Pour lui, il se rendit chez Isaï, afin d'accomplir la partie importante de sa mission, celle de choisir un roi parmi les fils de ce descendant des princes de Juda. Isaï était, vous vous le rappelez, le petit-fils de Booz et de Ruth, et au temps de Saül, c'était un homme très avancé en âge qui avait huit fils. Samuel, en allant chez lui, lui avait sans doute dit le but de sa visite, car Isaï fit appeler ses fils pour les présenter au prophète par ordre de naissance.

Quand Samuel vit l'aîné, il fut frappé de sa haute taille et de sa belle apparence, et dit : « Certainement, c'est celui que l'Éternel a choisi. » Il se souvenait, sans doute, de la beauté du premier roi dont il disait au peuple : « Il n'y en a point de tel, » et il aurait aimé le remplacer par quelqu'un de semblable. Mais qu'est-ce que la beauté extérieure seule ? Saül avait bien montré que tous les avantages qui frappent la vue des hommes ne suffisent pas.

L'Éternel qui avait dit à Samuel : « Je te ferai savoir ce que tu auras à faire, » ne lui laissa pas suivre la première impulsion de son cœur. Il lui dit : « Ne regarde pas son apparence, ni la hauteur de sa taille, car je l'ai rejeté ; car l'Éternel ne regarde pas à ce à quoi l'homme regarde, car l'homme re-

garde à l'apparence extérieure, et *l'Éternel regarde au cœur.* »

C'est une grande parole, celle-là, mes enfants, et vous ferez bien de la garder dans vos cœurs. Ce ne sont pas les avantages extérieurs, beauté, force, savoir, intelligence, richesses, qui comptent pour Dieu. Il peut nous donner toutes ces choses, et c'est à nous d'en bien user ; mais ce que Dieu recherche, ce qui Lui plaît, c'est un cœur obéissant, dévoué, dépendant de Lui, et qui l'aime. Si on a un tel cœur, on peut être pauvre, chétif, laid, contrefait, sans savoir et sans intelligence — l'Éternel prend plaisir en vous. Ah ! David avait ce cœur, lui qui disait : « J'aime l'Éternel ! Éternel ! je l'aimerai d'une affection cordiale. »

Les six fils suivants d'Isaï passèrent successivement devant Samuel, mais pour chacun le prophète dit : « L'Éternel n'a pas choisi celui-ci. » Alors il dit à Isaï : « Sont-ce là tous tes fils ? » « Non, » répondit le père ; « il reste encore le plus jeune, et voici, il pait le menu bétail. » Humble occupation, n'est-ce pas ? C'était ce dont on l'avait trouvé digne dans la famille. Il était un berger et le dernier de tous les fils, bien plus petit, sans doute, qu'Éliab, et c'était celui-là que Dieu choisissait. C'est ainsi, mes enfants, que nous voyons se réaliser toujours cette parole de l'apôtre : « Dieu a choisi les choses faibles du monde. » (1 Corinthiens I, 27.)

« Envoie, » dit Samuel à Isaï, « fais-le amener, car nous ne nous placerons point autour de la table qu'il ne soit venu ici. » Comme autrefois le serviteur d'Abraham, Samuel voulait avant tout accomplir sa mission. On fit donc chercher David. Combien le jeune berger dut être surpris à l'ouïe du message : « Ton père te demande et Samuel, le prophète, est avec lui ! » Il vint, et si l'Écriture nous dit que Saül

et Éliab étaient d'une belle stature, elle ne se tait pas non plus sur les avantages extérieurs de David. « Il avait le teint rosé, avec de beaux yeux, et était beau de visage, » nous est-il dit. Tel était le jeune homme de Juda, choisi de Dieu pour devenir le conducteur de son peuple. Mais il avait une autre beauté encore que celle qui frappe les yeux ; il avait celle qui plaît à Dieu, la beauté d'une âme qui craint, qui honore et qui sert Dieu. Celle-là, mes enfants, ne se flétrit point.

Le jeune berger était aussi un poète et un musicien habile à jouer de la harpe. Plus tard, il est nommé « le doux psalmiste d'Israël. » Nous pouvons nous représenter qu'en gardant ses troupeaux durant les veilles de la nuit, il élevait ses yeux vers le ciel étoilé, et qu'en le contemplant, rempli de l'Esprit Saint, il célébrait les merveilles de la création dans les cieus et sur la terre. Puis allant plus loin, il prophétisait touchant ce Fils de l'homme qui, un jour, s'assujettira toutes choses. (Psaume VIII.) Il voyait aussi le soleil se lever le matin, et il chantait sa splendeur ; mais aussitôt son âme se tournait vers une autre lumière, celle de l'âme, la parole de Dieu. (Psaume XIX.) C'est ainsi, dans les diverses circonstances de sa vie, plus tard si agitée, que David composa ses Psaumes.

En même temps, ce beau jeune homme, au teint rosé, était loin d'être dépourvu d'énergie. C'était un courageux berger, qui savait exposer sa vie pour ses brebis et qui accomplissait des exploits ignorés des autres. Et c'était un jeune homme dont l'intelligence était connue. Mais nous verrons ces choses plus loin dans sa vie.

Lorsqu'il entra devant le prophète, l'Éternel dit à celui-ci : « Lève-toi, oins-le ; car c'est celui-là. » Et il oignit le jeune David au milieu de ses frères. Que

pensèrent ceux-ci en voyant leur frère cadet choisi de préférence à eux-mêmes ? D'après quelques paroles rapportées plus loin, il semble qu'ils n'eussent pas des sentiments bienveillants envers lui. Mais vous vous rappelez que Joseph fut aussi haï de ses frères, et que Jésus, dont Joseph et David étaient les types, fut méconnu de ses frères. (Jean VII, 5.) C'est à quoi doivent s'attendre de la part du monde ceux qui sont de Dieu : « Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu. » (1 Jean III, 1.) Le monde ne connaît pas les enfants de Dieu, parce qu'il ne connaît pas Dieu.

C'est un doux nom que celui de David, mes enfants. Savez-vous ce qu'il signifie ? Il veut dire « bien-aimé, » et désigne bien l'homme selon le cœur de Dieu, n'est-ce pas ? Oh ! puissiez-vous tous être des Davids, mes chers jeunes amis : des « bien-aimés de Dieu ? »

Une fois oint pour roi sur Israël, l'Esprit de l'Éternel saisit David depuis ce jour-là et dans la suite, afin de le conduire et de lui donner d'agir en roi. Il faut nous rappeler, mes enfants, relativement à l'Esprit Saint, qu'il n'en était pas alors comme maintenant. L'Esprit de Dieu venait sur un homme revêtu d'une charge spéciale pour la lui faire remplir ; pour accomplir des actions de valeur ou pour prophétiser (voyez Juges VI, 34 ; XI, 29 ; XIV, 6, 19 ; XV, 14 ; 1 Samuel X, 10), mais il ne restait pas toujours sur cette personne. Tandis que, maintenant, l'Esprit Saint est donné à tous ceux qui croient au Seigneur Jésus, à tous les enfants de Dieu pour demeurer toujours en eux.

S'il plaît au Seigneur, nous continuerons une autre fois l'histoire de David. Mais quel changement pour ce jeune berger ! C'était la réalisation de cette parole que, bien des siècles après, la descendante de

David, Marie, la mère de Jésus, prononçait dans son cantique de louange : « Il a fait descendre les puissants de leurs trônes, et il a élevé les petits. » (Luc 1, 52.) Et l'Éternel le rappelle une fois à David, quand il fut monté sur son trône : « Je t'ai pris des parcs, d'auprès du menu bétail, pour que tu fusses prince sur mon peuple, sur Israël » (2 Samuel VII, 8), et David lui-même ne l'oublia jamais.

L'Église ou l'Assemblée.

(*Suite de son histoire sur la terre.*)

LES ÉPITRES DU SEIGNEUR AUX SEPT

ASSEMBLÉES D'ASIE (*suite*).

Nous voici arrivés, mes jeunes amis, à Laodicée, la dernière des sept assemblées auxquelles le Seigneur Jésus s'adresse. Elle représente le dernier état de l'église professante sur la terre, et c'est un friste état.

Le déclin avait commencé quand l'Église abandonna son premier amour. Le Seigneur permit les persécutions pour ramener à Lui le cœur de l'Église, mais ensuite elle s'allia au monde et laissa s'introduire dans son sein des enseignements pernicieux qui finalement la conduisirent au système d'idolâtrie et de corruption du papisme. Du milieu de cet état de choses, le Seigneur, dans sa grâce, suscita les réformateurs, et un grand et magnifique réveil eut lieu, qui, hélas ! fut suivi d'un état de mort. Alors Dieu, par ses serviteurs, fit rappeler des vérités

oubliées ou méconnues. Les principales furent celles relatives à l'Église comme corps de Christ, unie à son Chef, Christ dans le ciel ; l'habitation, c'est-à-dire la présence et l'action du Saint-Esprit dans les croyants individuellement et dans l'Église, et enfin l'attente de Christ venant chercher les siens avant le jugement du monde. Des âmes, en bien des lieux, réveillées par le cri de minuit : « Voici l'Époux vient, » s'attachèrent comme tout de nouveau à la Personne adorable du Seigneur et à sa parole. Mais à quoi tout va-t-il aboutir ? La parole de Dieu nous montre que tout ce qui est confié à l'homme, l'homme ne sait pas le conserver et le gâter. Il en est ainsi de l'Église ici-bas. Elle devait être le témoin fidèle du Seigneur, mais les épîtres du Seigneur et l'histoire de l'Église sur la terre montrent qu'elle a manqué à sa mission, et ce qui est dit à l'assemblée de Laodicée nous apprend que le Seigneur est obligé enfin de la « vomir de sa bouche, » c'est-à-dire de la rejeter entièrement.

L'assemblée des Laodicéens est mentionnée à la fin de l'épître aux Colossiens (chap. IV, 13-16.) Nous voyons là que ces derniers devaient faire passer à Laodicée la lettre qu'ils avaient reçue de Paul, et que les Laodicéens, à leur tour, devaient envoyer à Colosses une lettre qui, probablement, n'est autre que l'épître aux Éphésiens. Nous apprenons ainsi que les chrétiens de Laodicée avaient été bien instruits dans la vérité par ces deux belles épîtres, où la gloire de la Personne de Christ est si admirablement décrite et où tout ce qui peut Lui attacher le cœur nous est présenté. Mais il faut toujours nous rappeler, mes jeunes amis, que la connaissance même des vérités les plus précieuses et les plus élevées, si elle est seule, conduit à l'orgueil. (1 Corinthiens VIII, 2, 3 ; XIII, 2.) La vraie connaissance

est celle qui réside dans le cœur et qui l'attache à Dieu et à Jésus. C'est ce qui manquait à Laodicée qui se croyait riche et se vantait de s'être enrichie, et n'avait qu'indifférence pour Jésus. Hélas ! on ne voit que trop la même chose de nos jours. On est plus satisfait de ce que l'on a et de ce que l'on fait que du Seigneur.

Voyons d'abord comment le Seigneur se présente à l'assemblée de Laodicée : « Et à l'ange de l'assemblée qui est à Laodicée, écris : Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu. » L'*Amen* veut dire que toutes les promesses de Dieu sont accomplies et s'accompliront en Lui et par Lui (2 Corinthiens I, 20), malgré la chute et la ruine de l'Église. Le *témoin fidèle et véritable*, non seulement Il l'a été sur la terre, mais Il l'est et le demeure toujours. Il se montrera fidèle et véritable pour glorifier Dieu quand l'homme, dans l'Église, manque à l'être et se glorifie lui-même. Et enfin, le Seigneur est « *le commencement de la création de Dieu.* » C'est par Lui que Dieu a fait toutes choses ; Il est l'origine et la source de tout ce qui existe. (Colossiens I, 16, 17 ; Hébreux I, 2 ; Jean I, 3.) Mais, mes jeunes amis, dans ce verset, la création de Dieu n'est pas la première création, celle dont les œuvres visibles nous entourent, et dont il est parlé dans le premier chapitre de la Genèse. Cette création-là a été gâtée et ruinée par le péché de l'homme, et sa fin est le feu. (2 Pierre III, 7, 10, 12.) Mais il y a une autre création ; une création qui ne peut pas être souillée par le péché, et où Satan ni la mort n'ont d'accès. C'est d'elle que Dieu parle, quand il dit : « Voici, je fais toutes choses nouvelles. » (Apocalypse XXI, 5.) Elle a commencé avec Christ, et a été manifestée dans sa résurrection d'entre les morts, faisant connaître une vie en

dehors du péché et de la puissance de la mort et de Satan. Nous y avons part quand nous croyons au Seigneur, car « si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles. » (2 Corinthiens V, 17.) Et cette nouvelle création aura sa pleine réalisation et brillera de toute sa glorieuse splendeur, quand le ciel et la terre d'à présent auront disparu, et qu'il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle. (Apocalypse XXI, 1.) L'Église aurait dû montrer au monde le caractère de cette nouvelle création, céleste, divine, en dehors du péché. Elle ne l'a pas fait ; elle est retournée au monde et aux choses de la première création dont elle se glorifie. Alors le Seigneur se présente et dit : « Parce que l'Église a manqué, la nouvelle création n'en subsiste pas moins. Elle est en Moi qui en suis la source et l'origine. » Combien cela est beau, et consolant, et précieux, mes jeunes amis, de voir et d'avoir tout en Jésus dans une réalité, une vérité, une beauté et une fraîcheur inaltérables, tandis que du côté de l'homme tout manque. Ah ! attachons-nous à Lui de tout notre cœur.

Examinons maintenant ce que dit le Seigneur à l'assemblée de Laodicée. Il commence comme toujours par cette déclaration solennelle : « Je connais tes œuvres, » c'est-à-dire non seulement la manière de vivre, ce qui paraît au dehors, mais l'état intérieur. Et voici ce que le Seigneur voit : « Tu n'es ni froid, ni bouillant. Je voudrais que tu fusses ou froid ou bouillant ! Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche. » Être *froid* pour Christ est l'état de l'homme naturel, incrédule, dont le cœur de glace ou de marbre n'a pas été touché par la grâce et l'amour du Seigneur. Être *bouillant* est l'état d'un cœur qui,

par l'Esprit Saint, connaît et goûte l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance et qui, par conséquent, est plein de ferveur, n'estime rien en dehors de Christ et Lui est tout dévoué. (Voyez Philippiens III, 7-12.) Laodicée était *tiède*. Bien qu'il y eût des connaissances religieuses dont on était satisfait, la Personne de Christ n'occupait pas le cœur et les pensées ; elle laissait l'âme indifférente. Or nous voyons que le Seigneur préfère à cette tiédeur, au manque d'amour pour Lui, même la froideur de l'incrédulité. En effet, l'incrédule ne connaît pas Christ, et son cœur peut être saisi par la grâce ; l'amour de Dieu peut fondre le glaçon de son cœur. Il y a une indifférence à l'égard de Christ qui provient de l'incrédulité. On ne le connaît pas, et l'on ne se soucie pas de Lui. Mais prétendre avoir la foi et la connaissance et professer être religieux, et être indifférent à l'égard du Seigneur, sans dévouement pour Lui, est une chose qui Lui est odieuse : c'est de l'hypocrisie. Il ne reste que ce jugement terrible : « être vomi, » rejeté comme une chose nauséabonde. Il ne s'agit pas d'un vrai chrétien, mais de l'Église en général, quand elle est tombée dans cet état de tiédeur. Toutefois nous devons demander au Seigneur qu'il nous garde individuellement de toute tiédeur à son égard.

Quelle était la cause de cet état ? C'était la satisfaction de soi-même. Quand on est satisfait de ce que l'on est et de ce que l'on a par soi-même, Christ devient indifférent. Il est mis dehors. Le Seigneur continue : « Parce que tu dis : Je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien. » Les richesses dont se vante Laodicée ne sont pas les richesses temporelles seulement, ni essentiellement ; on le voit par le conseil que lui donne le Seigneur. Mais c'est une position dans le monde, la science, des connaissances religieuses, les lumières de l'in-

telligence ; Laodicée se vante d'avoir tout cela et ainsi d'être riche, bien plus, de s'être acquis toutes ces choses par son travail. Dès lors, elle n'a besoin de rien, et Christ est laissé de côté. Ce sont les tristes traits du dernier état de l'Église, et on ne les voit déjà que trop apparaître.

Mais quelle illusion ! Le Seigneur déchire ce voile trompeur d'orgueil et de propre satisfaction et met à nu le réel état de l'Église : « Tu ne connais pas que toi tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. » Voilà toutes les hautes prétentions anéanties, et ceux qui se vantaient de leurs richesses, vus du Seigneur comme des misérables manquant de tout. C'est que rien de ce que l'on a acquis par soi-même et par des ressources humaines, ne peut enrichir, couvrir et éclairer l'âme devant Dieu. Aussi le Seigneur, dans sa grâce, montre-t-il le seul et unique remède à cet état déplorable. C'est en Lui qu'il se trouve. « Je te conseille, » dit-il, « d'acheter de MOI de l'or passé au feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs, afin que la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre les yeux, afin que tu voies. » L'or passé au feu, et ainsi éprouvé, parfaitement pur, est la justice de Dieu en Christ qui met de côté notre propre justice ; les vêtements blancs sont la justice pratique, la sainteté dans la marche, et cela découle aussi de Christ seul ; et enfin le collyre qui fait voir, c'est le Saint-Esprit qui seul donne la vraie intelligence des choses de Dieu. C'est de Christ qu'on acquiert ces choses, en Lui qu'on les possède et qu'on en jouit, et voilà ce qui le rend si précieux pour le cœur. La tiédeur alors disparaît. On les achète, à quel prix ? Au prix du renoncement à toutes les fausses richesses dont on se vantait.

L'Église est ainsi rappelée au sentiment de sa

responsabilité. Le Seigneur ajoute pour le lui faire sentir et lui montrer son amour : « Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime ; aie donc du zèle et te repens. » Les paroles sévères qu'il a adressées à l'Église sont une preuve qu'il l'aime et voudrait l'arracher à la voie fatale qui aboutira pour elle à être vomie de la bouche du Seigneur. La repentance lui est ouverte. Quelle tendresse et quelle patience dans le cœur de Jésus !

Et nous le voyons bien dans ce qui suit. L'indifférence et la tiédeur ne Lui ont pas laissé de place dedans : Il est dehors. Que fera-t-il ? S'en ira-t-il ? Non ; il aura encore patience. Peut-être que, dans cette Église qui va être vomie de sa bouche, il y a quelque cœur qui répondra encore à sa voix : « Voici, » dit-il, « je me tiens à la porte, et je frappe. » Quelle place pour le Sauveur ! Être à la porte et solliciter l'entrée, non pas chez un pécheur incrédule, sans connaissance, mais à la porte de cette assemblée autrefois si zélée pour Lui, et maintenant satisfaite d'elle-même et par là l'ayant exclu ! Oui, comme autrefois il s'est abaissé pour servir, maintenant il s'abaisse pour frapper à la porte dans l'espoir qu'au moins une âme entendra et le recevra. Qu'elle est heureuse celle dont la voix de Jésus atteint les oreilles. « Si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Il jouit ainsi de la communion avec Jésus, de l'intimité et de la joie de son amour. Puissiez-vous connaître cette joie, ce bonheur, mes jeunes amis. Écoutez cette voix pénétrante de votre Sauveur ; ce qu'il désire, c'est d'entrer pour être avec vous et vous tout près de Lui.

Le vainqueur régnera avec Christ. On est associé de cœur avec Lui ici-bas, on sera là-haut avec Lui dans la gloire.

Nous avons terminé ce que la Parole nous dit prophétiquement touchant l'Église ou l'Assemblée. Depuis ce moment, il n'en est plus question dans l'Apocalypse, comme vue sur la terre. Mais à la fin du livre, l'Église, composée de tous les vrais croyants, de tous ceux qui ont vaincu, depuis le jour de la Pentecôte jusqu'à la venue de Christ, est vue dans la gloire céleste, quand les noces de l'Agneau avec elle, son épouse, sont célébrées aux chants de triomphe et d'allégresse du ciel. (Apocalypse XIX, 6-9.)

Hommage à Toi, Chef de l'Église !
 L'Épouse, objet de ta faveur,
 A tes côtés bientôt assise,
 Sans fin bénira son Seigneur.
 O saints transports ! joie ineffable !
 Nous jouirons de ta beauté,
 Et de l'amour inexprimable
 Qui remplira l'éternité.



Les trois vrais oreillers de sécurité.

Le Seigneur aime à tirer sa louange de la bouche des petits, des faibles, des ignorants ; car Dieu choisit « les choses faibles du monde pour confondre les fortes. »

Nous en avons un exemple dans le petit récit qui suit. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui maintenant est auprès du Seigneur, avait beaucoup souffert pendant une maladie de langueur qui dura plus d'une année. Quelque temps avant sa mort, il reçut la visite d'une amie qui aimait le Seigneur Jésus.

Elle lui lut les versets 11 à 15 du vingtième chapitre de l'Apocalypse. Merveilleux chapitre que celui qui nous parle du temps où Satan sera lié pendant mille ans dans l'abîme, et où son activité malfaisante sera arrêtée, puis de ce peu de temps qui suivra et durant lequel il sera délié pour être ensuite jeté dans l'étang de feu, où il sera tourmenté jour et nuit, aux siècles des siècles. Au lieu de tourmenter ceux qui n'auront pas voulu être sauvés, il sera tourmenté lui-même. Il est important de remarquer que jusqu'alors il n'avait pas été dans l'enfer ; une fois qu'il y est jeté, c'est pour n'en plus sortir. Ce chapitre parle aussi des deux résurrections, l'une ayant lieu au moins mille ans avant la seconde. Nous y voyons aussi le grand trône blanc devant lequel comparaissent les morts qui n'ont pas fait le bien, mais le mal (Jean V, 29), et qui ressuscitent quand le temps a fini son cours. La terre a disparu avec le ciel qui la couvre, et les morts sont devant le trône. Des livres sont ouverts, les morts sont jugés d'après ce qui y est écrit, selon leurs œuvres, et tous ceux qui ne sont pas trouvés écrits dans le livre de vie sont jetés dans l'étang de feu qui est la seconde mort.

Tout cela est simple et clair ; mais souvent les sages de ce monde y trouvent des difficultés. Deux résurrections, deux morts, cela dépasse leur entendement. Quand l'amie du jeune malade eut lu les cinq derniers versets de ce chapitre, elle lui demanda : « Eh bien, Robert, vous trouverez-vous devant le grand trône blanc ? »

— Non, répondit l'enfant.

— Pourquoi ? demanda-elle encore.

— Parce que j'ai déjà subi le jugement à la croix.

Réponse simple, mais bien touchante, n'est-ce pas ? Enseigné de Dieu, Robert avait compris cette

parole : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement. » (Jean V, 24.)

Après le délogement de Robert, parmi ses trésors de jeune garçon, on trouva écrite de sa main, la note suivante : « Mes trois oreillers sont : 1^o L'amour infini, 2^o la sagesse infinie, 3^o la puissance infinie. »

Quel repos pour la foi que la puissance, la sagesse et l'amour infinis de Dieu ! Mon cher jeune lecteur, t'es-tu laissé enseigner de Dieu, comme Robert ? Sais-tu qu'il n'y a plus pour toi de condamnation, plus de jugement, parce qu'à la croix, Christ a été jugé et a subi la condamnation pour toi ? Ton âme se repose-t-elle sur la puissance infinie de Dieu — c'est Christ ; sur la sagesse infinie de Dieu — c'est Christ, et sur son amour infini manifesté en Christ ?



« Parle, Seigneur. »

Parle, parle à mon âme,
Car ta voix m'a charmé ;
C'est Toi que je réclame,
Sauveur qui m'as aimé !
Parle, rien dans ce monde
Ne me suffirait plus ;
Je veux ta paix profonde,
Je te veux, ô Jésus !

Parle dans ta tendresse :
Ce monde me fait froid ;
Mon cœur souvent s'y blesse
Et se sent à l'étroit.

Mais j'ai ton cœur qui m'aime
Sans jamais se lasser,
Et qui reste le même
Quand tout vient à passer.

Parle, quand tout est sombre,
Quand chancelle ma foi,
Quand l'ennemi, dans l'ombre,
Me cause de l'effroi.
Que ta voix me répète :
« C'est moi, point de frayeur,
Car ma grâce parfaite
Peut suffire à ton cœur. »

Toi, dont l'amour me soigne,
O vigilant Berger !
Parle, si je m'éloigne
Du céleste sentier.
Dans ta bonté fidèle
Oh ! penche-Toi vers moi,
Que ta voix me rappelle
Aussitôt près de Toi.

Parle, parle à mon âme,
Car ta voix m'a charmé ;
C'est Toi que je réclame,
Sauveur qui m'as aimé !
Parle, rien dans ce monde
Ne me suffira plus,
Sinon ta paix profonde,
Et Toi-même, ô Jésus !





Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID COMMENCE A DÉLIVRER ISRAËL

(1 Samuel XVII.)

David était maintenant oint roi sur Israël, et l'Esprit de l'Éternel était venu sur lui ; mais il devait encore attendre avant que sa royauté fût publiquement reconnue. Et le pauvre Saul, que devenait-il ? Ce qu'il devenait est triste à dire, mes jeunes amis : « L'Esprit de l'Éternel se retira d'avec Saül, et un mauvais esprit envoyé par l'Éternel le troublait. » Voilà la conséquence de sa rébellion aux ordres de Dieu et de son manque de repentance. Il n'avait plus l'Esprit de l'Éternel pour être sa lumière et sa force, et, au lieu de cela, c'était un mauvais esprit qui venait le tourmenter. Il était malheureux. Il ne peut jamais en être autrement, mes jeunes amis. Ou bien Dieu est avec nous, et alors nous sommes

heureux, ou bien le péché nous tient éloignés de Lui et nous sommes misérables.

Saül ne connaissait pas encore le jeune David ; nous allons voir comment ils se rencontrèrent.

Les serviteurs de Saül étaient affligés de voir leur maître ainsi tourmenté et misérable. Ils comprenaient bien que cela venait de Dieu ; et, en effet, tout ce qui arrive à l'homme vient de Lui, soit en bénédiction, en avertissement ou en châtiment, et nous ne devrions jamais l'oublier. Et ils cherchaient comment soulager Saül dans ces tristes moments de mélancolie, où de sombres pensées remplissaient son cœur. Ils pensèrent que les sons harmonieux de la harpe pourraient le calmer, et lui dirent : « Tes serviteurs chercheront un homme qui sache jouer de la harpe, et quand le mauvais esprit envoyé de Dieu sera sur toi, il jouera et tu l'en trouveras bien. » Saül répondit : « Trouvez-moi un homme qui sache bien jouer et amenez-le-moi. »

Vous vous rappelez que je vous ai dit que David était un habile joueur de harpe. Un des serviteurs de Saül le connaissait et dit : « J'ai vu un fils d'Isaï, le Bethléhémite, qui sait jouer ; un homme fort et vaillant, et un homme de guerre, et qui parle avec intelligence, et un bel homme, et l'Éternel est avec lui. » Quel magnifique éloge, n'est-ce pas ? Mais surtout cette dernière parole qui vient couronner le tout : « L'Éternel est avec lui ! » Cela frappait ceux qui connaissaient David, non moins que sa vaillance, son intelligence et sa beauté. Pourquoi l'Éternel était-il avec David ? C'est que David l'aimait et le servait. Ne désirez-vous pas, mes enfants, que l'on voie, non que vous êtes beau et bien doué, mais que Dieu est avec vous ?

Saül fit donc demander à Isaï de lui envoyer son fils, et David vint auprès du roi, en lui apportant un présent de la part de son père. N'est-ce pas une

réunion frappante que celle du pauvre roi Saül, tourmenté par un mauvais esprit, et de l'heureux berger David avec qui l'Éternel était? Dieu conduisait tout cela. Saül d'abord aima beaucoup David. Lorsque son esprit était troublé et agité, David prenait sa harpe et en jouait, et Saül, peu à peu, était soulagé, et le mauvais esprit le quittait. Voilà comment David et Saül se trouvèrent pour la première fois en présence l'un de l'autre, et comment le premier fut employé à faire du bien au second. David resta toujours fidèle et attaché au roi. David cependant ne demeurait pas toujours auprès de Saül. Il continuait à remplir ses humbles occupations de berger, et allait et revenait d'auprès de Saül pour paître les brebis de son père. Son élévation n'avait pas enorgueilli son cœur; il ne méprisait pas sa condition première, et restait soumis à son père. Il vous donne, mes enfants, un bel exemple à suivre.

Mais nous arrivons maintenant à un événement important destiné à montrer quel était le vrai roi d'Israël. Les ennemis constants des Israélites, les Philistins, rassemblèrent de nouveau leurs armées pour faire la guerre à Israël. Ils voulaient prendre leur revanche et espéraient bien réussir. Saül, de son côté, rassembla aussi les hommes d'Israël et, sans se demander si Dieu était avec lui, il marcha à la rencontre des ennemis. Il pensait, sans doute, que les ayant vaincus une fois, il remporterait encore la victoire. Il ignorait l'obstacle qui allait l'arrêter, et qu'un autre que lui vaincrait les Philistins. Les deux armées étaient campées chacune sur les pentes d'une montagne, et entre elles s'étendait la vallée d'Éla, au fond de laquelle coulait un torrent.

Mais d'où vient que les Israélites, ayant à leur tête leur roi autrefois si vaillant, et Jonathan, le jeune héros, se tiennent à leur place au lieu de

marcher contre l'ennemi ? Pourquoi ont-ils l'air abattus et effrayés ? Ah ! mes enfants, quand Dieu n'est pas avec nous, nous sommes sans force devant l'ennemi. C'est ce qui arrivait aux Israélites, et cette fois l'ennemi venait avec une puissance qu'ils n'avaient pas connue jusqu'alors.

Les Philistins restaient aussi à leur poste ; mais de leur camp était sorti celui qui glaçait de terreur le cœur des pauvres Israélites. C'était un géant nommé Goliath, c'est-à-dire le grand ou l'illustre. C'était sur sa taille, sa force et sa renommée, que se confiaient les Philistins. Et on peut comprendre la frayeur des Israélites devant un tel ennemi, et l'assurance des Philistins avec un semblable champion. Goliath avait six coudées et un empan de hauteur, c'est-à-dire environ trois mètres et un tiers, presque le double de la taille d'un homme ordinaire. Et il était aussi fort que grand, comme nous le voyons par le poids de son armure. La cote de mailles d'airain dont il était couvert pesait plus de cinquante-huit kilogrammes, et le fer de sa lance, dont le bois était épais comme l'ensouple des tisserands, avait un poids de sept kilogrammes. Outre cela, un casque d'airain défendait sa tête et des jambières d'airain lui couvraient les jambes. Comme armes offensives, il avait sa lance, un javelot et une épée proportionnés à sa taille. La vue d'un tel colosse, armé d'une manière si complète, pouvait bien effrayer les pauvres Israélites. Comme les espions d'autrefois, ils devaient se dire : « Nous ne paraissions à côté de lui que comme des sauterelles. »

Et le géant avait bien la même idée de sa propre force et de la faiblesse de ses adversaires. Plein de son importance et de l'orgueil que lui inspirait sa taille et sa vigueur, pensant bien que personne n'oserait se mesurer avec lui, il s'avancait entre les

deux armées et portait un défi aux troupes d'Israël : « Choisissez-vous un homme, » disait-il, « et qu'il descende contre moi. S'il est capable de combattre avec moi et qu'il me tue, nous serons vos serviteurs; et si moi j'ai l'avantage sur lui et que je le tue, c'est vous qui serez nos serviteurs. » Mais tous ceux d'Israël tremblaient, pas un n'osait s'avancer, de sorte que le fier Philistin disait : « Moi, j'ai outragé aujourd'hui les troupes rangées d'Israël. » Et en outrageant le peuple de Dieu, il outrageait Dieu lui-même. Et c'était là une triste conséquence du péché de Saül.

Mais, direz-vous, Saül, le roi d'Israël, homme de guerre, qui dépassait de toute la tête tous les autres hommes de son peuple, ne pouvait-il pas, ne devait-il pas combattre et exposer sa vie pour son peuple ? Sans doute, mes enfants, c'était sa place et son devoir, mais Dieu n'était pas avec lui, l'Esprit de l'Éternel s'était retiré de lui, et dès lors que pouvait-il faire ? Rien que trembler comme les autres.

Et ici, mes enfants, je voudrais que nous tirions de ces faits une grande leçon. Que représente Goliath ? Le grand ennemi, Satan, qui tient l'homme sous sa puissance, à cause du péché. Qui peut lutter contre Satan et le vaincre ? Personne ; il est trop fort pour l'homme livré à ses propres ressources, trop fort pour l'homme pécheur. Prenez l'homme le plus intelligent, le plus sage, le plus pieux, le plus religieux, il sera toujours vaincu par Satan, s'il lutte avec ses propres forces. Voyez le démoniaque dont l'histoire nous est racontée dans l'évangile. On essayait de le lier avec des chaînes et de lui mettre des fers aux pieds ; mais il brisait tout. Et comme Goliath était armé de sa redoutable épée avec laquelle il donnait la mort, ainsi Satan a aussi le pouvoir de la mort. C'est son domaine où il règne par le péché. Vous ne pouvez tuer Satan, ni briser son

pouvoir, mais lui a le pouvoir de vous tuer. Il vous tient déjà. Il faut pour être délivré que Dieu intervienne, et c'est ce qu'il a fait, comme nous le verrons.

Pendant quarante jours, matin et soir, le géant se présenta, renouvelant son défi. Les quarante jours, mes enfants, désignent le temps d'une épreuve complète (1). Après ces quarante jours, l'impuissance de Saül et d'Israël contre les ennemis, était complètement démontrée. Mais où les hommes avaient montré leur faiblesse, Dieu allait montrer sa puissance. Avant de voir de quelle manière, je voudrais encore répondre à une question qui pourrait monter dans votre esprit. Où était Jonathan, le jeune et vaillant guerrier, qui autrefois seul, plein de foi et de confiance en l'Éternel, avait frappé les avant-postes des Philistins et jeté l'effroi dans leur armée ? Avait-il peur comme les autres ?

Jonathan était là, mes jeunes amis, la suite le montre, et je ne crois pas qu'il eût peur. L'Écriture ne nous dit rien de lui, mais je pense qu'il aurait été heureux de délivrer Israël au péril de sa vie, d'après ce que nous savons de lui ; mais Dieu ne lui avait pas dit de le faire. Or l'homme de foi est aussi l'homme obéissant. Dieu réservait la gloire de la délivrance de son peuple à « l'homme selon son cœur. » Saül était rejeté, et le véritable roi n'était pas le fils de Saül, ainsi Jonathan ne pouvait être mis en avant dans cette occasion. Mais nous verrons quand la délivrance a eu lieu, avec quelle ardeur Jonathan s'attache à David, le vrai roi, qui met sa vie pour ses brebis. Nous en reparlerons une autre fois, si Dieu le permet.

(1) Les quarante jours durant lesquels Moïse fut sur le Sinaï ; les quarante ans dans le désert ; les quarante jours de la tentation du Seigneur.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LA FIN DU PREMIER SIÈCLE

Nous avons terminé, mes chers jeunes amis, ce que l'Esprit de Dieu nous présente prophétiquement, dans l'Apocalypse, relativement à l'Église du Seigneur sur la terre. Son histoire, en dehors de cela, doit être tirée de documents humains sujets à l'erreur. Il faudrait beaucoup de volumes pour raconter tout ce qui concerne ce qui porte le nom d'Église chrétienne. Et ce récit renfermerait bien des choses tristes et douloureuses, car l'Église s'est complètement détournée des pensées de Christ, et ce déclin a commencé dès les jours apostoliques. Elle est devenue ce champ où l'ivraie croit en abondance ; le grand arbre qui abrite sous ses branches toutes sortes d'oiseaux ; la pâte imprégnée de levain. (Matthieu XIII.)

Mais au milieu de tout le mal qui a envahi l'Église, Dieu n'a pas cessé d'avoir ses fidèles témoins. Je voudrais maintenant, en reprenant avec vous l'histoire de l'Assemblée dans ses différentes périodes, vous présenter quelques-uns de ceux qui ont tenu ferme pour leur Seigneur.

Les premiers furent ceux que l'on nomme plus spécialement *martyrs* ou *témoins* par excellence. Ils scellèrent de leur sang leur foi au Seigneur, et appartiennent à la période figurée par l'assemblée de Smyrne. Je vous parlerai de quelques-uns d'entre eux. L'exemple de leur foi, de leur constance dans les tourments, est bien propre à encourager. C'est en même temps un témoignage puissant rendu à la vérité. Pour eux, Christ était une Personne vivante qui avait souffert pour leur salut, et ils donnaient leur vie pour Lui. Ils n'avaient peut-être pas toute

la connaissance des vérités de l'Écriture que nous pouvons avoir, mais ils connaissaient assez de l'amour de Christ pour n'être ébranlés ni par promesses, ni par menaces, ni par tortures. Pussions-nous, mes jeunes amis, dans nos temps moins difficiles en un sens, avoir un peu de cet amour qui nous fera nous séparer du monde et vivre plus entièrement pour Celui qui nous a aimés.

On a dit : « Croire et souffrir, et non pas écrire, était ce qui caractérisait les premiers chrétiens. » Nous n'avons donc que peu de récits datant de ces temps pour nous dire ce qu'ils endurent. Je vous ai parlé de la persécution qui eut lieu sous Néron, mais c'est un historien païen qui la rapporte. On peut d'ailleurs aisément se rendre compte de ce qui appelait sur eux l'attention publique et la haine du monde. Les petits groupes de disciples de Christ dispersés çà et là dans l'empire romain, s'y trouvaient littéralement « comme des brebis au milieu des loups. » Leur croyance n'était celle d'aucune nation ; leur culte n'était pas compté parmi ceux que Rome tolérerait, de sorte que leur sécurité était le silence et l'obscurité. Mais la foi dans le cœur est un principe vivant et actif qui ne peut rester ignoré. La religion chrétienne devint agressive à cause de la puissance de vie qui était en elle, et qui la faisait tellement différer des religions mortes du paganisme. Elle devint bientôt importune par le fait même qu'elle se tenait à part des diverses formes de culte qui toutes se distinguaient par une pompe extérieure.

Les règnes de Vespasien et de Titus — celui qui prit et renversa Jérusalem — semblent avoir été un temps de repos pour l'Église. Il en fut autrement sous leur successeur Domitien, prince lâche, soupçonneux et cruel. Elle eut à subir une violente persécution qui dura une année. Un bruit était venu

aux oreilles de Domitien qu'un personnage de la race de David devait paraître, auquel appartiendrait l'empire du monde. Confondant les chrétiens avec les Juifs, l'empereur se mit à persécuter cruellement les premiers. Il n'épargna pas même les Romains des plus nobles familles, dès qu'ils lui étaient signalés comme chrétiens, les faisant mettre à mort ou les envoyant en exil, après avoir confisqué leurs biens. Il bannit plusieurs membres de sa propre famille, et fit même mourir son cousin Flavius Clément, dont la femme, Flavia Domitilla, propre nièce de l'empereur, fut envoyée en exil. Leur crime était d'avoir embrassé l'évangile. Nous voyons cependant par là, mes jeunes amis, qu'en dépit de tous les efforts de la puissance impériale, malgré le fer et le feu, le christianisme ne s'était pas seulement répandu dans les classes inférieures de la société, mais se trouvait jusque sur les marches du trône.

C'est à cette époque que l'apôtre Jean, le seul survivant des douze, fut exilé dans l'île sauvage de Patmos, où le Seigneur fit passer devant son âme les visions de gloire et de jugement qu'il écrivit dans l'Apocalypse.

La persécution sous Domitien fut des plus cruelles, mais ne dura pas longtemps. Avant de périr assassiné, il avait permis à ceux qui avaient été exilés à cause de leur foi, de rentrer dans leurs foyers. Ce qui augmentait toujours le danger pour les chrétiens, dans ces premiers temps, c'est, comme je vous l'ai dit, qu'on les confondait avec les Juifs toujours prêts à se soulever. Voici, à ce sujet, ce qui nous est raconté. Domitien, dont l'esprit soupçonneux était toujours en éveil, avait entendu dire qu'en Judée vivaient encore des descendants de David, parents du Christ. Craignant qu'ils ne revendiquassent un jour la royauté, il donna l'ordre de les saisir

et de les amener à Rome. C'étaient deux petits-fils de Jude, le frère du Seigneur. Ils furent conduits devant l'empereur qui les interrogea. Ils ne firent aucune difficulté pour reconnaître qu'ils étaient descendants de David et parents de Christ. Domitien leur demanda alors quels étaient leurs possessions et leurs biens. Ils répondirent qu'ils n'avaient que quelques arpents de terre qu'ils cultivaient et dont le produit leur servait à payer les impôts et à se nourrir. Là-dessus, l'empereur ordonna qu'on examinât leurs mains qui, en effet, étaient rudes et calleuses, comme celles de gens qui travaillent la terre. Interrogés touchant le règne de Christ, quand et où Il devait apparaître, ils répondirent que ce règne n'était pas de ce monde, mais qu'il était céleste et spirituel, et ne serait établi qu'à la fin du monde. Voyant que c'étaient des gens pauvres et inoffensifs, complètement rassuré d'ailleurs par leurs réponses, Domitien les laissa aller, et, pendant un temps, cessa de persécuter les chrétiens. C'est à la fin de son règne que la persécution redoubla de fureur.

Nerva succéda à Domitien. Durant les deux années de son règne, les chrétiens furent en paix. Il rappela les bannis, leur rendit leurs biens, et même ordonna que les esclaves qui avaient trahi leurs maîtres chrétiens, fussent mis à mort. Mais le christianisme restait toujours une religion non reconnue par l'état. Les chrétiens pouvaient parfois jouir d'un temps de répit, mais les lois ne les protégeaient pas ; il n'y avait pour eux aucun recours s'il plaisait à quelque gouverneur de les poursuivre, ou si, pour une cause ou une autre, la populace se soulevait contre eux. Au court règne de Nerva, succéda, l'an 98, celui de Trajan qui dura dix-neuf ans, et dont nous reparlerons. C'est vers le commencement de ce règne que mourut l'apôtre Jean.

Avant d'aller plus loin, j'aimerais à vous dire un mot de deux des très rares écrits chrétiens de cette époque. L'un est la lettre que Clément écrivit aux Corinthiens. Plusieurs pensent que ce Clément est celui dont Paul parle comme étant un de ses « compagnons d'œuvre dont les noms sont dans le livre de vie. » (Philippiens IV, 3.)

Sa lettre aux Corinthiens était motivée par des dissensions survenues dans cette assemblée. Il rappelle l'état des choses qui y existait plusieurs années auparavant, quand Paul leur écrivait ses deux épîtres, et constate avec douleur que leur condition était pire que lorsque l'apôtre s'adressait à eux. Il les exhorte donc et les supplie de se repentir et de revenir à la paix et à la concorde.

Dans une autre partie de sa lettre, il mentionne aux fidèles les fondements de leur commune foi en ces termes : « Regardons constamment, bien-aimés, au sang de Christ. Considérons combien est précieux pour Dieu ce sang qui a été versé pour notre salut, et qui place la grâce de la repentance devant le monde entier. Nous ne sommes pas justifiés par nous-mêmes, par notre sagesse, notre intelligence, notre piété, ou par des œuvres que nous aurions accomplies en sainteté de cœur, mais par la foi. C'est par elle que, dès le commencement, le Dieu Tout-puissant a justifié les hommes. »

Il est intéressant de savoir que ces paroles étaient lues, non seulement à Corinthe, mais dans toutes les assemblées des premiers chrétiens, de même que les écrits d'autres auteurs de cette époque. Mais nous devons ajouter qu'à côté de paroles saines, il se trouve dans ces écrits bien des erreurs, qui montrent combien l'on s'écartait des purs et simples enseignements des apôtres. Une profonde ligne de démarcation sépare les écrits inspirés de

ceux des pères apostoliques, comme l'on nomme ces écrivains qui étaient cependant les disciples immédiats des apôtres.

Le second écrit dont je voulais vous parler est la « lettre à Diognète. » Elle est adressée par un auteur inconnu à quelqu'un qui avait désiré être informé de la doctrine et de la manière de vivre des chrétiens, et date probablement de la fin du premier siècle.

Diognète avait posé, quant à cette « nouvelle sorte d'hommes, » des questions telles que celles-ci : « En quel dieu mettent-ils leur confiance ? Comment rendent-ils culte ? Comment se fait-il qu'ils regardent le monde comme au-dessous d'eux, qu'ils méprisent la mort, ne tiennent aucun compte des dieux légalement reconnus comme tels par les Grecs, et ne suivent pas non plus la superstition juive ? Que signifie cette affection qu'ils se portent l'un à l'autre ? Comment se fait-il que cette nouvelle sorte d'hommes et cette nouvelle manière de vivre, soient entrées dans le courant du monde maintenant et non auparavant ? »

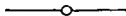
L'écrivain répond : « Les chrétiens ne sont pas séparés des autres hommes par leur demeure terrestre, ni par leur langage ou leurs coutumes. Nulle part ils n'habitent des cités qui leur soient propres. Ils n'ont pas une autre manière de parler que ceux qui les entourent, ni n'affectent une vie singulière. Ils demeurent dans les villes des Grecs et des Barbares, selon que le lot leur a été assigné ; mais tout en se conformant aux usages des pays par rapport aux vêtements, à la nourriture et aux autres choses qui appartiennent à la vie extérieure, ils montrent cependant dans leur conduite quelque chose qui semble étrange à tous. Ils habitent leur contrée natale, mais comme étrangers. Ils prennent leur part de toutes les charges comme citoyens, et ce-

pendant endurent toutes sortes de torts comme s'ils étaient gens de dehors. Toute terre étrangère leur est une patrie, et la patrie de chacun d'eux lui est comme un sol étranger. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils séjournent sur la terre, mais leur bourgeoisie est dans le ciel. Ils obéissent aux lois, mais sont au-dessus des lois par leur vie. Ils aiment tous les hommes et sont persécutés par tous. Ils sont inconnus et cependant condamnés ; mis à mort et cependant faits vivants. Ils sont pauvres et en enrichissent plusieurs ; blasphémés et cependant justifiés. On les couvre d'opprobre et eux bénissent. »

Touchant la religion des chrétiens, voici ce que dit notre auteur : « Leur religion ne leur a pas été donnée comme une invention terrestre ; ils n'y ont pas été initiés par le canal de mystères humains. Le Dieu Tout-puissant qui a créé toutes choses ; le Dieu invisible Lui-même a inauguré du ciel parmi les hommes la vérité, la sainte et insondable Parole, et l'a fixée fermement dans leurs cœurs. Et ce n'a pas été, comme on pourrait se l'imaginer, en envoyant quelque être subordonné, un prince ou un ange, mais Celui qui est l'architecte et le Créateur de toutes choses. Un fils des hommes aurait dit que, dans ce cas, c'était pour frapper de terreur et dominer par le jugement. Mais non ; Il est venu en douceur et en débonnairété. Dieu l'a envoyé pour sauver ; pour persuader les hommes et non les contraindre, car en Dieu il n'y a pas de contrainte. Il l'a envoyé en amour, et non en jugement. Il a donné lui-même son propre Fils en rançon pour nous : le saint pour les iniques, l'innocent pour les coupables, le juste pour les injustes. O doux et précieux échange ! Œuvre qui passe toute conception ! Bienfaits au delà de toute attente ! L'iniquité de plusieurs

est cachée dans une seule Personne juste, et la justice d'un seul justifie plusieurs iniques ! »

On est heureux de lire de telles paroles qui sont encore un reflet de ce que nous trouvons dans les saints écrits des apôtres.



Lettre d'un ami.

Mes chers enfants, je voudrais vous écrire quelques mots sur la grâce du Seigneur envers une jeune fille que j'ai connue et qui est maintenant auprès du Sauveur.

Victorine avait toujours joui d'une bonne santé, mais son cœur indifférent aux choses de Dieu était tout entier tourné vers le monde qui passe avec sa convoitise. Elle aimait son indépendance et ne se souciait pas de se plier à la volonté de Dieu. Pour elle, hélas ! comme pour bien des personnes de nos jours, la Bible, la parole de Dieu, n'était qu'un livre comme les autres.

Mais Dieu avait à son égard des pensées de grâce et il employa sa puissance pour les accomplir. Pour briser son cœur et fléchir sa volonté, il lui ôta la force et la santé. Chers enfants, prenez garde ; ne résistez pas aux appels du Seigneur, de peur qu'il ne soit obligé d'user de sa puissance pour vous briser.

Au printemps de l'année 18.., Victorine s'aperçut d'une grosseur qui lui était venue sous le bras et la faisait souffrir. On consulta plusieurs médecins qui tous furent d'accord qu'une opération était nécessaire. Victorine consentit à la subir, pensant pouvoir ensuite reprendre son travail et voir se réaliser les espérances qu'elle nourrissait d'un avenir heureux dans ce monde. Mais après cette première opération, il fallut en faire une seconde, et les médecins déclara-

rèrent que le mal avait un caractère cancéreux et par conséquent une très grande gravité, ce qui causa beaucoup d'inquiétude à la jeune fille.

Quelques amis chrétiens, préoccupés de l'état de son âme et sachant la gravité de sa maladie, cherchèrent à lui parler et à appeler son attention sur le danger qu'elle courait en restant dans l'indifférence à l'égard de son salut. Mais Victorine ne se souciait pas de ces entretiens ; ils lui étaient importuns et elle s'efforçait de les éviter autant qu'il lui était possible. Le monde et les choses du monde remplissaient son cœur, et c'étaient les conversations avec ses amis mondains qui lui étaient agréables.

Cependant le mal, loin de s'arrêter, allait en s'aggravant, et bientôt elle ne put plus quitter son lit et dut reconnaître qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison. C'est alors que, dans la solitude, Dieu, qu'elle avait négligé, mais qui ne l'oubliait pas, vint parler à son âme. Comme il était arrivé à Lydie autrefois, le Seigneur lui ouvrit le cœur, et elle devint attentive aux choses qui lui étaient dites de sa part. Ses amis chrétiens constatèrent avec joie que Dieu avait commencé son œuvre de grâce en elle.

C'était la belle et paisible saison d'automne qu'aiment tous ceux qui habitent la campagne, quand les feuilles rougissent et commencent à tomber, et que l'on entend résonner les clochettes du bétail dans les prés voisins. Victorine avait aussi joui autrefois de ces belles journées ; maintenant c'était de son lit de douleur qu'elle entendait ces bruits bien connus qui lui rappelaient ses joyeux jours passés, et vous pouvez penser, mes enfants, combien elle devait souffrir. Le mal affreux qui la rongait poursuivait ses terribles ravages, et elle savait que rien ne pouvait les arrêter.

Mais si son corps se détruisait, si parfois la tris-

tesse s'emparait d'elle, elle avait appris à connaître Jésus, le tout-puissant Consolateur, et elle avait la vie éternelle. C'est ce que l'on put voir dans une visite que lui fit un bien cher serviteur du Seigneur qui maintenant a aussi quitté cette terre. Il lui demanda : « Eh bien, Victorine, qu'avez-vous fait pour posséder la vie éternelle ? »

— Ce que j'ai fait ? répondit-elle. Je n'ai rien fait, monsieur. Au contraire, j'ai fui le Seigneur tant que j'ai pu. Mais son amour pour moi a été si grand qu'il m'a cherchée et sauvée.

Le serviteur de Dieu lui raconta alors l'histoire, analogue à la sienne, d'un chrétien en France, et tous deux pleurèrent en pensant à l'amour et à la patience du Sauveur envers ses brebis pour lesquelles il est mort afin qu'elles aient la vie.

Victorine, après avoir ainsi connu Jésus, souffrit avec patience et sans se plaindre, les douleurs que son mal lui causait. Presque chaque soir, vers les huit heures, le Seigneur lui accordait un moment de répit où toute souffrance semblait avoir disparu. On profitait de ce temps de repos pour lui lire quelques versets de la parole de Dieu et lui adresser quelques mots propres à l'encourager et à la réjouir.

Elle aimait beaucoup qu'on lui lût et que l'on chantât près d'elle des cantiques. Il y en avait surtout deux qu'elle préférait. Vous connaissez peut-être le premier qui a paru autrefois dans la Bonne Nouvelle, mais je veux vous les transcrire ici tous les deux. Voici le premier :

La part de tous ici-bas
Est une part de souffrance,
De ce combat je suis las,
Mais une douce espérance
Vient fortifier mon cœur
Et l'inonder de bonheur.

Plus haut que ce triste lieu,
 Dans une joie éternelle,
 Bien au delà du ciel bleu,
 Est des cités la plus belle.
 C'est la ville du Dieu fort,
 Où ne règne plus la mort.

Là, réunis tous un jour,
 Et pour toujours dans la gloire,
 Dans la paix et dans l'amour,
 Chantant l'hymne de victoire,
 Avec Jésus dans les cieux
 Nous serons toujours heureux.

Le second cantique est le suivant :

Ah ! laissez-moi, soucis, crainte et tristesse,
 Ne troublez plus ma paix et mon bonheur,
 Illusions d'une folle jeunesse,
 Cédez la place à l'amour du Sauveur.

Ah ! laissez-moi ! Il est temps de me rendre ;
 Je veux goûter le repos de la foi ;
 Je veux t'aimer, ami fidèle et tendre,
 Je veux t'aimer, ô Sauveur mort pour moi.

Ton Esprit Saint, pure et céleste flamme,
 De paix, de joie, a rempli tout mon cœur,
 Et le bonheur que recherchait mon âme,
 Je l'ai trouvé près de toi, mon Sauveur.

Victorine jouissait tellement des visites et des entretiens des enfants de Dieu, qu'elle demanda à sa mère si on parlait toujours ainsi dans les réunions des chrétiens. « Oui, » dit la mère, « quand on s'attend au Seigneur. » « Ah ! » dit Victorine, « si j'avais pu guérir, comme j'aurais été heureuse de m'y rendre ! » Et elle se mit à encourager ses sœurs à aller entendre annoncer les bonnes nouvelles du salut.

Cependant la maladie allait toujours en empirant. Le premier décembre, à la tombée de la nuit, Victorine se mit à chanter un cantique de délivrance

dont elle improvisa les paroles, puis ayant fait ses adieux à tous ceux qui étaient présents, elle s'endormit en paix dans les bras du Sauveur à onze heures du soir.

Chers jeunes amis, si vous désirez vivre et mourir heureux, écoutez ce que dit l'apôtre Paul à son cher fils en la foi, Timothée :

« Mais fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. » (2 Timothée II, 22.)

Votre ami S. C.



Le garant.

Une après-midi, un grand garçon se tenait à la porte d'une école du dimanche. Il était si méchant que, huit jours auparavant, on avait été obligé de le mettre dehors. Son père et sa mère l'avaient ramené et suppliaient qu'on voulût bien le recevoir de nouveau. Le directeur de l'école répondit : « Nous aimerions lui faire du bien, mais nous craignons qu'il ne gâte tous les autres enfants. C'est une chose très fâcheuse pour une école du dimanche, quand un grand garçon donne un mauvais exemple. »

— Nous savons qu'il se conduit mal à l'école, monsieur, dirent les parents, mais il est dix fois pire à la maison ; il sera perdu si vous ne le reprenez pas.

— Nous le recevrons de nouveau, si nous pouvions être assurés de sa bonne conduite, dit le directeur. Mais je vais voir, ajouta-t-il en lui-même.

Il rentra dans l'école, fit faire silence, et dit : « Voilà ce garçon qui désire revenir à l'école ; mais nous ne pouvons le reprendre, sans être sûrs qu'il se conduira bien. Quelqu'un veut-il être son garant ? »

Tous se turent. Les plus grands branlèrent la tête, en se disant : « Nous le connaissons trop bien. » Les

autres ne se souciaient pas de lui. Mais un petit garçon eut pitié du grand, et fut bien peiné de voir que personne ne voulait être son garant. Ce petit garçon se nommait « Tom le déguenillé. » Ce n'était pas sa faute s'il était si mal vêtu, car sa mère était très pauvre. Bientôt on entendit sa petite voix disant : « Si vous le permettez, monsieur, je serai son garant. »

— Toi, Tom ! Un petit garçon comme toi. Sais-tu ce que c'est qu'un garant, Tom ?

— Oui, monsieur. Cela veut dire que, quand il sera de nouveau méchant, je serai puni à sa place.

— Et tu veux être puni à la place de ce grand garçon ?

— Oui, monsieur, s'il se conduit encore mal.

— Eh bien, entrez, dit le directeur en se tournant vers la porte ; et le grand garçon s'avança la tête basse. Il avait entendu ce qui s'était passé et, tout en gagnant sa place, il pensait : « Je sais que je suis un méchant garçon, mais pourtant pas si méchant que cela. Je ne laisserai jamais ce petit garçon être puni pour moi, non jamais ! » C'est Dieu, assurément, qui agissait dans l'âme du grand garçon.

Lorsque les enfants quittèrent l'école, le directeur vit le grand garçon et le petit Tom qui s'en allaient causant ensemble. Il se dit : « J'ai peur que ce garçon ne fasse du mal à Tom. Je veux les suivre. »

Quand il fut arrivé à la chaumière où Tom vivait avec sa mère, il dit à celle-ci : « Où est votre garçon, Tom ? »

— Il vient de monter avec un grand garçon qu'il a amené avec lui. Je ne sais pas ce qu'ils font.

— Puis-je monter ?

— Certainement, monsieur.

Le directeur monta sans bruit, et arrivé près de la porte, il vit que Tom et le grand garçon étaient tous deux à genoux, et Tom disait : « O Seigneur, fais que ce garçon qui était le plus mauvais de

l'école en devienne le meilleur. Oui, Seigneur, fais-le ! »

Le directeur entra, se mit à genoux près d'eux et ils prièrent ensemble. Dieu écouta leurs prières, et convertit le grand garçon qui devint un des meilleurs de l'école.

Quant au petit Tom, « le déguenillé, » Dieu lui donna plus tard des amis chrétiens qui le firent instruire, et il devint un missionnaire parmi les païens.

Maintenant, mes jeunes lecteurs, je voudrais vous demander : « Qu'est-ce qui toucha le cœur de ce grand méchant garçon ? » Dieu, sans doute, est Celui qui agit, mais il se servit du dévouement du petit Tom pour cela. C'est l'amour de Tom pour lui qui brisa le cœur de ce garçon. Tom était prêt à subir les punitions que l'autre aurait méritées. Eh bien, mes enfants, vous êtes aussi des méchants, peut-être pas extérieurement autant que le grand garçon, mais vous êtes des pécheurs, et n'y a-t-il pas quelqu'un qui s'est présenté pour être votre *garant* ? Non seulement pour être puni si vous tombiez en faute, mais qui a été puni à votre place ? Oui, vous le connaissez, c'est Jésus qui a dit à Dieu pour vous : « Délivre-le pour qu'il ne descende pas dans la fosse : j'ai trouvé une propitiation ; » et cette propitiation ou rançon, c'est Lui-même, Lui l'Agneau sans défaut et sans tache, qui nous a rachetés par son sang. Et maintenant, la vue de l'amour de Jésus a-t-elle atteint et brisé votre cœur ? Vous êtes-vous dit : « Oh ! puisque Jésus m'a tant aimé et a souffert pour moi ; je désire maintenant l'aimer à mon tour et le servir ? » Dieu le veuille pour chacun de vous ! Mais rappelez-vous que le secret, c'est de faire comme Tom, c'est de prier. Et si vous êtes de ceux qui aiment et servent Jésus, vous serez capables d'être, comme Tom, des messagers qui ferez connaître autour de vous l'amour du Sauveur.



« Raconte-moi quelque chose de Jésus. »

Dans une demeure très simple où le Seigneur Jésus, le Sauveur, était connu et aimé des parents et des enfants, un soldat entra un jour porteur d'un billet de logement. Il devait rester là quelque temps durant des exercices militaires qui avaient lieu dans le voisinage.

On le reçut avec bienveillance et une grande cordialité. Une fillette de trois ans surtout s'attacha

tout particulièrement au jeune soldat. Lorsqu'après l'exercice il se mettait à polir les boutons de métal de son uniforme jusqu'à ce qu'ils devinssent brillants comme des miroirs, la petite ne se lassait pas de le regarder faire et s'émerveillait de voir son image se refléter dans chaque bouton. Puis, dès qu'il avait achevé de mettre en ordre toutes ses affaires, elle grimpait sur les genoux de son grand ami, et lui disait : « Maintenant, raconte-moi une histoire. » Le soldat satisfaisait volontiers à son désir. Mais bientôt l'enfant, après avoir écouté quelque histoire, lui disait : « Raconte-moi quelque chose de Jésus. » Cette demande, plusieurs fois répétée, jetait le soldat dans un grand embarras. Il n'avait jamais pensé qu'il était un pécheur qui avait besoin de pardon, et ainsi ne connaissait pas Jésus comme son Sauveur ; le Fils de Dieu n'était pas une personne chère à son cœur ; la Parole qui le révèle, lui était inconnue ; comment aurait-il pu dire quelque chose de Lui à cette enfant ?

Toutefois, Dieu se servit de cette demande de la petite fille, pour commencer à parler à son âme. Ce qu'il vit et entendit aussi dans cette maison chrétienne, contribua de même à agir sur son cœur ; et enfin, il fut amené plus tard à sentir les besoins que nécessitait son état de pécheur, et il fut conduit à Jésus en qui il trouva la paix avec le pardon de ses péchés.

Ainsi, de la bouche de cette petite fille, Dieu tira sa louange. Cher enfant, qui lis ou entends lire ces lignes, aimes-tu à ce que l'on te raconte quelque chose de Jésus ?

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID DÉLIVRE ISRAËL

(1 Samuel XVII.)

Nous avons vu l'impuissance d'Israël et de son roi Saül pour se défaire du terrible Goliath. Aujourd'hui, je vous parlerai du libérateur d'Israël et de la manière dont il remporta la victoire.

Les trois frères aînés de David avaient suivi Saül à la guerre. C'étaient Éliab, Abinadab et Shamma, ceux-là mêmes qui avaient passé les premiers devant Samuel et que l'Éternel n'avait pas choisis. Ils n'étaient pas capables, en effet, de sauver le peuple, et nous les voyons confondus ici avec tous les autres qui tremblaient devant Goliath.

Le vieil Isaï désirait avoir des nouvelles de ses trois fils absents et exposés aux périls de la guerre. Il leur envoya donc David pour s'informer d'eux et leur porter en même temps des provisions. Isaï lui dit aussi de prendre pour le capitaine de leur millier dix fromages de lait, un mets délicat, désirant ainsi lui témoigner de l'honneur. (Voyez Romains XIII, 7.)

Comme autrefois Joseph envoyé à ses frères, David s'empressa d'obéir aux ordres de son père. Il arriva au camp au moment où les deux armées se rangeaient en bataille l'une contre l'autre. David s'empressa de courir vers ses frères pour s'enquérir de leur bien-être. Et c'est alors qu'il fut témoin d'un spectacle qui dut le remplir à la fois d'étonnement et de douleur. Le géant Goliath s'avancait hors des rangs des Philistins et portait aux guerriers d'Israël un défi outrageant. Et ni Saül, ni aucun homme de guerre ne répondait à cette insulte,

mais tremblants, ils s'enfuyaient. Pour David, ces troupes effrayées étaient celles de l'Éternel et leur frayeur jetait le déshonneur sur le nom du Dieu d'Israël. C'est ainsi, mes jeunes amis, que lorsque nous faisons profession d'être chrétiens et que nous cédon à Satan et au péché, nous déshonorons le Seigneur.

Que fera notre jeune berger, qui se savait oint roi sur Israël ? Il entend des hommes d'Israël se dire entre eux : « Avez-vous vu cet homme-là qui monte ? C'est pour outrager Israël qu'il est monté. Et il arrivera que l'homme qui le frappera, le roi l'enrichira de grandes richesses, et il lui donnera sa fille, et affranchira la maison de son père en Israël. » Mais si grande que fût la récompense offerte, personne n'avait le courage, ni ne se sentait la force de se mettre en avant et d'exposer sa vie. Pour faire l'œuvre de Dieu, il faut d'autres motifs que l'appât d'une haute position ou de richesses terrestres. Il faut avoir à cœur la gloire de Dieu et le bien de son peuple. C'était là ce que David éprouvait.

Cependant, il ne se met pas en avant avec présomption, il attend que Dieu l'envoie. Il se contente de demander : « Que fera-t-on à l'homme qui aura frappé ce Philistin-là, et qui aura ôté l'opprobre de dessus Israël ? Car qui est ce Philistin, cet incirconcis, pour outrager les troupes rangées du Dieu vivant ? » Vous le voyez, mes enfants, pour David, Goliath n'est pas un géant ; sa force, sa haute stature, sa puissante armure, ne sont pas ce qui frappe ses yeux. C'est un Philistin, un incirconcis, un ennemi du peuple de Dieu, quelqu'un qui jette l'opprobre et l'outrage sur Israël et l'Éternel. David ne voit pas autre chose, et son cœur s'enflamme, et sa foi lui montre la puissance du Dieu vivant qui saura bien abattre la puissance du géant. Cela ne vous rappelle-t-il pas Josué et

Caleb disant au peuple effrayé par les discours des espions : « Montons hardiment et ne les craignez pas ? » C'est que la foi est toujours la même ; elle voit Dieu et alors, avec Lui, il n'y a rien qui ne soit possible. (Marc IX, 23)

Tandis que David s'entretenait avec le peuple, Éliab, son frère aîné, l'entendit. Aussitôt il s'irrita de ce que son jeune frère, le berger, parlait de ces grandes choses, comme s'il eût eu la pensée d'accomplir cet exploit, ou comme s'il blâmait les autres de leur lâcheté. Il lui dit : « Pourquoi donc es-tu descendu ? et à qui as-tu laissé ce peu de brebis dans le désert ? Je connais, moi, ton orgueil et la méchanceté de ton cœur ; car c'est pour voir la bataille que tu es descendu. » C'était témoigner son mépris pour David, et comme s'il lui avait dit : « Mêle-toi de tes brebis, et non de ce qui ne te regarde pas et de ce qui est au-dessus de toi. » Et pourtant Éliab savait que Samuel avait oint David pour roi. Mais c'était l'envie, la jalousie, qui le faisaient parler ainsi. Il avait dans le cœur les mêmes sentiments que les frères de Joseph envers ce dernier. (Genèse XXXVII.) Et cela nous rappelle quelqu'un de plus grand que David et Joseph. Les frères mêmes de Jésus « ne croyaient pas en lui, » nous est-il dit. (Jean VII.) Comme Jésus à ses frères, David, au lieu de se fâcher, fit à Éliab une réponse pleine de douceur. Mes chers enfants, si vous désirez obéir à Dieu, si vous vous efforcez de vivre chrétiennement, on vous accusera peut-être d'être orgueilleux, de prétendre être meilleurs que les autres ; ne vous irritez pas alors, mais soyez heureux d'être comme David dans le sentier de l'obéissance.

David ayant encore parlé à d'autres Israélites dans les mêmes termes, le bruit en vint aux oreilles de Saül, qui lit chercher le jeune berger. C'est alors

que David vit le moment venu de découvrir ouvertement la pensée que Dieu lui mettait au cœur, celle de délivrer Israël. « Que le cœur ne défaille à personne à cause de lui ! » dit-il. « Ton serviteur ira et combattra avec ce Philistin. » Grand dut être l'étonnement de Saül et de ses vieux guerriers. Un jeune berger, sans expérience de la guerre, veut aller combattre celui qu'eux n'osent affronter ! Aussi Saül lui dit-il : « Tu n'es pas capable d'aller contre ce Philistin pour combattre avec lui ; car tu es un jeune homme, et lui, il est homme de guerre dès sa jeunesse. » Saül et ses guerriers ne voyaient la chose qu'avec les yeux de la chair, mais David avait l'assurance que donne la foi qui, dit le Seigneur, transporte les montagnes, c'est-à-dire surmonte toutes les difficultés.

David alors découvre à Saül le secret de sa force, en lui racontant une chose dont il n'avait jamais encore parlé à personne : « Ton serviteur, » dit-il, « paissait le menu bétail de son père, et un lion vint, et un ours : et il enleva un mouton du troupeau. Et je sortis après lui et le frappai, et je délivrai le mouton de sa gueule ; et il se leva contre moi, et je le saisis par sa barbe, et le frappai et le tuai. Ton serviteur a frappé le lion et l'ours ; et ce Philistin, cet incirconcis, sera comme l'un d'eux, car il a outragé les troupes rangées du Dieu vivant. » Il dit encore : « L'Éternel qui m'a délivré de la patte du lion et de la patte de l'ours, lui me délivrera de la main de ce Philistin. »

Quelle touchante et simple histoire ! David ne veut pas qu'une seule des brebis que son père lui a confiées, périsse. Pour elles il expose sa vie. Mais il ne s'avance pas avec sa propre force ; c'est en se confiant en l'Éternel, et il est vainqueur de ces deux fiers animaux. Qu'est-ce que cela vous rappelle, mes

enfants ? Ah ! n'est-ce pas Jésus qui ne veut pas laisser périr une seule des brebis que son Père lui a données, qui est allé les arracher de la gueule et des griffes de Satan, ce lion rugissant, qui pour cela a donné sa propre vie, et qui donne à ses brebis la vie éternelle ? (Jean X.) Béni soit Celui qui nous a aimés d'un tel amour !

En entendant les simples paroles de foi de David, en voyant sa confiance inébranlable en l'Éternel, le cœur de Saül est saisi, et il ne peut dire que ces paroles : « Va, et que l'Éternel soit avec toi. »

Mais Saül a toujours des pensées humaines. Il ne se confie pas simplement en Dieu, puissant pour délivrer. Il estime que, pour combattre, il faut à David l'armure d'un guerrier, et il le revêt de ses propres vêtements, lui fait endosser une cotte de mailles, place sur sa tête un casque et lui ceint son épée. David se soumet au désir de Saül, mais il reconnaît bientôt que ce n'est pas l'équipement qu'il lui faut. Là-dedans, il n'a pas de liberté, cette armure ne fait que l'entraver. Les secours humains, la sagesse humaine, les précautions humaines, mes enfants, ne font que gêner l'enfant de Dieu dans sa lutte contre Satan. Et puis, si David remporte la victoire, ne l'attribuera-t-on pas en partie à la fine trempe des armes de Saül, et n'en diminuera-t-on pas d'autant la gloire de l'Éternel ? Ce ne sont pas là les armes avec lesquelles il a vaincu le lion et l'ours. Aussi David dit-il résolument à Saül : « Je ne puis marcher avec ces armes ; car je ne l'ai jamais essayé. » Et il ôte ces armes embarrassantes pour en prendre d'autres bien méprisables, bien faibles, et même ridicules aux yeux du monde, mais qui seront puissantes par la foi. Que sont-elles ? Un bâton, peut-être celui dont il a frappé le lion et l'ours, cinq pierres lisses prises du torrent, et sa

fronde, l'arme dont il se servait pour écarter les oiseaux et les bêtes de proie. C'était comme l'aiguillon à bœufs de Shamgar, les cruches de Gédéon et la mâchoire d'âne de Samson, les armes de l'arsenal de Dieu, néant aux yeux des hommes ; mais Dieu se sert des choses qui ne sont pas pour annuler celles qui sont. (1 Corinthiens I.) David, comme les autres fidèles, avait d'autres armes que Saül ne connaissait pas. C'était le casque du salut et la cuirasse de la foi, qui sont invulnérables. Puissiez-vous les revêtir, mes jeunes amis, pour résister à Satan.

C'est dans cet équipage de berger que le « jeune homme, » comme le nommait Saül, s'avance contre le redoutable champion des Philistins. C'est ainsi, mes enfants, que, dans une apparente faiblesse, en infirmité, méprisé du monde, Jésus, le grand Berger des brebis, s'est avancé contre Satan. (2 Corinthiens XIII, 3, 4 ; Hébreux XIII, 20.)

Le Philistin, voyant un homme d'Israël s'avancer enfin contre lui, en ressentit, sans doute, de la joie. L'orgueil gonfla son cœur ; il allait donc faire sentir la force de son bras. Il pensait assurément : « On aura envoyé contre moi le plus fameux des guerriers d'Israël, le seul qui soit digne de moi. » Et quel dut être son désappointement lorsque, sortant des rangs des Philistins et s'approchant, il vit à qui il avait à faire ! Ce n'était pas un guerrier, au teint bronzé, endurci à la guerre, muni d'armes bien trempées ; mais un jeune homme, au teint rosé, beau de visage, délicat d'apparence, en habits de berger, un bâton et une fronde à la main ! Quel misérable ennemi ! Est-ce pour se moquer de lui, Goliath ? Il n'y aura aucune gloire à le vaincre, mais n'importe, le succès n'en sera que plus facile. Plein de mépris, le Philistin s'adresse à David, et lui dit : « Suis-je un chien, moi, que tu viennes à moi avec des bâtons ? » Et le

Philistin maudit David par ses dieux. Puis il dit : « Viens vers moi, et je donnerai ta chair aux oiseaux des cieus et aux bêtes des champs. »

Combien peu il se doutait, dans son orgueil et sa confiance en lui-même, du sort qui l'attendait ce jour même ! David ne défaille pas en entendant ces paroles. Il connaît l'Éternel qui est avec lui, et duquel il pouvait dire : « L'Éternel est ma lumière et mon salut : de qui aurai-je peur ? L'Éternel est la force de ma vie : de qui aurai-je frayeur ? » Il répond donc au Philistin : « Toi, tu viens à moi avec une épée, et avec une lance, et avec un javelot ; et moi, je viens à toi au nom de l'Éternel des armées, du Dieu des troupes rangées d'Israël, que tu as outragé. En ce jour, l'Éternel te livrera en ma main ; et je te frapperai, et j'ôterai ta tête de dessus toi, et je donnerai en ce jour les cadavres des Philistins aux oiseaux des cieus et aux animaux de la terre ; et toute la terre saura qu'il y a un Dieu pour Israël ; et toute cette congrégation saura que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance que l'Éternel sauve ; car la bataille est à l'Éternel, et il vous livrera entre nos mains. »

Quelle différence de ce langage à celui du Philistin ! David ne parle ni de lui-même, ni de ses armes. Il ne vient ni en son nom, ni en sa force ; c'est au nom de l'Éternel, c'est l'Éternel qui combattra, c'est l'Éternel qui sauve, c'est Lui qui livrera Goliath au faible berger. Et de plus la délivrance aura lieu, non pour la gloire de David, mais pour la gloire de l'Éternel qui sera ainsi connu de toute la terre. Puissions-nous mettre ainsi notre confiance en notre Dieu et rechercher avant tout sa gloire.

Le moment suprême était arrivé. Représentez-vous les deux armées assistant à cette lutte qui paraissait si inégale. Les Philistins se reposaient sur

la force et la vaillance de leur homme de guerre ; les Israélites étonnés avaient-ils la même confiance dans le pauvre et humble berger ? Le monde encore maintenant a confiance dans ses ressources ; et nous, mes enfants, regardons-nous à Jésus, nous appuyons-nous sur Lui ?

Le Philistin s'avança dans sa force, sûr de vaincre sans peine le faible adversaire qu'il méprisait. Mais David ne lui laisse pas le temps de le joindre. Il se hâte, court vers lui, met une pierre dans sa fronde, et la lance d'un bras fortifié par la force toute-puissante de Dieu ; la pierre conduite par l'œil infailible de Dieu, va droit à son but, atteint le Philistin à la tête, s'enfonce dans son front, et le géant tombe la face contre terre. « Ainsi David, avec une fronde et une pierre, fut plus fort que le Philistin, » parce que l'Éternel combattait avec lui. Ainsi, mes enfants, nous serons plus forts que le diable, et le monde, et les tentations de notre mauvais cœur, si nous nous attendons à Christ ; « nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. »

David avait dit : « J'ôterai ta tête de dessus toi ; » mais il n'avait pas d'épée. Le Philistin impuissant était étendu par terre ; David tire du fourreau la forte épée de son adversaire, lui tranche la tête, et met fin à sa vie.

Et que représente pour nous cette scène ? Une autre bien plus solennelle. C'est celle où notre bien-aimé Sauveur s'avança seul à la rencontre d'un ennemi mille et mille fois plus redoutable que Goliath, d'un ennemi invincible pour nous, de Satan, et remporta sur lui une complète victoire. Mais comment ? Par un instrument encore plus étrange et plus méprisable qu'une fronde et une pierre ; par la croix où la tête de Satan fut brisée, où sa puissance fut annulée. Pour achever sa victoire, Jésus descendit

dans la mort. « Par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable, et a délivré ceux qui étaient dans la servitude. » (Hébreux II.) L'épée de Goliath donnait la mort ; pour ceux qu'elle atteignait, elle était la mort. David la lui enlève, et le tue avec sa propre arme. Ainsi, le Seigneur à la croix a vaincu Satan, et lui a pris son arme, la mort, en la subissant Lui-même. Il a arraché à Satan l'arme que cet ennemi maniait contre nous, de sorte que, pour ceux qui croient en Jésus, la mort a perdu ses terreurs et Satan, son pouvoir. La mort du Seigneur nous arrache à nos ennemis et nous acquiert la vie, une vie que la mort ne peut plus toucher. Que le nom de Jésus soit béni !

Quel fut le résultat de la victoire de David ? Les Philistins, frappés de terreur, s'enfuirent. Les Israélites dont le courage est relevé et qu'une force nouvelle anime, s'élancent à la poursuite de leurs ennemis, et les refoulent dans leur pays, jusqu'à Gath et Ékron. Les Philistins apprennent quelle est la puissance du Dieu d'Israël. Les Israélites reviennent de leur poursuite, pillent leur camp et s'enrichissent de leurs dépouilles. Quelle reconnaissance devait remplir leur cœur envers l'Éternel et David, leur libérateur ! Celui-ci s'était montré le vrai roi, en mettant sa vie pour les siens et les délivrant. C'était le sceau mis à son onction. Ainsi, mes enfants, Jésus, par sa mort, a mis le sceau à son amour pour nous, et nous a sauvés, de sorte que maintenant, délivrés de l'esclavage du diable, nous sommes enrichis des bénédictions célestes et pouvons en jouir. Oh ! quelle reconnaissance devrait remplir nos cœurs pour cet adorable Sauveur ! Que nos cœurs et notre vie, mes enfants, soient tout à Lui !

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, ce que le Seigneur Jésus dit à l'assemblée de Smyrne : « Ne crains en aucune manière les choses que tu vas souffrir. Voici, le diable va jeter quelques-uns d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés : et vous aurez une tribulation de dix jours. » Ainsi Jésus annonçait à ses saints un temps de persécution, limité cependant. A dix reprises différentes, il serait permis à l'ennemi de déployer sa fureur contre les chrétiens, mais ce ne devait être que pour montrer la puissance du Seigneur se manifestant dans de faibles instruments. Il devait les soutenir au milieu des souffrances de toutes sortes et à travers la mort même qu'ils auraient à subir pour son nom. « Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu, » dit l'apôtre Jean. (1 Jean V, 5.) Ces martyrs donnaient leur vie pour l'amour de Celui qui les avait aimés.

Je me propose de vous présenter, mes jeunes amis, quelques exemples de cette victoire remportée sur le monde par ceux qui croyaient en Jésus, le Fils de Dieu. Puissent ces exemples nous encourager à tenir ferme pour Christ dans un monde qui est toujours le même, bien que sa haine contre Dieu et son Fils ne se montre pas maintenant sous la même forme.

LES CHRÉTIENS SOUS TRAJAN.

LETTRES DE PLINE ET DE TRAJAN.

(A. D. 103-107.)

A la fin du premier siècle et durant la première partie du second, le refus persistant des chrétiens de prendre part à aucun acte de culte, soit en l'honneur des dieux ou pour rendre hommage à l'empereur, commença à attirer sur eux l'attention du gouvernement romain. Il y avait une loi contre toutes les religions non sanctionnées par l'État, et cette loi pouvait, d'un moment à l'autre, être mise en vigueur. C'était une épée constamment suspendue sur la tête des chrétiens. Ils couraient aussi le danger d'être amenés devant les gouverneurs à cause des troubles et séditions fomentés contre eux par les prêtres des idoles, par ceux qui fabriquaient des images, et qui craignaient, comme Démétrius, que leur métier ne fût réduit à néant, et enfin par tous ceux qui vivaient des spectacles et des jeux publics, auxquels on ne voyait pas assister les disciples de Christ, qui se souvenaient qu'ils n'étaient pas du monde, comme leur Maître n'en était pas. De plus, vers cette époque, il circulait d'étranges accusations contre ceux dont le monde ne savait guère que ce fait, qu'ils vivaient à part de lui. La crainte de la persécution qui ne sommeillait jamais longtemps, les obligeait à se réunir en secret, et il ne manquait pas de gens pour insinuer que dans ces réunions il se passait des choses qui n'auraient pas supporté la lumière.

De bonne heure, sous le règne de Trajan, un édit avait été rendu, déclarant illégales toutes les corporations et associations. On voit aisément combien cette loi mettait en danger toutes les petites com-

munautés de chrétiens, unis entre eux comme frères en Christ par le lien le plus puissant.

Dieu a permis qu'un témoignage clair et non suspect nous fût conservé de ce qu'était alors la situation des chrétiens vis-à-vis de ceux qui les entouraient et du gouvernement romain. Ce sont les lettres échangées entre l'empereur Trajan et le célèbre écrivain Pline le jeune, ami de l'empereur. Elles jettent aussi du jour sur la persécution qui sévissait alors.

Pline avait été envoyé comme gouverneur des provinces du Pont et de Bithynie en Asie mineure. Des personnes avaient été amenées devant lui, accusées de christianisme. Le cas était nouveau pour lui, il ne savait comment agir à l'égard de ce genre de délit, et, dans sa perplexité, il demande conseil à l'empereur, en lui exposant comment jusqu'alors il avait procédé contre ces accusés. Je vous citerai, mes jeunes amis, quelques passages de sa lettre :

« Avant de venir dans cette province, » dit-il, « je n'avais jamais eu l'occasion d'assister à un interrogatoire de chrétiens. Je ne sais donc comment agir et décider, soit dans l'instruction de leur cause, soit dans le châtement à infliger. Faut-il punir comme si être chrétien est en soi-même un crime, ou bien seulement s'il est accompagné d'autres délits? Faut-il faire quelques différences en tenant compte de la jeunesse ou de l'âge des accusés?... En attendant, voici comment j'ai procédé à l'égard de ceux qui étaient amenés devant moi comme chrétiens. Je leur ai demandé s'ils étaient des chrétiens. Le confessaient-ils, je réitérais ma question une seconde et une troisième fois en les menaçant de mort, s'ils persistaient. Persévéraient-ils dans leur confession, j'ordonnais qu'ils fussent emmenés, les uns pour être exécutés, les autres, comme citoyens

romains, pour être envoyés à Rome, afin d'y être jugés. »

Pline donne de sa sentence la raison suivante : « Je ne mettais pas en doute que, quoiqu'il en fût de leur confession, leur obstination ne dût être punie. »

L'écrivain continue : « Il m'a été remis récemment une accusation anonyme qui renfermait les noms d'un certain nombre de personnes. Les ayant interrogées, quelques-unes nièrent d'être ou d'avoir été chrétiennes, invoquèrent les dieux comme je le leur prescrivis, offrirent devant les images de l'encens et du vin, et injurièrent le nom de Christ — toutes choses, m'a-t-on dit, auxquelles on ne peut forcer un vrai chrétien. C'est là le résumé de leur erreur. Je trouvai donc bon de les relâcher. D'autres confessèrent d'abord qu'ils étaient chrétiens, mais ensuite le nièrent... Quant à leur précédente religion, — qu'elle soit une erreur ou un délit, — voici ce qu'ils déclarèrent : ils ont coutume de se réunir un certain jour avant le lever du soleil et de chanter ensemble un hymne à Christ comme à un Dieu. Puis ils s'engagent par serment à s'abstenir du mal, à ne commettre ni fraude, ni vol, ni adultère, et à ne pas manquer à leur parole. Après cela, ils ont l'habitude de se séparer pour se rassembler plus tard dans la journée et de prendre part ensemble à un repas simple, paisiblement, et sans aucun scandale. Mais ils ont laissé cette dernière coutume depuis l'édit rendu par ton commandement et qui défendait tout rassemblement. »

Pline était un philosophe, un homme poli et raffiné, bienveillant et généreux, et cependant il n'hésitait pas à employer le moyen le plus barbare pour découvrir toute la vérité touchant ce qu'il traitait de « superstition absurde, » vérifiant ainsi la parole de

l'apôtre, « sans miséricorde » quand il s'agissait des enfants de Dieu, haïs comme Jésus l'avait été, méconnus du monde comme Lui. Voici ce qu'il continue à dire dans sa lettre :

« Après ce rapport, il me sembla d'autant plus nécessaire d'interroger, *en les appliquant à la torture*, deux femmes, de celles qu'ils nomment *diacounesses* *. Mais sauf une méchante et absurde superstition, je n'ai rien pu tirer d'elles.... Le nombre des accusés est si grand que l'affaire mérite une sérieuse considération. Beaucoup de personnes des deux sexes, de tout âge et de toute condition sont accusées, et un plus grand nombre encore le seront, car la contagion de cette superstition a envahi non seulement les villes, mais les plus petits endroits et les campagnes. »

Pline dit ensuite qu'à son arrivée, les temples étaient presque abandonnés, que les cérémonies sacrées étaient interrompues depuis longtemps, et que les victimes pour les sacrifices ne trouvaient que de rares acheteurs. Mais il laisse voir en même temps que ses efforts pour arrêter les progrès de la superstition n'ont pas été vains, et il termine en disant : « On peut penser qu'un grand nombre pourront être ramenés, si le pardon est assuré à ceux qui se repentent. »

L'empereur répondit à Pline : « Tu as parfaitement agi, mon cher Pline, dans ta manière de procéder à l'égard des chrétiens amenés devant toi. Il est évident que, dans des affaires de ce genre, on ne peut poser aucune règle générale. Ces gens ne doivent point être recherchés. Mais s'ils sont accusés

* Nos jeunes lecteurs savent que ce mot désigne des « servantes, » des personnes chargées dans l'assemblée d'un service spécial, comme Phœbé. (Romains XVI, 1.)

et convaincus d'être chrétiens, ils doivent être punis de mort, avec cette restriction toutefois, que si quelqu'un renonce au christianisme et le prouve en invoquant les dieux, on le renverra absous à cause de son repentir, quelle qu'ait été sa conduite antérieure. En aucun cas, les dénonciations anonymes ne doivent être reçues ; elles sont un moyen dangereux et qui ne s'accorde nullement avec les principes de notre temps. »

Telle fut la réponse du puissant empereur au philosophe son ami, en un temps qui se vantait de ses lumières et de son urbanité. Mais la parole de la croix a toujours été une folie pour les sages et les intelligents de ce siècle. Combien il eût été facile à ces chrétiens méprisés de sauver leur vie en jetant dans le feu quelques grains d'encens et en s'inclinant devant la statue de l'empereur ! Mais ceux qui suivaient cette « superstition » absurde et incompréhensible pour l'esprit du Romain lettré, savaient bien ce que voulait dire cette cérémonie insignifiante en apparence. Ils refusaient de racheter leur vie en étant infidèles à Christ. Ils gardaient *sa parole* et, comme le proconsul lui-même est forcé de l'avouer, ils ne voulaient pas *renier son nom*. Ah ! mes jeunes amis, demandons au Seigneur cette même fidélité, pour être gardés purs des souillures du monde.

Les lettres dont je viens de vous faire des citations, sont importantes à plus d'un égard. D'abord, bien qu'il ne s'agisse que d'une province de l'empire, nous voyons par un témoignage irrécusable que le christianisme, la foi au Christ comme Dieu, était déjà considérablement répandu, au point de faire presque disparaître le paganisme. On comprend que Satan fit tous ses efforts pour garder ses forteresses contre cette puissance de la vérité. Vous voyez aussi

quelle était cette puissance dans les cœurs et la vie de ceux qui croyaient. En effet, le seul crime dont on pouvait accuser et convaincre les chrétiens, était le refus d'adorer les images de l'empereur, d'invoquer les dieux et de maudire Christ, Celui qu'ils regardaient comme leur Dieu Sauveur; mais leur vie était sans reproche. Ce témoignage d'un païen en faveur des chrétiens de cette époque est bien puissant.

Remarquez encore ce que Pline dit de leurs assemblées, d'après le rapport qui lui en est fait et qui est confirmé sous la torture même. Ils se réunissaient pour chanter les louanges de Christ et prendre un repas en commun. Il s'agit sans doute de la Cène du Seigneur et des agapes ou repas d'amour qui l'accompagnaient souvent, comme on le voit à Corinthe. (I Corinthiens XI.) A cette époque, les assemblées des chrétiens étaient caractérisées par la simplicité. Le souvenir du Seigneur dans sa mort, « annoncer » cette mort, en constituait le fond. Il serait bien à désirer que ce fût aussi maintenant ce qui caractérisât les réunions de ceux qui croient en Jésus.

Une circonstance bien intéressante, mes jeunes amis, et qui montre d'une manière touchante les soins de Dieu pour les siens, est le lieu où se passaient ces scènes entre le savant et riche gouverneur Pline, et les pauvres et humbles chrétiens. C'était en Bithynie et dans le Pont. Or si vous lisez au commencement de la première épître de Pierre, vous verrez qu'elle est adressée « à ceux de la dispersion, *du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie.* » Elle était donc envoyée aux pères des saints martyrs du temps de Trajan. Peut-être quelques-uns vivaient-ils encore, et il n'est pas invraisemblable que l'apôtre Pierre avait tra-

vallé parmi eux. Combien les exhortations et les encouragements de cette épître étaient à propos pour ceux qui comparaissaient devant Pline, dans ces temps difficiles ! Ils se souvenaient, sans doute, de ces paroles de leur Dieu, bien propres à les fortifier : « Si vous souffrez pour la justice, vous êtes bienheureux ; ne craignez pas et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs ; et soyez toujours prêts à répondre, mais avec douceur et crainte, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. » Quelle consolation pour eux de se rappeler « que les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles tournées vers leurs supplications ! » Quelle réalité dans ces autres paroles : « Bien-aimés, ne trouvez pas étrange le feu ardent (la persécution) qui est au milieu de vous, qui est venu sur vous pour votre épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire ; mais en tant que vous *avez part aux souffrances de Christ*, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissez avec transport. » C'était là le secret de leur force, de leur constance et de leur patience au milieu des souffrances. L'espérance de la gloire et d'un bonheur ineffable, remplissait déjà leur cœur de joie. « Vous vous réjouissez, » dit encore l'apôtre, « tout en étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire. » Puis, de nouveau, il tourne leurs regards vers le moment heureux où apparaîtra Jésus, « lequel, » dit-il, « quoique vous ne l'ayez pas vu, vous *aimez*. » Oui, c'était l'amour pour Celui qui avait donné sa vie pour eux, qui les rendait à leur tour « fidèles jusqu'à la mort. » Que pouvaient contre de telles gens qui avaient en vue « un héritage incorruptible, » qui étaient « gardés par la puissance de Dieu »

pour un si heureux avenir, que pouvaient contre eux les menaces et les châtimens d'un Trajan et d'un Pline ? Et en même temps, ils étaient soumis à l'autorité royale suivant l'exhortation de l'apôtre ; par leur vie, comme par leurs paroles, ils annonçaient « les vertus de Celui qui les avait appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. »

N'admirez-vous pas, mes jeunes lecteurs, le soin touchant de Dieu en donnant cette épître à ces pauvres persécutés ? Relisez-la, et vous verrez comme tout s'appliquait bien à eux. Mais elle s'adresse aussi à nous. Bien que nous ne souffrions pas comme eux, nous aussi avons à nous conduire avec crainte pendant notre séjour ici-bas, et à être saints comme Celui qui nous a appelés est saint. Nous aussi, nous sommes exhortés à marcher ici-bas comme étrangers et forains, nous abstenant des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme, car nous aussi, si nous avons cru en Jésus et si nous l'aimons, nous avons part à l'espérance vivante et à l'héritage, et au salut réservés à ces saints martyrs. Puissent nos cœurs, comme les leurs, être attachés au Seigneur.

Un mot encore. Vous voyez que la vérité, par la bouche de ces humbles témoins, était portée devant les gouverneurs et les princes de ce monde, qui, s'ils s'y opposaient, étaient ainsi sans excuse. Et il en fut ainsi pendant tous ces temps de persécutions, selon la parole du Seigneur : « Vous serez menés même devant les gouverneurs et les rois, à cause de moi, en témoignage à eux et aux nations. » (Matthieu X, 18.) Maintenant, je vous parlerai de quelques-uns des martyrs dont les noms et les actes nous ont été conservés.



**« Seigneur Jésus, viens ! »
ou les derniers jours de Marthe C.**

Marthe C. était dans sa quatrième année, quand le Seigneur la prit dans son repos. Quoique si jeune encore, elle avait l'intelligence très développée ; ses caresses et son joyeux sourire réjouissaient le cœur de ses chers parents et des amis chrétiens qui la connaissaient dans la ville de L.

Toutefois ce n'est pas pour parler des qualités naissantes de cette chère enfant, que j'écris ces lignes aux lecteurs de la Bonne Nouvelle. Je désire simplement leur montrer quelle est la puissance du nom de Jésus dans le cœur même d'un jeune enfant, et j'aimerais aussi que ce récit fût une exhortation

aux parents chrétiens qui négligeraient de parler du Seigneur à leurs enfants en bas âge, sous prétexte qu'ils ne comprennent pas.

Les parents de Marthe C. lui avaient souvent parlé, surtout dans les derniers temps de sa courte vie, du Sauveur et de son amour pour les petits enfants. Elle aimait qu'on lui racontât l'histoire d'enfants éprouvés ou malheureux ; celle de Joseph vendu par ses frères l'émotionnait profondément : en l'écoutant, ses yeux se remplissaient de larmes. Quelques jours avant qu'elle tombât malade, sa chère maman lui lut une petite histoire publiée dans la Bonne Nouvelle et intitulée : « Le matin du jour de naissance ; » les paroles d'Ada : « Tu as été puni à ma place, » lui allèrent au cœur, et dans sa courte maladie, alors que la fièvre causée par une bronchite, l'agitait beaucoup, on l'entendait répéter ces douces paroles : « Il a pris notre place. »

Un jour, son père en revenant de son travail, fut douloureusement frappé de la trouver si agitée par la fièvre. Mais quel baume pour son cœur affligé d'entendre Marthe qui, au lieu de prononcer des paroles inintelligibles, parlait à son Sauveur et disait à haute voix : « Seigneur Jésus, viens ! » Puis elle disait à sa chère mère : « Toi, tu ne dis pas au Seigneur Jésus de venir me chercher ? »

Son père, qui ne la croyait pas en danger de mort, lui dit : « Oui, ma chérie, il viendra tous nous chercher, cher papa, chère maman, cher petit frère, chère petite Marthe, » à quoi elle répondit : « Allons, parlons maintenant ! » Ces paroles furent une grande consolation pour le cœur de ses parents, quand, deux ou trois jours après, ils comprirent que Celui qui avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, » allait répondre à la prière de Marthe, et venir la prendre auprès de Lui. Oh ! alors, lui parler du Sei-

gneur Jésus et du ciel où nous serons tous bientôt, fut leur seule préoccupation.

Ils supplièrent le Seigneur d'épargner à leur chère enfant les terribles souffrances qu'amène souvent la maladie à laquelle elle a succombé, et le Seigneur les exauça d'une manière admirable. Un état de prostration succéda à l'agitation et au délire, de sorte que les derniers moments de la chère petite furent relativement calmes. Elle entendait parfaitement ce qu'on lui disait.

Chers jeunes amis, pouvez-vous dire comme la petite Ada et Marthe C. « Il a pris notre place ? » Et si Dieu trouvait bon de vous retirer de ce monde, pourriez-vous répéter : « Seigneur Jésus, viens ? » Si oui, je demande au Seigneur de vous fortifier toujours plus pour que vous le serviez fidèlement. Mais si vous n'avez pas reçu Jésus comme votre Sauveur, je vous en supplie pendant qu'il en est encore temps, ne retardez pas d'un jour ni d'un moment, venez à Lui. Jetez un regard sur la croix du Calvaire, où meurt le Fils de Dieu pour les pauvres pécheurs, petits et grands ; et, dans la foi naïve de celle dont nous avons tracé les derniers jours, dites aussi : « Là, tu as été puni à ma place. »

Je désire ardemment que ce court et fidèle récit parle à la conscience des parents chrétiens. Nos enfants ne sont jamais trop jeunes pour qu'on leur parle du Seigneur Jésus. Celui qui a établi sa louange par la bouche des petits enfants et de ceux qui tentent, est puissant pour se révéler à eux dès l'âge le plus tendre.

Marthe C. chantait souvent des cantiques avec ses parents et les amis chrétiens de ceux-ci. Ceux qu'elle a le plus chantés semblent en effet bien en rapport avec sa courte vie terrestre. Les voici :

Tu vins du ciel, Berger fidèle,
Chercher ici-bas tes brebis,
Leur donner la vie éternelle
Et les conduire au Paradis.

Pour elles tu laissas ta vie
Et tu les gardes dans ton sein ;
Au Père ton cœur les confie :
Qui les ravira de sa main ?

Donne-nous de suivre ta trace,
Écoutant ta voix, ô Jésus !
Jusqu'au moment où, par ta grâce,
Dans ton ciel nous serons reçus.

Vers le ciel ! vers le ciel !
Écoutons ce saint appel,
Et que notre cœur s'élançe
Dans la joyeuse espérance
De voir notre Emmanuel.

Quel espoir, quel espoir,
Que celui, Christ, de te voir !
Oh ! que n'avons-nous des ailes...
Aux demeures éternelles,
Nous volerions dès ce soir !

Quel bonheur, quel bonheur,
Ineffable pour le cœur,
D'entrer dans la cité sainte !
Affranchis de toute crainte,
Tu nous y conduis, Seigneur.

Maintenant le corps de Marthe C. repose dans le grand cimetière de la ville de L. A côté de monuments funèbres somptueux, le passant peut lire sur une simple plaque ces paroles de témoignage :

ICI REPOSE

jusqu'au jour de la première résurrection

MARTHE C...

décédée le 26 juin 1891

dans sa 4^{me} année

J'avais ouï de mon oreille parler de Toi,
mais maintenant mon œil t'a vu.

(Job XLII, 5.)



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

MARTYRE D'IGNACE

Aucun fait dans l'histoire de l'Église primitive n'a été conservé avec plus de soin que le martyre d'Ignace ; aucun récit de ce temps n'est plus célèbre que son voyage d'Antioche à Rome comme prisonnier dans les chaînes.

Ignace était l'un des disciples immédiats de l'apôtre Jean et évêque ou surveillant de l'assemblée d'Antioche, environ depuis l'an 70. Mes jeunes lecteurs se rappellent, sans doute, que c'est dans cette grande ville, la capitale de la Syrie et l'une des plus

importantes cités de l'empire romain, qu'après les travaux bénis de Paul et de Barnabas, les disciples du Seigneur furent premièrement nommés *chrétiens*. (Actes XI.)

Vers l'an 107, l'empereur Trajan se dirigeant vers l'Orient pour combattre les Parthes, passa par cette ville. Il est difficile d'assigner les raisons qui portèrent l'empereur à persécuter les chrétiens durant son séjour à Antioche. Était-ce qu'enflé par ses victoires, il ne pouvait supporter la pensée que, dans ses états, il y eût des gens qui refusaient d'adorer les dieux qui, selon lui, l'avaient rendu vainqueur? Ou bien voulait-il se les rendre propices en persécutant les chrétiens? On ne sait, mais il menaça de punir de mort quiconque à Antioche refuserait de sacrifier aux dieux.

Désireux de détourner, en l'attirant sur sa tête, l'orage qui menaçait son troupeau, Ignace demanda d'être conduit devant l'empereur pour lui exposer le vrai caractère et la position des chrétiens, et, s'il le fallait, afin de s'offrir pour eux à la mort. Ainsi Trajan fut mis face à face devant cette « absurde superstition, » dont jusqu'alors il avait seulement entendu parler. Ainsi, comme au temps de Paul, témoignage fut rendu à l'évangile devant les grands de la terre, les rendant inexcusables s'ils le rejetaient.

Voici ce que des écrivains anciens rapportent de l'entrevue de l'empereur avec le vénérable évêque. Trajan s'adressant à lui, dit : « Es-tu celui qui, semblable à un démon pernicieux, persévère à contrevenir à mes ordres et entraîne les hommes dans la perdition ? »

— Que personne, répondit Ignace, n'appelle Théophile (1) un démon pernicieux.

(1) « Théophile » veut dire celui qui porte Dieu.

— Et qui est Théophile ?

— Celui qui porte Christ dans son cœur.

— Ne crois-tu donc pas qu'ils résident en nous, les dieux qui combattent pour nous contre nos ennemis ?

— Tu le trompes, en appelant dieux les démons des nations ; car il n'y a qu'un seul Dieu qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qui est en eux ; et un seul Jésus-Christ, son Fils unique, duquel le royaume est ma portion.

— Tu veux dire le royaume de Celui qui fut crucifié sous Pilate ?

— Oui, de Celui qui a crucifié mon péché avec son auteur, et qui a mis le péché tout entier et la malice de Satan sous les pieds de ceux qui Le portent dans leurs cœurs.

— Portes-tu donc en toi Celui qui a été crucifié ?

— Oui, car il est écrit : J'habiterai en eux et je marcherai en eux.

L'empereur coupa court à l'entretien, en rendant cette sentence : « Puisque Ignace confesse qu'il porte en lui Celui qui a été crucifié, nous ordonnons qu'il soit conduit, lié par des soldats, à la grande Rome, afin d'y être déchiré par les bêtes, pour l'amusement du peuple. »

Ce châtiment était réservé aux pires criminels, particulièrement à ceux qui étaient convaincus d'exercer les arts magiques, ce dont les chrétiens étaient souvent accusés. Ignace écouta avec joie cette sentence cruelle, heureux d'être jugé digne de souffrir pour le nom de Christ et comme offrande pour les saints ; se réjouissant, comme autrefois le bienheureux apôtre Paul, d'être lié et conduit à Rome.

Ignace fut donc livré à dix soldats qui, sans égard pour son âge avancé, semblent l'avoir traité avec une grande dureté. Il écrivait aux chrétiens de Rome,

leur envoyant sa lettre par des messagers qui suivaient une route plus courte que celle par laquelle il était conduit : « Depuis la Syrie, et jusqu'à Rome, je suis abandonné aux bêtes sauvages sur mer et sur terre ; de jour et de nuit je suis lié à dix léopards, une bande de soldats, qui, même lorsque je leur fais du bien, se montrent envers moi d'autant plus cruels. »

Il fut conduit par mer à Smyrne, où il lui fut permis de voir Polycarpe, évêque de cette ville qui, lui aussi, avait été disciple de l'apôtre Jean. Plusieurs autres chrétiens vinrent le saluer et lui demander sa bénédiction. Il écrivit à différentes assemblées, en particulier à celles d'Éphèse et de Rome, des lettres qui ont été conservées. Dans ces lettres d'adieu, il insiste beaucoup sur la grande vérité de l'humanité réelle de Christ. Il met en garde ceux à qui il écrivait, contre la mauvaise doctrine qui se glissait parmi les chrétiens et qui enseignait que le Seigneur n'avait pas eu un corps réel, et qu'ainsi tout ce qu'il avait fait durant sa vie ici-bas, de même que ses souffrances et sa mort, n'avait été qu'une apparence. Ignace combat aussi les docteurs judaïsants, c'est-à-dire ceux qui, déjà du temps de Paul, voulaient mêler la loi à l'évangile (1). Il faut malheureusement ajouter qu'à ces choses excellentes, Ignace en mêle beaucoup d'autres erronées, surtout par rapport à l'autorité des évêques dans les assemblées. Ses enseignements à cet égard montrent le commencement de l'établissement du clergé remplaçant dans l'Assemblée l'action de l'Esprit Saint.

Mais Ignace n'en était pas moins un bien-aimé saint de Dieu, un fidèle serviteur et témoin de Christ,

(1) L'apôtre Paul les combat surtout dans l'épître aux Galates.

pour qui il donnait sa vie. Dans sa lettre aux chrétiens de Rome, il les prie de ne rien faire pour empêcher qu'il ne soit livré aux bêtes : « Vous ne pouvez, » dit-il, « me donner rien de plus précieux que ceci : que je sois offert à Dieu en sacrifice, tandis que l'autel est prêt.... Priez seulement pour que la force me soit donnée, afin que non seulement je sois appelé chrétien, mais que je sois vraiment trouvé tel. » Et il dit encore : « Laissez-moi devenir la proie des lions et des ours ; ce sera pour moi un très court passage au ciel. »

Pendant les gardiens d'Ignace hâtaient leur voyage, craignant de ne pas arriver avant la fin des jeux où le martyr devait être exposé à la fureur des bêtes féroces. Aussi durent-ils, sans doute, assister avec impatience à la scène touchante qui se passa avant qu'ils entrassent dans la cité impériale. Aux approches de Rome, ils rencontrèrent une foule de personnes qui sortaient de la ville. C'étaient des chrétiens affligés qui venaient au-devant d'Ignace. Malgré sa lettre, ils le suppliaient de leur permettre de faire leurs efforts pour le sauver ; mais il n'y consentit point. Les soldats accordèrent à Ignace quelques instants pour prier avec ses frères et leur adresser quelques paroles. Il s'agenouilla avec eux et demanda à Christ de mettre fin à la persécution, car il espérait qu'il lui serait donné de mourir pour son troupeau, et qu'ainsi les faibles brebis qu'il aimait tant, échapperaient. C'était le dernier jour des jeux, et il fut conduit immédiatement à l'amphithéâtre.

On voit encore à Rome l'arc de triomphe bien conservé qui fut élevé en l'honneur de Titus, vainqueur des Juifs. Non loin se trouvent les ruines d'un vaste cirque nommé le Colysée. Près de l'endroit où se trouvaient les fameux jardins de Néron,

dans un enfoncement de terrain situé entre deux des collines sur lesquelles Rome était bâtie, cet empereur avait fait un lac artificiel. Titus l'avait fait dessécher et avait commencé à faire construire sur cet emplacement un cirque immense, destiné à contenir 80,000 spectateurs. C'était le Colysée. On dit que les Juifs captifs furent employés à élever ce gigantesque édifice. Ses dimensions étaient telles que l'arène centrale ayant été une fois remplie d'eau, on put y donner au peuple romain le simulacre d'un combat naval. Mais habituellement il était réservé aux combats des gladiateurs entre eux ou contre des bêtes féroces. Des scènes terribles de luttes sanglantes et de carnage avaient lieu dans cette arène, aux jours de fête. Les Romains les contemplaient et y applaudissaient du haut de leurs sièges disposés en gradins, garantis, par des filets à mailles d'or suspendus à des poteaux d'ivoire, de la fureur des bêtes féroces, rendues plus terribles par la faim.

C'est là que le vénérable évêque d'Antioche, épuisé par l'âge et par la fatigue de son long voyage, fut livré aux bêtes sous les yeux de milliers de spectateurs. Il fut bientôt mis en pièces et dévoré par elles. Le vieux pèlerin fatigué entra ainsi dans le repos du paradis de Dieu, auprès de Celui pour qui il avait donné joyeusement sa vie. Il pouvait dire avec Paul : « J'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée... Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée ? Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. » (Romains VIII.)

Les amis d'Ignace ne purent recueillir de ses restes que quelques os. Il fut le premier chrétien qui

souffrit cette mort cruelle dans l'amphithéâtre du Colysée. Mais après lui bien d'autres subirent le même sort sous le règne de Trajan. « Ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort, » mais « ils ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage. » (Apocalypse XII.) Quelle gloire les attend dans la première résurrection ! Ils régneront avec Christ. Puissions-nous, mes jeunes amis, dans ces temps moins difficiles, être cependant trouvés aussi fidèles, aussi dévoués au Seigneur !

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID ET JONATHAN

(1 Samuel XVIII.)

SOPHIE. — Chère maman, ce que j'ai lu de la victoire du jeune berger David sur le géant Goliath m'a paru bien intéressant. J'aimerais beaucoup à m'entretenir avec toi de ce qui arriva ensuite.

LA MÈRE. — Je le ferai volontiers, Sophie. Tu te rappelles que les Philistins, privés de leur homme fort, perdirent courage et s'enfuirent. Ils sentirent bien qu'il y avait dans le camp d'Israël une puissance à laquelle ils ne pourraient résister.

SOPHIE. — Oui, maman ; c'était celle de l'Éternel, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En effet. L'Éternel avait opéré par le moyen de David une délivrance complète. Les Israé-

lites n'eurent plus qu'à poursuivre leurs ennemis et à prendre leurs dépouilles. Mais il y a une délivrance bien plus grande, plus complète et plus glorieuse, que celle que Dieu accorda alors aux Israélites.

SOPHIE. — Je sais, maman. C'est la délivrance que nous avons par le Seigneur Jésus. Il a remporté la victoire sur Satan, sur le péché et sur la mort. Tu m'as dit cela.

LA MÈRE. — Je suis bien aise que tu t'en souviennes, Sophie. Satan, le grand ennemi de Dieu et des hommes, est comparé à un homme fort. Mais Jésus l'a lié et le dépouille de ses biens (1). Nous étions devenus ses prisonniers à cause du péché ; mais Christ « étant monté en haut, a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes (2). » Et sais-tu par quel moyen notre adorable Sauveur a ainsi triomphé de nos ennemis et nous a délivrés ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. C'est en mourant pour nous sur la croix (3). Et cela me rappelle ce beau verset de cantique :

« Célébrons du Sauveur l'amour et la puissance,
L'abaissement profond, l'entière obéissance ;
Il vint et triompha de tous nos ennemis ;
Il les a, par sa croix, pour toujours asservis. »

LA MÈRE. — Après sa victoire, David dépouilla le Philistin de ses armes et les porta dans sa tente. Mais plus tard il les consacra, sans doute, à l'Éternel des armées, car l'épée du géant se trouve sous la garde du sacrificateur (4). Saül avait contemplé avec étonnement le jeune berger, armé seulement d'un bâton et d'une fronde, s'avançant contre le puis-

(1) Matthieu XII, 29. — (2) Éphésiens IV, 8.

(3) Colossiens II, 14, 15. — (4) I Samuel XXI, 8, 9.

sant Goliath. Sa surprise fut encore bien plus grande, lorsqu'il vit ce redoutable champion renversé et mis à mort par son faible adversaire. Frappé de ce spectacle, il dit à Abner, le chef de l'armée : « Almer, de qui ce jeune homme est-il fils ? » Et Abner avait dit : « Ton âme est vivante, ô roi, je n'en sais rien. » Et le roi dit : « Enquiers-toi de qui ce jeune homme est fils. »

SOPHIE. — Mais, chère maman, ce que tu me dis m'étonne beaucoup. Saül devait bien connaître David, puisque celui-ci était venu jouer de la harpe auprès du roi pour chasser le mauvais esprit.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Mais avant la guerre, David n'était venu auprès de Saül qu'à de rares intervalles, je pense. Et c'était quand le mauvais esprit agitait Saül. David, la plus grande partie du temps, continuait de garder les troupeaux de son père. (Vers. 15.) Il se pouvait donc très bien que Saül eût oublié qui il était, d'autant plus que l'esprit de ce pauvre roi était bien troublé. Quant à Abner, rien d'étonnant à ce qu'il ne connût pas David, occupé qu'il était de ses fonctions de général de l'armée.

SOPHIE. — Je comprends, chère maman. Il me semble que nous voyons en cela un exemple de ce qui arrive souvent. C'est que l'on oublie ceux qui nous ont fait du bien.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. C'est ainsi que le monde, que Dieu supporte à cause de Christ, ne connaît pas cet adorable Sauveur. Abner prit David, qui portait dans ses mains la tête du Philistin et l'amena à Saül. « Jeune homme, de qui es-tu fils ? » dit le roi. Et David dit : « Je suis fils de ton serviteur Isaï, le Bethléhémite. » Dès ce jour-là, Saül voulut que David restât auprès de lui, et ne lui permit pas de retourner chez son père.

SOPHIE. — Saül était bien aise d'avoir auprès de lui un si vaillant guerrier, je pense.

LA MÈRE. — Oui, il regardait à son avantage et à son intérêt particulier. Mais à côté de Saül, il y avait quelqu'un qui avait d'autres sentiments et appréciait bien autrement David. C'était Jonathan, le fils de Saül.

SOPHIE. — Celui qui avait aussi remporté une grande victoire sur les Philistins, n'est-ce pas ? N'était-il pas jaloux de David ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, bien au contraire. Comme David achevait de parler à Saül, « l'âme de Jonathan se lia à l'âme de David, et il l'aima comme son âme. » Jonathan était sans doute heureux, comme tous les autres Israélites, de profiter de la victoire remportée par David, mais ce qui attirait son cœur, c'était la personne même de David. En voyant son humilité, en même temps que sa grâce et sa grandeur, son âme fut entièrement gagnée à David. Il oublia ses propres exploits et ne vit plus que ceux de celui qu'il aimait. En cela, ma chère fille, il y a pour nous une grande leçon et un bel exemple à suivre.

SOPHIE. — Je crois te comprendre, chère maman. Tu veux dire que nous ne devons pas seulement nous réjouir du salut que Jésus nous a acquis en remportant la victoire sur nos ennemis, mais qu'il nous faut le connaître.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. La parole de Dieu place devant nous l'excellence et la beauté parfaite du Sauveur, le Fils de Dieu, en qui le Père a mis toute son affection. Elle nous dit sa gloire avant qu'il vint sur la terre : Il est le Créateur de toutes choses. Elle nous raconte son humiliation, son abaissement, quand il devint un homme. Elle nous le montre humble, doux, débonnaire, plein de compassion, de tendresse, d'amour, de patience, tout en

restant toujours le puissant Fils de Dieu qui commandait aux éléments, aux maladies, aux démons et à la mort. Nous le voyons encore le même sur la croix. Jamais son support, sa bonté, sa patience ne se démentent. Puis la Parole Le présente à nos cœurs vainqueur, ressuscité, glorifié, assis sur le trône du Père, à la droite de la Majesté, mais toujours le même Jésus aimant les siens jusqu'à la fin. Comme David pour Jonathan, nous avons sa Personne et ses paroles. Et qu'attend-il de nous ?

SOPHIE. — Ah ! maman, c'est que nous l'aimions comme Jonathan aima David ; bien plus encore. Que tout notre cœur soit à Lui, et que nous ne pensions plus à nous-mêmes.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Demandons à Dieu que nous sachions ainsi apprécier son Fils bien-aimé et que notre cœur soit lié au sien. De son amour à Lui, nous ne saurions douter ; que nos cœurs puissent aussi dire : « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. » Que Jésus ait à nos yeux tout son prix, comme il est précieux pour Dieu son Père. C'est ainsi que Jésus était tout pour Marie de Magdala qu'il avait délivrée de sept démons ; pour Marie, sœur de Lazare, dont il avait ressuscité le frère ; pour la pauvre pécheresse dont il avait ôté les nombreux péchés. C'est le vrai et seul bonheur, de connaître et d'aimer Jésus.

SOPHIE. — Merci, chère maman, de ce que tu viens de me dire. Cela me fait souvenir de cet autre cantique :

De l'amour dont Il nous aime
Rien ne peut rompre le cours ;
Il nous acquit pour Lui-même,
Il est à nous pour toujours.

S'Il veut que notre cœur l'aime
 Sans partage, ni détour,
 C'est qu'Il est d'abord, Lui-même,
 Immuable en son amour.

Je vois, maman, comme Jésus est digne d'être aimé. Combien nous serons heureux dans le ciel, où nous le verrons comme il est et l'aimerons parfaitement !

LA MÈRE — Ce temps approche, mon enfant. Mais Jonathan *montra* aussi son amour à David. Il voulut qu'un lien indestructible l'unît à son ami. « Jonathan fit alliance avec David, parce qu'il l'aimait comme son âme. » En faisant ainsi alliance, ils se promettaient mutuellement de rester toujours unis, de se soutenir l'un l'autre, et de ne rien faire l'un contre l'autre. Et nous verrons par la suite de l'histoire, que Jonathan ainsi que David furent fidèles à cette alliance. Leur amour l'un pour l'autre dura jusqu'à la mort.

SOPHIE. — Et il en est ainsi de l'amour de Jésus, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, car il est écrit : « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? (1) » Il surpasse toute intelligence, et c'est pour cela que notre amour pour Lui subsiste aussi. Il nous dit : « Je vous ai aimés, demeurez dans mon amour (2). » Hors de Lui, nous ne pouvons rien faire. Mais l'amour de Jonathan se montra encore autrement. Il avait donné son cœur et sa vie entière à David. Il lui donne en même temps tout ce qu'il avait de précieux. « Jonathan se dépouilla de la robe qui était sur lui, et la donna à David, ainsi que ses vêtements,

(1) Romains VIII, 35. — (2) Jean XV, 9, 10.

jusqu'à son épée, et à son arc, et à sa ceinture. » Tu vois, mon enfant, qu'il se dépouille de tout ce qui faisait sa gloire et sa force comme homme, comme prince, et comme guerrier. Il s'était donné lui-même, et avec lui tout ce qu'il possédait. N'est-ce pas là aussi ce que fait un cœur qui aime Jésus ?

SOPHIE. — J'en suis sûr, maman. Quand nous aimons vraiment quelqu'un, tout ce que nous avons, nous sommes prêts à le lui donner.

LA MÈRE. — Et ne te souviens-tu pas d'avoir lu dans les évangiles l'histoire d'une personne qui aimait ainsi le Seigneur ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. C'est celle de la pécheresse avec ses nombreux péchés. Elle apporta un beau vase d'albâtre plein de parfum, et elle en oignait les pieds de Jésus, les arrosait de ses larmes, et les essuyait avec ses cheveux. Et le Seigneur dit qu'elle avait beaucoup aimé, et que ses nombreux péchés étaient pardonnés. Que c'est beau de voir l'amour de Jésus pour une si misérable femme, mais elle y répondait bien. Elle le connaissait.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Si elle n'avait pas connu le cœur de Jésus, elle n'aurait pas osé entrer dans la maison du pharisien. Mais son amour pouvait tout braver, car « l'amour est fort comme la mort (1). » Rien ne lui résiste. Ainsi cette femme vient donner à Jésus ce qu'elle a de plus précieux, et ce qui ornait sa personne, lui sert à essuyer les pieds du Sauveur. C'est ainsi que fit aussi Marie, sœur de Lazare.

SOPHIE. — Celle qui était assise aux pieds de Jésus et qui écoutait sa parole, n'est-ce pas ? Je sais ce qu'elle fit. Elle avait un vase d'albâtre plein d'un parfum pur de grand prix. Et elle brisa le vase et

(1) Cantique de Salomon VIII, 6.

en oignit la tête et les pieds du Seigneur. Elle aussi essuya les pieds de Jésus avec ses cheveux.

LA MÈRE. — C'était leur amour pour Jésus qui les faisait agir ainsi. D'autres femmes l'assistaient de leurs biens. Mais l'apôtre Paul est aussi un bel exemple d'un cœur dévoué pour Christ et qui, pour Lui, abandonne tout ce qui faisait sa gloire devant le monde, tout ce à quoi il tenait. « Les choses qui pour moi étaient un gain, » dit-il, « je les ai regardées, à cause du Christ, comme une perte. Et je regarde aussi toutes choses comme une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ (1). » Ainsi Paul ne désirait connaître qu'une chose, ne voulait jouir que d'une chose, et c'était Christ, de même que Jonathan ne voyait plus autre chose que David.

SOPHIE. — Et Jonathan et David restèrent toujours unis, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, nous le verrons dans la suite. Que le Seigneur fasse que nous soyons des Jonathan pour le Seigneur, et que le Seigneur soit pour nous ce que David était pour Jonathan.

N.-B. — Nous avons pensé continuer sous forme d'entretiens l'histoire des rois d'Israël, afin d'introduire plus simplement et d'une manière plus variée les enseignements de la Parole.

(1) Philippiens III, 7, 8.

Aimer jusqu'à la mort.

Une amie me racontait le trait suivant d'une poule qui laissa sa vie pour ses poussins.

Il n'y a pas longtemps qu'un orage terrible, accompagné d'une forte grêle, fondit sur notre contrée. Il causa des dommages particulièrement considérables dans une campagne de notre voisinage. En voyant l'orage approcher, gens et bêtes se hâtèrent de rentrer pour se mettre à l'abri ; seule une poule avec ses poussins resta dehors. Il est probable qu'elle n'avait pu les rassembler à temps pour les conduire en un lieu de sûreté, et en abandonner un seul, elle ne l'eût pas voulu au prix de sa vie.

Lorsque les sombres nuages se furent dissipés et que le soleil brilla de nouveau sur les champs profondément ravagés, on trouva aussi la poule dans la prairie voisine. Elle était morte, mais avait encore les ailes étendues sur sa tendre couvée tout entière saine et sauve. Quand l'orage éclata, elle avait sans doute réussi à rassembler tous ses poussins sous leur abri naturel, leur faisant un rempart de son corps. Mais rien ne l'abritait, elle. Les lourds grêlons tombant serrés et avec force l'écrasèrent. Mais les poussins n'eurent aucun mal. Leur mère avait volontairement donné sa vie pour eux.

Chers enfants, vous avez là un exemple du véritable amour. Il est plus fort que la mort. Que nous rappelle l'amour de cette mère qui, par une mort cruelle, sauva la vie des siens ? Vous l'avez deviné ; c'est l'amour de notre Seigneur et Sauveur. Il a donné sa vie pour nous sur la croix, où toutes les vagues et les flots de la colère et du jugement de Dieu s'amas-

saient sur sa tête. Les traits impitoyables de la justice

l'ont frappé, parce qu'il avait pris nos péchés sur Lui, et c'est par ses blessures que nous avons été guéris. Sa mort est devenue notre salut. Qui de vous a remercié le Seigneur Jésus pour un tel amour et est venu à Lui pour que Jésus prit tout son cœur?

Désir.

C'est après Toi, Seigneur, que mon âme soupire !
Vers Toi quand m'en irai-je enfin ?
En ce désert aride, oh ! mon cœur te désire.
Plus que la sentinelle attendant le matin.

Mon enfant, ici-bas tu dois rester encore
Un peu de temps pour me servir.
Il faut qu'en ces bas lieux mon rachaté m'honore.
Et comme j'y souffris, ne veux-tu pas souffrir ?

Oui, Seigneur ! Je comprends ta divine parole ;
Oui, te suivre et porter ta croix,
Et ne vouloir que Toi pour soutien et boussole.
Sera l'heureuse part dont mon âme fait choix.

Et j'attendrai le jour pour lequel je soupire,
Le jour où tu viendras enfin,
En marchant ici-bas comme ton cœur désire,
Les yeux fixés sur Toi, l'Étoile du matin.



Le fils du rabbin

Tout ce qui se rapporte à l'ancien peuple de Dieu, Israël, est si rempli d'intérêt, que je suis heureux, mes jeunes amis, de pouvoir placer encore devant vous un récit qui vous montrera que « Dieu n'a point rejeté son peuple, lequel il a préconnu. » (Romains XI, 1, 2.) L'apôtre Paul en était un exemple (I Timothée I, 16), et d'autres que lui devaient suivre et croire en Jésus pour la vie éternelle. Il est vrai que, comme peuple, les Juifs sont encore dispersés et sous le coup du jugement, parce qu'ils ont rejeté Christ; mais en attendant que Dieu les ramène dans leur terre, et que la prophétie d'Osée s'accomplisse (Osée II, 18-23), il montre sa miséricorde en en amenant quelques-uns à croire en Celui que leurs pères ont crucifié. Alors le Juif qui croit, n'est plus juif, mais chrétien. Il appartient à l'Église de Christ. C'est ce que nous allons voir dans l'histoire suivante.

Le savant rabbin H. qui habitait une ville frontière de la France, cherchait un jour diligemment dans sa Bible hébraïque — il va sans dire que c'était seulement l'Ancien Testament — désirant trouver un passage que son jeune fils, que nous nommerons David, devait apprendre par cœur.

David venait d'avoir douze ans. Dès qu'il aurait atteint son treizième jour de naissance, il devait être confirmé, comme tous les garçons juifs de cet âge. Dans cette occasion, il était appelé à réciter dans la synagogue une portion des Écritures, tirée soit de la loi, soit des prophètes. David était un jeune garçon intelligent, que son père estimait capable de réciter sans faute plusieurs chapitres. Mais il était nécessaire qu'il commençât immédiatement à les apprendre, afin de pouvoir les répéter fréquemment dans le courant de l'année.

Après y avoir longtemps réfléchi, le rabbin choisit enfin les premiers chapitres du livre du Lévitique. Il fit donc venir son fils et lui donna sa tâche.

Cette portion des Écritures était tout à fait nouvelle pour David. Il s'efforça d'autant plus de s'approprier ces paroles, jusqu'alors inconnues pour lui. Tandis qu'il les lisait et relisait, il remarqua que tous les sacrifices décrits dans ces chapitres étaient offerts sur l'ordre de Dieu, et cela afin de faire propitiation pour le péché. Il lut en maints endroits : « Le sacrificateur fera propitiation pour lui (ou eux), pour son (ou leur) péché, et il lui (ou leur) sera pardonné. » (Lévitique IV, 20, 26, 31, 35 ; V, 6, 10, 13, etc.). David se sentit tout troublé. Ces choses lui étaient non seulement nouvelles, mais incompréhensibles. Il savait qu'il était un pécheur, mais jamais, au moins pour autant qu'il le savait, on n'avait offert un sacrifice pour lui.

Se trouvant un soir avec son père, il lui demanda :

— Père, pourquoi n'offre-t-on plus de sacrifices maintenant ?

— On ne le peut pas, répondit le père. Dieu avait commandé qu'ils fussent offerts dans son saint temple à Jérusalem. Mais la ville sainte est entre les mains des Gojim (les nations). Le temple saint est détruit, la ville est profanée, et nous sommes bannis de notre terre.

— Comment donc peut-il être fait propitiation pour nos péchés ? demanda David. Comment peuvent-ils nous être pardonnés, si nous n'avons pas de sacrifices ?

— Dieu est clément et miséricordieux, dit le père. Si nous Lui demandons sincèrement de nous pardonner, que nous nous repentions de nos fautes et que nous amendions notre conduite, nous pouvons avoir la confiance qu'Il nous pardonnera nos péchés.

— Mais, cher père, continua David, Dieu n'a-t-il pas toujours été clément et miséricordieux ? Et nos pères, qui sacrifiaient à Jérusalem, ne pouvaient-ils pas le prier exactement comme nous, se repentir de leurs fautes et chercher à mieux faire, quand ils savaient qu'ils avaient mal agi ? Pourquoi donc Dieu ne leur aurait-il pas pardonné comme Il nous pardonne ? Quel besoin avaient-ils de sacrifices outre cela ? A quoi servaient-ils ?

A ces questions, le rabbin donna une réponse courte et péremptoire : — « David, il est temps d'aller te coucher ; bonne nuit, » dit-il d'une manière si positive, que David comprit qu'il serait inutile d'insister. Il vit aussi que, pour une raison ou une autre, ses questions n'étaient pas agréables à son père, et résolut de ne plus lui en adresser. Mais depuis ce moment, il se sentit malheureux et n'eut plus de repos. *Pourquoi les sacrifices ?* S'ils étaient nécessaires en quelque manière pour ôter les péchés, pouvait-il

être vrai que ses péchés à lui, pouvaient être ôlés sans eux ?

Il ne dit rien de ce qui se passait en lui et apprit ses chapitres. Lorsque son treizième anniversaire fut arrivé, il les récita sans faute, et fut loué et félicité pour son application.

Peu après cet anniversaire, David fit la connaissance d'un instituteur chrétien. C'était un homme bienveillant et aimable. David lui fit part de ses perplexités, car il n'avait pas cessé de penser à ces mystérieux sacrifices. L'instituteur l'écouta avec bonté, mais lui dit peu de chose. Il lui donna deux livres. L'un, écrit il y a deux cents ans, par Jean de Labadie, était intitulé : « *Traité de la vérité de la religion chrétienne* ; » l'autre était la traduction française de l'ouvrage anglais de Keith sur les prophéties.

David lut ces livres avec grand intérêt. Ils ne levèrent pas ses difficultés, mais le remplirent d'étonnement. En les lisant, il lui semblait que peut-être après tout Jésus que les chrétiens adorent, Jésus de Nazareth, était le Messie promis à Israël. Cela serait-il vrai ? Il n'osait poser cette question à personne.

Peu de temps après avoir lu ces ouvrages, se trouvant un jour seul dans le cabinet de travail de son père, il remarqua parmi le grand nombre d'autres livres, un petit volume à reliure brune, qu'il n'avait jamais vu auparavant. Il l'ouvrit, et ses yeux tombèrent sur ces paroles : « Car si le sang de boucs et de taureaux, — et la cendre d'une génisse avec laquelle on fait aspersion sur ceux qui sont souillés, — sanctifie, pour la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes pour que vous serviez le Dieu vivant ! » Il continua à lire que « Christ a été offert une fois

pour porter les péchés de plusieurs, » que, tandis qu' « il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés ; ... celui-ci (Jésus), ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu. » (Hébreux IX, 13, 14, 28 ; X, 4, 12.) Et David vit que tout cela était écrit aux *Hébreux*, par conséquent à lui, et qu'il avait ainsi le droit de le lire. Il emporta le petit livre dans sa chambre et lut le commencement : « Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. »

Il lut plus loin et toujours plus loin et aurait bien aimé aller jusqu'au bout du livre, mais après un jour ou deux son père lui dit :

— Il y avait sur ma table un petit livre que je ne retrouve pas. L'aurais-tu vu, David ? C'est un petit livre avec une couverture brune.

— Je l'ai dans ma chambre, dit David. Et le cœur serré de crainte, il l'apporta à son père.

— Pourquoi l'as-tu pris ? dit le rabbin fixant sur lui un regard sévère. C'est un livre détestable.

— Je ne savais pas que ce fût un livre détestable, répondit David. Je n'aurais pas pensé qu'il pût y avoir un livre détestable dans la bibliothèque de mon père.

Le rabbin dit seulement : — « Je te défends d'y toucher et de le lire. » David ne répondit rien, mais il sentait qu'il *devait* lire ce livre. Il s'adressa à son ami l'instituteur et lui demanda où il pourrait se procurer un *Nouveau Testament*, car c'était là le petit livre qu'il avait trouvé chez son père. L'instituteur lui en donna un, en lui disant qu'il faisait bien de le lire, parce que c'était la parole de Dieu.

David le lut, et arrivé à la fin, il demeura pleinement convaincu que Jésus, Jésus de Nazareth le méprisé, était, non seulement le Messie d'Israël, mais

Dieu Lui-même, l'Éternel, Jéhovah. (Comparez Ésaïe VII, 14; IX, 6.) Et d'après ce qu'il avait lu de la mort de Jésus, il comprit alors pourquoi il n'y avait plus de sacrifices pour le péché; il sut pourquoi il ne pouvait plus y en avoir.

Maintenant, tout était aussi clair pour David que le soleil en plein midi, et cependant — tel était son cœur, et tel est aussi le vôtre, chers jeunes amis — il éprouva pour Christ une haine d'autant plus grande.

Comment cela se fait-il? Ah! c'est qu'il se disait: « S'Il est Dieu, alors je dois me soumettre à Lui, Lui obéir, l'adorer et porter son opprobre; mais dans ce cas je serai haï, méprisé et rejeté de tous les miens. » David mit de côté son Nouveau Testament et résolut de bannir de son esprit la pensée de Christ, et s'il ne pouvait nier le fait qu'Il était Dieu Lui-même, il voulait au moins l'oublier.

Mais c'était impossible. « Christ, » disait-il en racontant son histoire, « Christ était toujours là. » Il ne voulait pas me laisser. Il me *hantait*. J'étais furieux contre moi d'avoir lu ce livre et de m'être donné tant de peine pour découvrir la terrible vérité qui me rendait si malheureux. (A suivre.)

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID EST PERSÉCUTÉ PAR SAUL

(1 Samuel XVIII et suivants)

SOPHIE. — Nous allons continuer l'histoire de David, n'est-ce pas, maman? Veux-tu me dire ce qu'il fit après que Jonathan fut devenu son ami?

LA MÈRE. — Saül ne voulut pas le laisser retourner chez son père. David resta donc au service du roi, qui l'établit sur les hommes de guerre. Le jeune berger était ainsi devenu comme un général d'armée. C'était une haute position dans le monde; mais David ne s'en enorgueillissait pas : il restait humble et dépendant. De même qu'il obéissait autrefois à son père en gardant les troupeaux, de même il était soumis à Saül en commandant ses troupes ; « il allait partout où Saül l'envoyait. » C'est ainsi que nous voyons Jésus être soumis à ses parents et faisant en tout la volonté de Dieu (1), et ce sont des exemples que Dieu nous donne à suivre. « Que toute âme, » dit sa parole, « se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle » (2). David, en tout ce qu'il faisait ainsi pour le service du roi, prospérait et « il était agréable aux yeux de tout le peuple, et même des serviteurs de Saül. »

SOPHIE. — Cela me rappelle Joseph quand il était en Égypte. Tout ce qu'il faisait prospérait (3).

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et nous pouvons aussi nous souvenir qu'il est dit du Seigneur qu'il avançait en sagesse et en faveur auprès de Dieu et des hommes (4). L'Écriture ajoute quant à David qu'il était « sage dans toutes ses voies, » ce qui est bien beau pour un jeune homme comme il l'était. Mais d'où venait à David cette sagesse, cette prudence, la prospérité qui l'accompagnait, la bienveillance dont il jouissait de la part de tous ?

SOPHIE. — Cela venait de Dieu, chère maman.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Le grand secret est que « l'Éternel était avec lui. » C'est l'Éternel qui était avec lui et lui avait donné le courage et la force

(1) Jean VIII, 29. — (2) Romains XIII, 1.

(3) Genèse XXXIX, 5, 21-23. — (4) Luc II, 40, 52.

pour combattre et vaincre Goliath, et c'est l'Éternel qui était avec lui et lui donnait le tact et la prudence nécessaires pour se bien conduire dans sa nouvelle position. C'est le secret pour nous aussi. Pour vaincre Satan et pour nous conduire sagement et saintement, nous avons besoin que Dieu soit avec nous.

SOPHIE. — Est-ce que la guerre continua contre les Philistins ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. C'était un peuple belliqueux et ennemi acharné du peuple de Dieu. Durant toute la vie de Saül, il fallut les combattre. Cependant, après la mort de Goliath, ils furent découragés pendant quelque temps, de sorte que l'armée des Israélites revint dans ses foyers. Et sur leur passage les femmes sortaient des villes au-devant des vainqueurs avec des instruments de musique, chantant et dansant et disant : « Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille. » Elles donnaient ainsi la première place à David.

SOPHIE. — Et c'était bien juste, maman. Sans lui, Goliath n'aurait pas été tué, et les Philistins auraient battu les Israélites, puisque l'Éternel avait abandonné Saül, et que ce pauvre roi n'avait plus ni force, ni courage.

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie ; mais ce fut un coup très douloureux pour Saül qui cherchait sa propre gloire et ses propres intérêts, plus que la gloire de l'Éternel et le bien de son peuple. Le fond de son méchant cœur fut dévoilé ; il conçut à l'égard de David une amère jalousie qui se changea bientôt en une haine violente. Il avait pensé rehausser son mérite et sa dignité royale, en approchant de sa personne un homme aussi vaillant que David, et maintenant David l'éclipsait, il passait avant lui. « Il fut très irrité » en entendant les femmes, et dit : « On a donné à David dix mille, et à moi on a donné

les mille; il n'y a plus pour lui que la royauté. » Et depuis ce moment Saül eut l'œil sur David, mais un œil déflant et envieux, cet « œil méchant » dont le Seigneur parle comme étant une des choses qui proviennent du cœur corrompu de l'homme (1), cet œil qui recherche toutes les occasions de faire du mal, et se réjouit du mal qui arrive à celui envers qui l'on ressent de l'envie.

SOPHIE. — Pauvre Saül! Il devait être bien malheureux.

LA MÈRE. — En effet; rien ne rend misérable comme la jalousie. Elle conduit à la haine, qui à son tour conduit au meurtre même. Ne te rappelles-tu pas des exemples de cet affreux sentiment?

SOPHIE. — Tu veux parler de Caïn, n'est-ce pas? Il fut jaloux d'Abel et le tua. Ah! je me rappelle aussi les méchants frères de Joseph qui eurent de l'envie contre lui, parce que son père l'aimait plus qu'eux (2).

LA MÈRE. — Oui, « les patriarches étant remplis d'envie, vendirent Joseph (3). » Combien nous avons à veiller pour que ce mauvais fruit de notre mauvais cœur — la jalousie — ne se produise pas. Bien des enfants s'y laissent aller. Mais revenons à Saül. La jalousie qu'il avait laissé entrer dans son cœur, se montra bientôt par des effets. Le lendemain du jour où les femmes d'Israël avaient célébré la gloire du jeune vainqueur, le « mauvais esprit » saisit Saül. Comme les autres jours, David vint pour calmer le pauvre roi en jouant de la harpe. Mais cette fois le mauvais esprit ne céda point. Saül ne fut pas apaisé. Pourquoi? Parce qu'il y avait de la haine dans son cœur. Quand on laisse un mauvais sentiment entrer en soi, au lieu de le repousser, le diable s'en sert

(1) Marc VII, 20-23.

(2) 1 Jean III, 12; Genèse XXXVII, 3. 4. — (3) Actes VII, 9.

pour nous dominer. Judas aimait l'argent ; il ne résista pas à ce penchant ; il devint voleur ; puis Satan entra dans son cœur, et il vendit Jésus (1). C'est ainsi que Saül dominé par sa jalousie et par le mauvais esprit, saisit sa lance et la jeta contre David pour le clouer à la paroi et ainsi le tuer. Deux fois il renouvela sa tentative ; mais David se détourna de devant le coup. L'Éternel, qui l'aimait, ne permit pas que Saül consommât son crime. Mais depuis ce moment, Saül n'eut qu'une pensée, celle de se débarrasser de David. « Il eut peur de David, car l'Éternel était avec lui, et s'était retiré de Saül. » Sais-tu qui cela nous rappelle ?

SOPHIE. — C'est le Seigneur Jésus, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Les méchants Juifs haïssaient le Seigneur, ils cherchèrent plus d'une fois à le faire mourir et enfin le tuèrent. Pourquoi cela ? Parce que leurs œuvres étaient mauvaises et que la présence de Jésus, qui était saint et juste, le leur faisait sentir. Les méchants sont toujours mal à l'aise devant ceux qui aiment Dieu et le servent. C'est pourquoi le monde a toujours haï les vrais chrétiens.

SOPHIE. — Est-ce que David ne quitta pas le méchant Saül qui voulait le tuer ?

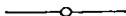
LA MÈRE. — Non, mon enfant. David était un serviteur fidèle qui restait à la place que Dieu lui avait assignée. Mais ce fut Saül qui l'éloigna d'auprès de lui. Il l'envoya combattre les Philistins, en lui promettant de lui donner en mariage sa fille aînée Mérah. Ce fut avec de belles paroles qu'il le congédia : « Voici ma fille aînée, Mérah, » dit-il ; « je te la donnerai pour femme ; seulement sois-moi un homme vaillant, et combats les combats de l'Éternel. » Mais c'étaient

(1) Jean XII, 6 ; XIII, 26 ; Luc XXII, 3.

des paroles trompeuses ; au fond de son cœur Saül disait : « Je ne veux pas le tuer moi-même, mais il perdra la vie dans quelque combat contre les Philistins. » Ainsi Saül n'en était pas moins un meurtrier, car la parole dit : « Quiconque hait son frère, est un meurtrier (1). » Et il oubliait que l'Éternel était avec David et que par conséquent celui-ci n'avait rien à craindre. David pouvait dire : « L'Éternel est ma lumière et mon salut ; de qui aurai-je peur ? Quand une armée camperait contre moi, mon cœur ne craindrait pas (2). » Celui qui marche avec Dieu est dans une parfaite sécurité.

SOPHIE. — David était bien heureux, maman.

LA MÈRE. — Certainement, Sophie, mais ce bonheur d'être avec Dieu, gardé par Lui, nous appartient aussi, si nous sommes humbles et obéissants.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

JUSTIN MARTYR

La persécution contre les chrétiens qui avait sévi sous le règne de l'empereur Trajan, se ralentit sous celui de ses deux successeurs Adrien et Antonin le pieux, sans cependant cesser entièrement. Mais elle reprit avec plus de force sous Marc-Aurèle qui succéda à Antonin. Est-ce donc que cet empereur était un homme méchant et cruel ? Non, mes jeunes amis. Il était, au contraire, un de ceux que l'on nomme philosophes — amis de la sagesse. Marc-Aurèle était

(1) 1 Jean III, 15. — (2) Psaume XXVII, 1, 3.

d'un naturel humain, bienveillant, noble et pieux, et grâces à l'influence de l'éducation qu'il avait reçue de sa mère, de mœurs pures. Ses écrits renferment des préceptes d'une morale excellente. Et malgré cela, il se montra l'ennemi des chrétiens.

Nous ne devons pas nous en étonner. La sagesse du monde, celle que les hommes puisent dans leur intelligence, dans leurs sentiments et leurs raisonnements, est tout l'opposé de la sagesse de Dieu. C'est Christ qui est « la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu, » et c'est en Christ crucifié que se montrent cette puissance et cette sagesse pour sauver ceux qui croient. Mais le monde avec sa sagesse n'a pas connu Dieu qui, dans son amour, a donné son fils. La croix est une folie pour les sages de ce monde qui estiment pouvoir plaire à Dieu et se sauver sans elle. Aussi l'apôtre Paul dit-il que les chefs de ce monde n'ont pas connu la sagesse de Dieu, « car s'ils l'eussent connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. » (Lisez 1 Corinthiens I, 20-24 ; II, 7, 8.) Ainsi, si les chefs de ce monde ont rejeté le Seigneur, il ne faut pas être surpris qu'ils persécutassent les disciples de Jésus. Il faut aussi ajouter que, tout en reconnaissant la vanité des idoles, les philosophes en toléraient le culte et s'y associaient, comme étant une chose bonne pour le peuple, tandis que les chrétiens s'en séparaient complètement.

L'empereur, il est vrai, n'intervenait pas directement dans les persécutions. Mais il en avait connaissance et aurait pu les arrêter. Des apologies ou défenses du christianisme avaient été présentées aux empereurs qui l'avaient précédé et à lui-même, et la justice aurait demandé qu'il examinât ce qui lui était dit en faveur des chrétiens. Mais au fond de toutes les persécutions et de l'opposition faite aux disciples de Christ se trouve l'inimitié du cœur naturel contre

Dieu. Jésus avait dit : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous... Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père... S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » (Jean XV, 18, 24, 20.)

Et, en effet, le monde les haïssait. On en était venu à considérer les chrétiens comme des ennemis publics. Non seulement on les accusait de crimes abominables commis en secret, disait-on, dans leurs réunions privées, mais on leur attribuait toutes les calamités qui, à cette époque en particulier, vinrent frapper Rome et l'empire romain. C'était le courroux des dieux irrités par la présence de ces impies, de ces athées qui méprisaient leur culte, qui se manifestait par ces fléaux. La haine du peuple envers eux allait donc en croissant, il se soulevait contre eux et obligeait les gouverneurs des provinces à sévir et à exécuter les édits de persécution à l'égard de ceux qui étaient dénoncés comme chrétiens et amenés à leur tribunal. Le Seigneur l'avait annoncé : « Ils vous livreront pour être affligés, et ils vous feront mourir ; et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom. » (Matthieu XXIV, 9.) Mais il avait dit aussi pour l'encouragement de ceux qui souffraient pour son nom : « Vous avez de la tribulation dans le monde, mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde. » (Jean XVI, 33.) Et encore : « Celui qui hait sa vie dans ce monde-ci, la conservera pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur : si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » (Jean XII, 25, 26.) « Si nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui. » (Romains VIII, 17.)

Voilà ce qui soutenait ces chrétiens et les fortifiait dans les souffrances qu'ils avaient à endurer. Ils n'avaient peut-être pas autant de lumières que nous pouvons en avoir, mais Christ était pour eux

une Personne vivante qui avait donné sa vie pour eux, et ils donnaient leur vie pour Lui. Puissions-nous aussi, mes enfants, marcher dans le même chemin de foi, de renoncement et d'amour.

Parmi ceux qui souffrirent le martyre à Rome, sous Marc-Aurèle, se trouve Justin surnommé Martyr. Beau titre, n'est-ce pas, que celui de martyr ou *témoin* pour Jésus-Christ? L'histoire de Justin est d'autant plus intéressante que nous voyons en lui un de ces philosophes si opposés à l'évangile. Mais la grâce de Dieu est souveraine. Elle a amené à Christ le pharisien Saul de Tarse, et elle a converti le philosophe Justin. Elle l'a fait en dépouillant l'un de sa propre justice, et en montrant à l'autre l'impuissance de la sagesse humaine. Il faut que tous, sages ou ignorants, grands ou petits, nous reconnaissons notre état de péché et de ruine, afin de saisir le salut, la paix et la vie en Christ. Celui qui a sauvé Pierre et Jean, Nicodème et Paul, Justin le philosophe et tant d'autres, est aussi Celui qui vous sauve. Mais êtes-vous sauvé, mon jeune lecteur?

Justin était né de parents païens à Néapolis, ville de la Samarie, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Sichem. Il raconte lui-même comment, dans sa jeunesse, désirant ardemment connaître la vérité, il avait parcouru toutes les écoles de philosophie, étudiant avec soin les systèmes des sages de ce monde, sans rien trouver qui satisfît son âme et répondit à ses besoins. Mais Dieu qu'il ne connaissait pas encore, le suivait comme le berger qui cherche sa brebis errante, et vint lui révéler la vérité qu'il avait en vain demandée aux hommes. Un seul est « la vérité, » comme il est « la vie, » et « le chemin, » pour arriver à Dieu, et c'est Jésus. Justin allait le trouver.

Un jour que, fatigué de l'inutilité de ses recherches,

il se promenait au bord de la mer, il rencontra un vieillard d'aspect vénérable qui entra en conversation avec lui. Justin s'ouvrit à cet inconnu, qui avait gagné sa confiance. Il lui dit son ardent désir de trouver Dieu, et tout ce qu'il avait fait, mais en vain, pour y arriver. Le vieillard lui répondit qu'en effet tous les enseignements des philosophes ne pouvaient l'amener à la connaissance de Dieu et à la possession de la paix après laquelle il soupirait, car, dit l'apôtre Paul, « le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu. » Puis le vieillard parla à Justin de la révélation que Dieu avait donnée aux hommes dans les écrits des prophètes et dans les évangiles, et le pressa de les lire et de les étudier, et de s'enquérir des doctrines du christianisme. « Priez, » ajouta le vieillard, « pour que les portes de la lumière vous soient ouvertes, parce que les Écritures ne peuvent être comprises que par l'aide de Dieu et de son Fils Jésus-Christ. »

Le vieillard s'éloigna et Justin ne le revit plus. Mais il suivit ses conseils. Il lut et médita les Écritures ; il pria, et Dieu répondit à ses requêtes. Il trouva la lumière et la paix auprès de Jésus-Christ, et, une fois converti, il devint un ardent défenseur du christianisme. Plein de zèle pour la vérité qu'il avait saisie, et qui remplissait et réjouissait son cœur, il se mit à voyager, toujours vêtu de sa robe de philosophe, en Égypte et en Asie, annonçant à tous ceux qui voulaient l'entendre, l'évangile qui lui était si précieux. De l'abondance de son cœur, sa bouche parlait. Comme cela est beau, mes jeunes amis, de voir Dieu tirant une âme des ténèbres, l'amenant dans sa merveilleuse lumière, et en faisant un flambeau pour éclairer d'autres âmes ! On n'a pas besoin pour jouir de ce privilège d'être un savant et un philosophe comme Justin ; vous pouvez chacun

de vous, dans votre humble sphère, si vous avez goûté que le Seigneur est bon, le faire connaître à d'autres. (Actes XXVI, 18; 1 Pierre II, 9.)

Justin se fixa enfin à Rome et continua d'y enseigner. Il cherchait à se mettre en rapport avec les philosophes, dans le désir de leur faire connaître la vérité. Mais l'un d'eux, nommé Crescent, irrité de ce que Justin l'avait réduit au silence en discutant avec lui, le dénonça comme chrétien. Justin, avec six autres, parmi lesquels se trouvait une femme, comparut devant le préfet de Rome, Rusticus. Celui-ci voyant Justin revêtu de sa robe de philosophe, lui demanda quelles doctrines il professait.

— J'ai cherché à acquérir toutes sortes de connaissances, répondit Justin; j'ai étudié dans toutes les écoles des philosophes, et je me suis enfin arrêté à la seule vraie doctrine, celle des chrétiens, de ces hommes méprisés par tous ceux qui sont dans l'aveuglement et l'erreur.

— Comment, misérable! tu suis cette doctrine? s'écria le préfet.

— Oui, et c'est avec joie; car je sais qu'elle est vraie.

Interrogé ensuite sur les lieux où les chrétiens s'assemblaient, il répondit qu'ils se réunissaient où ils le pouvaient, non pas tous en un même lieu, « car le Dieu des chrétiens, » disait Justin, « le Dieu invisible, n'est pas circonscrit par l'espace. Il remplit les cieux et la terre, et est adoré et glorifié partout par les fidèles. »

Le préfet l'ayant menacé de la mort s'il persistait dans sa superstition, le témoin de Christ répondit : « Tu peux me faire souffrir tous les tourments, je n'en resterai pas moins en possession de la grâce qui assure le salut, et qui est le partage de tous ceux qui sont à Christ. »

— Tu crois donc aller au ciel ?

— Non seulement je le crois, mais je le sais et j'en ai l'entière certitude. Telle fut la réponse pleine d'assurance du philosophe qui, après avoir été si longtemps ballotté par tout vent de doctrine humaine, avait enfin trouvé pour son âme une ancre sûre et ferme, et une espérance qui ne confond point. (Éphésiens IV, 14; Hébreux VI, 19.)

Le préfet s'efforça alors de persuader à Justin et à ses compagnons de sacrifier aux idoles.

— Aucun homme dont l'esprit est sain, répondit Justin, n'abandonnera une vraie religion pour l'erreur et l'impiété.

— Sacrifiez, dit le préfet, ou vous serez tourmentés sans miséricorde.

— Nous ne désirons rien d'autre que de souffrir pour le nom de Jésus, mon Sauveur. Je paraîtrai ainsi avec confiance devant son tribunal, où le monde entier doit comparaître un jour.

Telle fut la réponse courageuse du martyr. Ses six compagnons confirmèrent ses paroles en disant :

— Faites ce que vous voudrez ; nous sommes chrétiens, et ne pouvons sacrifier aux idoles.

Le préfet les voyant inébranlables devant ses menaces, prononça la sentence : « Ceux qui refusent de sacrifier aux dieux et d'obéir aux édits de l'empereur, seront d'abord battus de verges, puis décapités. »

Les martyrs se réjouirent et bénirent Dieu d'avoir été trouvés dignes de souffrir et de mourir pour le nom de Jésus. (Actes V, 41 ; Philippiens I, 29.) Ils furent ramenés dans leur cachot, et là, après avoir été fouettés, ils eurent la tête tranchée.

Le Seigneur Jésus a dit : « Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera à cause de moi. Réjouissez-vous, et tressaillez de

joie, car votre récompense est grande dans les cieux. » Et Paul l'apôtre dit aux saints : « Si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui. » (Matthieu V, 11, 12; 2 Timothée II, 12.) Justin et ses compagnons avec bien d'autres mis à mort « pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils ont rendu, » attendent maintenant auprès du Seigneur la « récompense; » « la couronne de justice » et de gloire qui leur est réservée et qui leur sera donnée à son avènement. (2 Timothée IV, 8.)

Puissiez-vous, mes jeunes amis, être préparés aussi pour ce moment glorieux.



La lettre du petit Jean

Les parents du petit Jean avaient quitté leur pays pour s'établir de l'autre côté de l'Atlantique. Mais le père n'ayant pu durant longtemps trouver de l'ouvrage, ils étaient tombés dans une grande misère. L'enfant sentait péniblement tout ce qui manquait à la maison, mais que pouvait-il faire ? Après y avoir beaucoup pensé, il écrivit la lettre suivante, qui vous étonnera peut-être, mais qui montre sa foi enfantine :

« Cher Jésus, je t'ai prié bien des fois, mais je pense que tu n'as pu m'entendre de si loin, c'est pourquoi je t'écris une lettre. Cet été nous avons traversé le grand océan, et depuis ce temps, maman a toujours été malade. Ne veux-tu pas lui envoyer quelque chose pour lui faire du bien ? Et, cher Jésus, envoie aussi à papa de l'ouvrage, afin qu'il puisse

nous acheter des habits chauds et quelque chose à manger. Et, s'il te plaît, fais-le vite, car nous avons froid et faim. Personne ne sait que je t'écris. Je pense que tu nous enverras une surprise. »

JEAN B.

P. S. « J'ai si froid aux mains que je ne puis pas bien écrire. »

Jean plia la lettre et l'adressa : « A Jésus, dans le ciel. »

La jeune dame qui triait les lettres au bureau de poste, était une chrétienne. Surprise de voir une telle adresse, elle ouvrit la lettre et la lut. Ses yeux s'emplirent de larmes, et elle se dit : « La foi de l'enfant ne sera pas trompée. »

Le soir même elle raconta le fait à quelques amis qui, touchés comme elle, furent d'accord pour faire un envoi à Jean, et pour cela firent une collecte entre eux. On fit donc parvenir à l'enfant une caisse contenant un vêtement pour le père, de bonnes couvertures chaudes pour la mère et Jean, quelques jouets pour lui, et un billet de cinquante francs.

En même temps, la jeune dame écrivit à Jean que sa lettre était arrivée à des serviteurs de Jésus, et que de la part de Jésus il recevrait bientôt une caisse renfermant quelque chose pour les aider.

Avant qu'il fût longtemps, la jeune dame reçut une lettre avec de chauds remerciements de la part du père, et, peu après, une autre lui disant qu'il avait trouvé de l'occupation.

Ainsi, vous voyez comment Jésus répondit à la foi d'un jeune enfant. Il est bon de se confier en Lui.

La nuit

Les travaux sont suspendus ;
La nuit sereine s'avance ;
Avec elle, ombre et silence
Au vallon sont descendus.

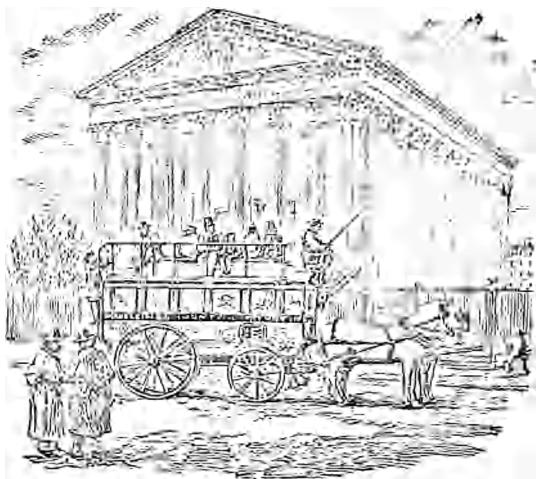
Du soleil derniers reflets,
Une teinte lumineuse
S'étend pure et radieuse,
Colorant les hauts sommets.

Elle s'éteint : lentement,
De l'azur perçant les voiles,
Une à une les étoiles
S'allument au firmament.

Du travail cesse l'effort.
Dans le vallon solitaire
Plus un bruit, nulle lumière :
Le pâtre fatigué dort.

Seule au loin, j'entends encor
La voix du torrent qui gronde,
Comme une basse profonde
Qui prolonge son accord.

Mon âme s'élève en paix,
Dans ce calme et ce silence,
Vers toi, Dieu dont la clémence
Répand sur nous les bienfaits.



Le fils du rabbin

(Suite et fin de la page 206.)

Lorsque David fut plus âgé, il s'adonna aux affaires et aux plaisirs du monde, et prit la résolution de ne penser à rien d'autre. Mais au théâtre, au concert ou en d'autres lieux de divertissement, partout il lui semblait que Christ était auprès de lui; toujours et partout, c'était Christ.

Il passait à Paris la plus grande partie de son temps de loisir, pour y trouver les divertissements qu'il espérait — comme bien d'autres l'espèrent — être le chloroforme qui endormirait son tourment incessant. Mais tout était en vain.

Un jour, il passait devant une chapelle dont la porte était ouverte. Sans savoir pourquoi, il y entra juste au moment où la prédication commençait. C'était la chapelle d'un pasteur protestant, M. X... Le sujet du prédicateur était « *la paix*. »

« Plusieurs d'entre vous, » disait-il, « savent tout ce que je pourrais vous dire touchant Christ et son grand salut, et cependant vous n'avez ni paix, ni repos. En savez-vous la raison ? C'est que vous Lui refusez vos cœurs. Vous le connaissez, et cependant vous le rejetez. » David sortit de là plus misérable et plus troublé que jamais. Ce n'était pas M. X..., mais un étranger qui avait prêché ce jour-là ; mais qui que ce fût, il avait semblé à David que l'orateur avait lu dans les profondeurs de son cœur et n'avait parlé que pour lui seul.

Mais, chose étrange, comme peu de temps après il avait à passer près de la chapelle, il se sentit comme irrésistiblement poussé à y entrer de nouveau. Il combattit ce sentiment et resta dans la rue, incapable d'aller plus loin.

Il remarqua alors que l'heure du service n'était pas encore venue, et vit aussi un homme qui lui parut être le sacristain, se tenant devant la porte et distribuant aux passants des traités. David regarda cet homme avec un soudain sentiment de joie. « C'est un pauvre homme, vraisemblablement sans culture, » se dit-il. « Je serais fâché d'avoir une discussion avec le pasteur, mais je puis convaincre cet homme que le christianisme est un mensonge. »

Et malgré sa propre conviction de la vérité de l'évangile, il s'approcha de cet homme et le mit en demeure de rendre compte de sa foi en Christ. Il ne reçut qu'une courte réponse, et avança alors contre le christianisme quantité d'arguments qu'il considérait comme irréfutables pour une personne aussi igno-

rante. Mais l'homme le regardant fermement en face, lui dit : — Jeune homme, vous êtes plus près d'être chrétien que vous ne voulez le croire. Vous savez que ce que vous combattez est la vérité.

David s'en alla. Il sentait que Dieu avait parlé. Mais il se sentit forcé de retourner à cette chapelle.

La fois suivante, ce fut M. X... qui prêcha. David ne put y tenir plus longtemps. Il était vaincu. Profondément repentant, il s'abandonna cœur et âme à Jésus, son Dieu et son Sauveur, et entendit sa voix lui dire : « Tes péchés sont pardonnés ; va en paix. » Il prit alors la résolution d'aller trouver M. X..., de lui dire qu'il était devenu un croyant en Jésus, et de lui demander de le baptiser.

Mais le pasteur X... avait eu récemment plusieurs fois à faire avec des Juifs qui prétendaient avoir été convertis à Christ, et ne l'étaient pas réellement. Il reçut donc David avec une grande méfiance, lui parla si froidement, et se montra si réservé et même si peu accueillant, que David n'osa pas aborder le sujet de son baptême. Il résolut alors de retourner en Alsace, d'où il était venu, et là de se faire baptiser par un pasteur qu'il connaissait de nom.

Le pasteur le reçut avec cordialité, et lui parut être un homme bon et affable. Mais quand David lui dit qu'il était converti et désirait être baptisé, le pasteur parut tout consterné.

— Vous ne voulez pourtant pas, lui dit-il, perdre ainsi vos brillantes perspectives d'avenir, et attirer sur vous le déplaisir de votre famille et le blâme de tout le monde ? Non ; certainement ! Vivez aussi bien que vous voudrez, mais pour l'amour de vous je vous engage à rester Juif. *Je ne veux certes pas vous baptiser.*

David était confondu. — Et quoi ! dit-il, c'est là être chrétien ! Je pensais que Christ était digne que

pour Lui j'abandonnasse tout. Non, Monsieur, je n'insiste pas ; je ne voudrais pas être baptisé par vous.

Le pasteur lui dit alors qu'il avait à Strasbourg un ami, pasteur aussi. « Allez le trouver, » lui dit-il, « peut-être vous arrangerez-vous ensemble. »

David se rendit à Strasbourg. Ce second pasteur le reçut aussi très cordialement, et se montra prêt à le baptiser. — Mais, ajouta-t-il, je dois vous dire que *je ne crois pas que Jésus soit Dieu*. Vous pouvez avoir vos propres opinions, mais elles ne sont pas les miennes.

Quelle impression durent faire sur David ces premières expériences du christianisme chez ceux qui le professaient et se posaient comme conducteurs !

— Pensez-vous, répliqua-t-il, que je voulusse être baptisé par un homme qui renie mon Dieu et Sauveur ? Non ; *moi*, au moins, je suis un chrétien, quand même je n'en trouverais pas un autre.

Comme David s'en allait attristé et abattu, il rencontra dans la rue son ancien ami l'instituteur. Il lui raconta son histoire et tous ses désappointements.

— Je connais, dit l'instituteur, un vieux pasteur craignant Dieu. Je vais vous donner son adresse. Je vous conseille d'aller le trouver. Il est luthérien.

David suivit le conseil. Le vieux et vénérable pasteur l'écouta tranquillement et lorsqu'il eut reconnu qu'il avait devant lui un Juif converti, sincère et droit, qui désirait être baptisé, il lui demanda :

— Croyez-vous aux sacrements de l'Église, dans l'efficacité du baptême et de la cène du Seigneur ?

— Monsieur, répliqua David encore une fois profondément surpris, je crois en Jésus. Pourquoi me demandez-vous si je crois aux sacrements ? Vous ne m'avez pas même demandé si je suis sauvé par le sang de Jésus. Seriez-vous satisfait de ma foi en telle ou telle ordonnance extérieure ?

Le vieillard se couvrit le visage de ses deux mains et pleura amèrement.

— Mon fils, dit-il, vous venez de me donner une leçon. Oui, j'aurais dû vous demander : Croyez-vous à Jésus, comme votre Sauveur ; vous a-t-Il sauvé ? Et j'aurais dû me contenter de cela. Prions ensemble le Seigneur, et demandons-Lui de me pardonner.

Ils s'agenouillèrent et prièrent. Ensuite il dit à David : — Voulez-vous encore que je vous baptise, bien que je vous aie scandalisé ?

David dit oui, car il était sûr que, malgré son formalisme, le vieux pasteur était un vrai croyant en Jésus.

— Mais vous comprenez, dit-il, que je ne désire pas être baptisé dans l'église luthérienne, car je ne reconnais que la seule Église de Dieu. Il n'y a qu'une Église, et je ne puis en reconnaître aucune autre.

— Vous avez raison, répondit le vieillard.

David fut donc baptisé et maintenant, depuis plusieurs années, il a été un fidèle et dévoué prédicateur de l'Évangile du Seigneur Jésus-Christ.

Voilà comment la grâce du Seigneur amena un descendant d'Abraham à la lumière de l'Évangile de la gloire de Christ, — cet Évangile qui est « la puissance de Dieu en salut à tout croyant, au Juif premièrement, puis aussi au Grec. » (Romains I, 16.) Et maintenant, jeunes amis qui croyez en Jésus, qui connaissez sa puissance pour sauver, souvenez-vous dans vos prières, de ce serviteur de Christ. Demandez à Dieu que, par son moyen, sa Parole soit abondamment bénie, dans la France catholique si couverte de ténèbres, comme dans la France protestante, hélas ! non moins sombre ; partout où Dieu le conduira, « là où tout est souvent aussi sombre, » écrivait David, « qu'au cœur de l'Afrique où le vrai Dieu et son salut sont totalement inconnus. Je savais peu, quand je devins

chrétien, ce qu'était le christianisme de la chrétienté, mais Dieu soit béni de ce que, dans ce pays de France où tant de milliers de personnes ont souffert la mort pour Lui, dans ce pays de martyrs, Il suscite, dans ces derniers jours, des témoins pour annoncer Christ au près et au loin, et montrer que l'Évangile est une puissance vivante, la puissance de Dieu en salut à quiconque croit! »

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID EST PERSÉCUTÉ PAR SAUL

(1 Samuel XVIII et suivants.)

LA MÈRE. — Nous allons continuer l'histoire de David et des persécutions qu'il éprouva de la part de Saül. Si ce méchant roi avait peur de David, s'il était jaloux de lui au point de vouloir le faire mourir, sa famille ne partageait point ses sentiments. Jonathan aimait tendrement David, et sa sœur Mical, la seconde fille de Saül, l'aimait aussi. Saül l'apprit et en fut bien aise.

SOPHIE. — Je ne comprends pas cela, maman. Puisque Saül haïssait David, comment pouvait-il être content que sa fille l'aimât ?

LA MÈRE. — Saül espérait faire servir cette affection à ses désirs de vengeance. C'est ainsi, mon enfant, que quand nous avons laissé un mauvais sentiment contre quelqu'un s'emparer de nos cœurs, nous

voulons tout faire servir à lui nuire. Saül imagina ceci pour faire périr David. D'abord, il lui fit dire par ses serviteurs : « Le roi prend plaisir en toi, » ce qui était une horrible fausseté, « et tous ses serviteurs l'aiment; sois donc gendre du roi. »

SOPHIE. — Ainsi il voulait lui faire épouser sa seconde fille après l'avoir trompé en ne lui donnant pas l'aînée. David ne devait plus avoir confiance en Saül.

LA MÈRE. — David ne se plaint point d'avoir été trompé. Il pensait que ce n'était pas à lui de juger la conduite du roi, son maître. Et quand les serviteurs de Saül viennent lui insinuer qu'il pourrait cependant devenir gendre du roi en épousant Mical, il ne pense pas à s'enorgueillir, mais reste dans l'humilité en disant : « Est-ce peu de chose à vos yeux que de devenir gendre du roi, pour moi qui suis un homme pauvre et peu considérable ? » Il ne pense point aux grands services qu'il a rendus au roi et au peuple d'Israël. C'est un caractère généreux et désintéressé.

SOPHIE. — Mais pourquoi le roi lui fait-il dire cela ?

LA MÈRE. — Saül pensait : « Ce sera un piège pour lui, il périra de la main des Philistins. » Pour cela il fit dire à David par ses serviteurs : « Le roi ne demande point de dot pour sa fille, mais seulement que tu tues cent Philistins. » Saül couvrait son méchant dessein du prétexte de combattre les ennemis de Dieu. Mais il ignorait, comme je te l'ai dit, que l'Éternel gardait David et qu'il l'entourait de sa puissance comme d'un bouclier (1). David consentit à devenir gendre du roi et à épouser la sœur de son ami Jonathan. Il accepta aussi la condition que Saül avait mise à son mariage, et comme l'on était toujours en guerre contre les Philistins, il se mit en campagne

(1) Psaume V, 12.

avec ses guerriers, et leur tua deux cents hommes. Alors Saül lui donna sa fille Mical pour femme, et il devint gendre du roi.

SOPHIE. — Ainsi Dieu élevait David toujours plus haut, malgré les méchants desseins de Saül.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. L'Éternel montrait aux yeux de tous qu'il était avec l'homme selon son cœur, celui qu'il avait choisi pour être le roi de son peuple. Combien l'on est heureux quand on a Dieu pour soi ! Quand même le monde entier serait contre nous, avec Dieu, nous n'avons rien à craindre.

SOPHIE. — Est-ce que Saül ne cessa pas de chercher à tuer David, maintenant qu'il était le mari de sa fille ?

LA MÈRE. — Non, il voyait que Mical l'aimait, et il eut encore plus peur de lui et fut son ennemi tous ses jours. David cependant se montrait un fidèle serviteur, ne craignant pas d'exposer sa vie en combattant les Philistins, qui avaient recommencé leurs attaques contre le peuple d'Israël. Et toujours Dieu donnait à David la victoire.

SOPHIE. — Est-ce que cela ne touchait pas le cœur de Saül, et ne voyait-il pas là bien clairement que l'Éternel protégeait David ? Il aurait dû craindre de s'opposer à Dieu.

LA MÈRE. — Comme je te l'ai dit, mon enfant, quand on a laissé le péché s'emparer du cœur, que l'on a nourri un mauvais sentiment, que l'on ne s'est pas humilié devant Dieu, le diable conserve son empire. Saül n'avait jamais reconnu véritablement son péché de désobéissance qui l'avait fait rejeter de Dieu. Et lorsque Dieu l'eut délivré de la main des Philistins par le moyen de David, il ne montra pas de reconnaissance envers l'Éternel, mais fut jaloux du serviteur de Dieu ; et son cœur devint ainsi la proie de ses passions et du mauvais esprit. Voyant que

David était sorti sain et sauf et vainqueur dans ses combats contre les Philistins, il parla à ses serviteurs, et même à Jonathan son fils, de faire mourir David.

SOPHIE. — Oh ! mais Jonathan aimait trop David pour faire ce que Saül demandait, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute. Il lui était très affectonné et il avertit David des desseins de son père.

SOPHIE. — Pauvre David ! Il devait regretter le temps où il était un berger, gardant paisiblement les troupeaux de son père. Il était alors bien plus heureux.

LA MÈRE. — David connaissait Dieu, ma chère Sophie, et il était heureux d'accomplir la volonté de Dieu, soit en gardant les troupeaux, soit en combattant les Philistins, soit en étant exposé au mauvais vouloir et à la haine de Saül. Le Seigneur Jésus fut aussi exposé à la haine de ceux qu'il venait sauver, et ses serviteurs le furent également. L'un d'eux, l'apôtre Paul, disait dans sa prison, qu'il avait appris à être content dans les circonstances où il se trouvait. Nous aussi, nous devons l'apprendre. L'important n'est pas d'avoir une vie tranquille où l'on a toutes ses aises, point de luttés, ni de combats, mais c'est d'être dans le chemin de Dieu. Et le Seigneur Jésus a dit à ses disciples : « Vous aurez de la tribulation dans le monde, mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde (1). »

SOPHIE. — Et que fit Jonathan pour son ami David ?

LA MÈRE. — Il lui dit : « Mon père veut te tuer ; cache-toi, et moi je sortirai dans la campagne où tu seras. Et je parlerai de toi à mon père ; je verrai ce qu'il en est, et je te le ferai savoir. » C'est ce qu'il fit, en effet. Il rappela à Saül les services que David avait rendus à Saül et Israël, comment il avait ex-

(1) Jean XVI, 33.

posé sa vie en combattant les Philistins. « Il n'a point péché contre toi, » dit Jonathan au roi; « pourquoi pécherais-tu contre le sang innocent, en faisant mourir David sans cause? » Cette fois, pour un moment, Saül fut touché et il jura, en disant : « L'Éternel est vivant, si on le fait mourir ! »

SOPHIE. — Je suis bien heureuse de voir la belle conduite de Jonathan. Je l'aime; il ne craint pas de dire la vérité pour défendre son ami.

LA MÈRE. — C'était un cœur dévoué; nous avons aussi à avoir un cœur dévoué pour Jésus, et ne pas craindre de le confesser devant le monde (1).

SOPHIE. — Jonathan fut tout heureux, je pense, de voir son père bien disposé en faveur de David.

LA MÈRE. — Certainement. Il s'empressa d'aller annoncer cette bonne nouvelle à son ami, et l'amena à Saül. Et David fut auprès du roi comme auparavant. Mais ce bon sentiment du cœur de Saül ne fut que « comme la rosée qui s'en va de bonne heure (2). » David remporta de nouveaux succès sur les Philistins, et, étant revenu auprès du roi, celui-ci était de nouveau troublé par le mauvais esprit. Alors David prit sa harpe, afin de dissiper par ses accords les souffrances du roi. Mais Saül, qui n'avait pas cessé d'être jaloux de David, et sur qui, par conséquent, le mauvais esprit avait tout son empire, prit sa lance et voulut en percer David. Nos bons sentiments, nos bonnes résolutions, ne tiennent pas, si nous ne cherchons pas le secours de Dieu. Sans Lui, Satan est toujours plus fort que nous.

SOPHIE. — David ne devait plus savoir que faire.

LA MÈRE. — En effet. Mais c'était un homme qui le poursuivait, et Dieu le défendait, qu'avait-il à craindre? Mais qui poussait ainsi Saül?

(1) 1 Pierre III, 14, 15; Luc IX, 23-26. — (2) Osée VI, 4.

SOPHIE. — C'était Satan, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Tu as raison. Satan est l'adversaire de Dieu et des serviteurs de Dieu. Il s'efforce toujours de traverser les desseins de Dieu. L'Éternel voulait opérer le bien de son peuple Israël par le moyen de son serviteur David, et Satan voulait l'empêcher en se servant du pauvre Saül. N'est-ce pas terrible d'être un instrument de Satan ? Eh bien, mon enfant, il n'y a pas de milieu. Ou bien on est un enfant de Dieu, et Dieu veut employer ses enfants pour son service ; ou bien on est un enfant du diable qui se sert aussi des siens pour faire le mal (1). Et l'Évangile est annoncé pour faire passer ceux qui le reçoivent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu (2). Pauvre Saül, il restait dans les liens de l'ennemi et continua à persécuter David, comme nous le verrons une autre fois.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

LA PERSÉCUTION EN ASIE MINEURE ET LE

MARTYRE DE POLYCARPE.

« A l'ange de l'assemblée qui est à Smyrne, écris :
...Ne crains en aucune manière les choses que tu
vas souffrir... Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te

(1) 1 Jean III, 10. — (2) Actes XXVI, 18.

donnerai la couronne de vie. » C'est ainsi que le Seigneur Jésus, Lui le fidèle témoin ou *martyr*, qui avait donné sa vie, encourageait d'avance ceux qui seraient appelés à donner leur vie pour Lui.

Vous vous rappelez que ce fut sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle que les chrétiens recommencèrent à être persécutés, et qu'alors fut mis à mort à Rome, avec d'autres, Justin le martyr. Mais ce fut en Asie Mineure que la persécution sévit avec le plus de violence. Une lettre adressée par « l'Église de Dieu à Smyrne à celle de Philomélie et à toutes les parties de la sainte Église universelle, » donne un récit détaillé des souffrances qu'eurent à endurer les fidèles confesseurs de Jésus-Christ. Parmi ceux que cette lettre mentionne comme ayant été mis à mort, se trouve le vieil évêque de Smyrne, Polycarpe. Je vous dirai quelques détails relatifs à la fin de ce fidèle serviteur du Seigneur Jésus.

Polycarpe, de même qu'Ignace, avait été disciple de l'apôtre Jean. On dit que ce fut Jean qui l'établit évêque de Smyrne. Il est possible, en effet, qu'il l'eût mis à part comme « ancien » dans cette assemblée, car nous savons que les apôtres avaient l'autorité d'établir des anciens dans les églises. (Actes XIV, 23 ; Tite I, 5.)

Irénée, un des disciples de ce saint évêque, et qui fut évêque de Lyon au commencement du troisième siècle, parle ainsi de Polycarpe : « Je pourrais encore montrer la place où le bienheureux Polycarpe avait coutume de s'asseoir et de discourir ; je pourrais dire sa démarche, son apparence, sa manière de vivre, ses conversations. J'ai encore présentes à l'esprit la gravité de sa conduite, la majesté de son visage, la pureté de sa vie, et les saintes exhortations qu'il adressait à son troupeau. Il me semble encore l'entendre raconter comment il

avait conversé avec Jean et plusieurs autres qui avaient vu Jésus-Christ, et répéter les paroles qu'il avait entendues de leur bouche, les récits qu'ils faisaient des miracles du Sauveur, de sa doctrine selon les Écritures, comme il les avait reçues de ceux qui avaient été des témoins oculaires. Son zèle pour la pureté de la foi était tel que, si quelque erreur était avancée et soutenue en sa présence, il avait coutume de se boucher les oreilles, et de se retirer en s'écriant : « Dieu miséricordieux, pour quels temps m'as-tu réservé ! »

Tel était Polycarpe. A l'époque de la persécution, c'est-à-dire vers l'an 167, il était âgé d'environ 95 ans. Le peuple, irrité de voir la constance et la fermeté des témoins du Seigneur exposés dans l'arène à la fureur des bêtes féroces, demandait à grands cris que l'on saisisse et qu'on livrât aux lions le fidèle pasteur du petit troupeau des chrétiens. « Polycarpe ! Amenez Polycarpe ! » criait la multitude.

Polycarpe, ayant entendu les clameurs de la foule, voulait d'abord rester tranquillement dans la ville, et y attendre ce que Dieu ordonnerait de lui. Mais sur les instances des frères, il se retira dans un village voisin. Il y resta quelque temps avec un petit nombre d'amis, priant nuit et jour pour toutes les assemblées. Un de ses esclaves, mis à la torture, fit connaître le lieu de sa retraite, et des soldats furent envoyés pour se saisir de lui. L'ayant appris, le vieillard refusa de pourvoir autrement à sa sûreté ; il attendit avec calme la venue de ceux qui étaient envoyés pour le prendre, disant simplement : « Que la volonté du Seigneur soit faite. » Les soldats étant arrivés, il commanda qu'on leur donnât à boire et à manger, et demanda qu'on lui laissât une heure de recueillement pour prier. Sa requête lui ayant été accordée, il se retira dans une chambre haute où il

pria, dit la lettre citée, « pour tous ceux qu'il avait connus, petits et grands, dignes et indignes, et pour toute l'Église dans le monde entier. » Son cœur était si rempli, que deux heures se passèrent avant qu'il eût achevé ses ferventes supplications. Ceux qui devaient le conduire à la ville, lui firent dire de venir. Son dévouement, sa douceur, son grand âge, et son aspect vénérable firent une profonde impression sur ses gardes.

Ayant égard à sa vieillesse, ils le firent monter sur un âne et ils entrèrent dans la ville remplie d'une foule considérable. Comme ils traversaient les rues, ils rencontrèrent Hérode, le premier magistrat de la ville, qui était sur son char avec son père. Tous deux, avec un semblant de respect, invitèrent l'évêque prisonnier à monter à côté d'eux, et essayèrent par de belles paroles et des promesses à ébranler sa constance. « Quel mal y a-t-il, » lui disaient-ils, « à dire : Seigneur César ! ou à sacrifier ? »

Mais voyant leurs efforts inutiles, ils changèrent leurs paroles douces en injures, et irrités, ils précipitèrent le vieillard hors du chariot. Polycarpe, bien que meurtri par sa chute, poursuivit son chemin, conduit par les gardes, et fut amené devant le proconsul.

Celui-ci, ayant compassion de son grand âge et de sa faiblesse, essaya de lui persuader de ne pas répondre à l'appel de son nom, mais Polycarpe refusa de se servir d'un subterfuge pour échapper au supplice.

— Eh bien, lui dit le proconsul, jure par le génie de César, et dis : Loin de nous les athées (1).

(1) Nos jeunes lecteurs se souviendront que les chrétiens étaient accusés d'athéisme, parce qu'ils n'adoraient pas les faux dieux.

Le vieillard promena lentement ses regards sur la foule furieuse qui remplissait l'amphithéâtre, puis agitant sa main en regardant vers le ciel, il cria : « Loin de nous les athées ! »

— Jure, dit le proconsul, pensant qu'il fléchissait ; maudis Christ, et je te relâcherai.

— Voici quatre-vingt-six ans que je le sers, répliqua le courageux évêque, tandis qu'un sourire illuminait ses traits, et il ne m'a jamais fait de mal ; comment le blasphémerais-je, Lui, mon Roi et mon Sauveur ?

La menace de le livrer aux bêtes féroces ou de le faire périr sur un bûcher, l'ayant trouvé inébranlable, le proconsul ordonna à un héraut de proclamer trois fois au milieu du cirque : « Polycarpe a confessé qu'il était chrétien. »

Aussitôt la multitude de s'écrier : « C'est le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, l'ennemi de nos dieux ; c'est lui qui a persuadé à un si grand nombre de ne plus sacrifier. Qu'il soit livré aux lions. »

Mais le président des jeux refusa, en alléguant que les jeux étaient terminés. Alors la foule tumultueuse s'écria : « Qu'il soit brûlé ! » Le proconsul accéda à leur demande, et aussitôt tous, à l'envi, Juifs et païens, se mirent à apporter du bois pour le bûcher. Le vieillard considérait avec calme les préparatifs de son supplice, mais quand on l'eut entraîné sur le bûcher et qu'on voulut le fixer au poteau avec des clous, il demanda qu'on le liât simplement avec des cordes : « Laissez-moi ainsi, » dit-il. « Celui qui me donne la force d'endurer les flammes, me rendra capable de ne faire aucun mouvement sur le bûcher. » Avant que le feu ne fût allumé, le martyr pria en disant : « Seigneur, Dieu Tout-puissant, Père de ton bien-aimé Fils Jésus-Christ, par lequel

nous avons reçu la connaissance de Toi-même, Dieu des anges et de la création entière, de la race humaine et des justes qui vivent en ta présence, je te loue de ce que tu m'as jugé digne de ce jour et de cette heure pour avoir part avec tous les témoins à la coupe des souffrances de Christ. »

Dès qu'il eut achevé de prier, on mit le feu au bûcher. Mais, chose étrange à dire, attestée cependant par la lettre de ceux qui en furent les témoins oculaires, les flammes, au lieu de l'atteindre, semblèrent vouloir l'épargner, formant autour de lui comme une grande voile enflée par le vent. Son corps brillait comme de l'or et de l'argent, et un parfum exquis se répandit dans l'air. A cette vue, les païens superstitieux, craignant que le feu n'eût aucun pouvoir sur lui, ordonnèrent qu'il fût percé d'un glaive. Le sang éteignit d'abord le bûcher, mais les païens demandèrent que le corps fût consumé, et il n'en resta que quelques ossements. Comme les disciples de Polycarpe désiraient pouvoir recueillir ces faibles restes de celui qu'ils avaient tant aimé, les Juifs persuadèrent au proconsul de ne pas leur accorder leur requête, « de peur, » disaient-ils, « qu'ils n'abandonnent le crucifié pour adorer cet homme. » « Ils ne comprenaient guère, » dit la lettre, « qu'il n'est pas possible d'abandonner Christ qui a souffert pour le salut du monde, et que l'on puisse adorer quelqu'un d'autre. Car c'est Lui qu'en vérité nous adorons ; mais nous aimons les martyrs, comme étant ses disciples. »

La mort édifiante de Polycarpe fut en bénédiction pour l'Église. La fureur de la populace s'apaisa, et le proconsul lui-même, fatigué de ces scènes sanglantes, détendit que l'on amenât encore des chrétiens devant son tribunal. Ainsi, le Seigneur mit fin à la tribulation. Il en avait assigné la durée avant

qu'elle commençât : « Vous aurez une affliction de dix jours. »

Polycarpe écrivit à l'assemblée de Philippes une lettre qui nous a été conservée. Elle est surtout intéressante, parce qu'il leur rappelle l'apôtre Paul, « qui, » dit-il, « quand il était au milieu de vous, vous a fidèlement et constamment enseigné la vérité, et qui, absent, vous a écrit une lettre, laquelle, si vous l'étudiez diligemment, sera le moyen de vous établir dans la foi, l'espérance et l'amour. »

Ainsi, mes jeunes amis, les mêmes Saintes Écritures que Dieu nous a données pour nous instruire à salut et nous guider, étaient aussi la consolation de ces saints d'autrefois qui souffraient et mouraient pour le Seigneur. Puissiez-vous les apprécier comme eux !



Un agneau du Seigneur.

La petite Rose était en visite chez sa tante. Dans la chambre de celle-ci était pendue au mur une gravure représentant un berger d'Orient portant dans son sein un petit agneau.

Après avoir regardé longuement la gravure, la petite Rose dit :

— Tante, je n'ai pas envie de devenir grande.

— Pourquoi, ma chérie ?

— Parce que Jésus porte les agneaux dans son sein, et pas les grandes brebis. Et, regardant encore une fois la gravure, elle ajouta :

— N'a-t-il pas l'air tout à fait à son aise et heureux ?

Cher enfant, connais-tu la tendresse de Jésus ? Quelle bonne place que d'être entre ses bras et près de son cœur !

PAR SON BRAS, IL RASSEMBLERA LES AGNEAUX ET
LES PORTERA DANS SON SEIN. (Ésaïe XL, 11.)



Contraste précieux.

Ici-bas regrets, deuils, souffrance,
Peines et pleurs en abondance ;
Mais dans le ciel tout cela passera.
Encor pour moi quelques jours d'espérance,
Et mon Sauveur d'en haut redescendra.

Consommant sa grande victoire,
Il m'introduira dans la gloire
Où tous les saints se trouveront un jour.
Oh ! quel espoir !... Il n'est point illusoire :
Oui, je serai bientôt dans ce séjour.

Bien loin d'un monde périssable,
Dans une joie inexprimable,
Et pour toujours auprès de Toi, Sauveur ;
Seigneur Jésus ! t'être rendu semblable,
Et voir ta face ! Oh ! quel parfait bonheur !

Alors, dans un parfait langage,
Je pourrai chanter d'âge en âge
Ton grand amour sans interruption.
Oui, je pourrai te rendre enfin hommage,
Et t'adorer dans la perfection.

Plus de péchés, plus de tristesse ;
Dans ce séjour, c'est l'allégresse
Qui remplira le cœur de tous les siens.
En y pensant, mon âme dit sans cesse :
Amen ! Amen ! O Seigneur Jésus, viens !

E. M.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Une lettre	3
La délivrance refusée	5
Mon jour de naissance	18
Le berger, ou son habit	20
L'épreuve de la foi	20
La boîte de cordes	35
Les trois cribles	39
Le premier sermon	40
La précieuse lumière (<i>allégorie</i>)	41
Le docteur juif	55
Histoire d'une poire	58
Maurice, le petit bossu	61
Qui est Jésus ?	79
Ce qu'Anna fit pour Jésus	81
Dévouement jusqu'à la mort	96
« Ces terribles gages ! »	98
Le matin du jour de naissance	101
« Au jour où je craindrai, je me confierai en Toi. »	119
« Ne perdez pas de vue l'étoile »	121
Les trois vrais oreillers de sécurité	137
Lettre d'un ami	154
Le garant	158
« Raconte-moi quelque chose de Jésus. »	161
« Seigneur Jésus, viens ! » ou les derniers jours de Marthe C.	181
Aimer jusqu'à la mort	199
Le fils du rabbin	201, 221
La lettre du petit Jean	218
Un agneau du Seigneur	237

L'Église ou l'Assemblée (<i>suite de son histoire sur la terre</i>) :	
Les épîtres du Seigneur aux sept assemblées d'Asie	9, 28, 49, 74, 85, 112, 130
La fin du premier siècle	147
L'ère des persécutions	172
Les chrétiens sous Trajan. Lettres de Pline et de Trajan	173
Martyre d'Ignace	185
Justin martyr	211
La persécution en Asie Mineure et le martyr de Polycarpe	231

Histoire des rois d'Israël :

Saül. La première faute	22
Jonathan délivre Israël	45
Jonathan en danger de mort	68
Saül est rejeté	89
Dieu choisit David	107, 126
David commence à délivrer Israël	141
David délivre Israël	163
David et Jonathan	191
David est persécuté par Saül	206, 226

Poésies

L'étoile du matin	16
L'hiver	21
Appel	58, 100
La veuve de Naïn	79
« Parle, Seigneur. »	139
Désir	200
La nuit	220
Contraste précieux	238
Strophes diverses	124, 125, 137, 156, 157, 184, 192, 195

